HAL
open science

Marcel Aymé et les Hussards : un “ contemporain capital ” ? La droite littéraire à la reconquête de son aura intellectuelle après la Libération

Valentine Terray

To cite this version:

Valentine Terray. Marcel Aymé et les Hussards : un “ contemporain capital ” ? La droite littéraire à la reconquête de son aura intellectuelle après la Libération. Histoire. 2018. dumas-02087104

HAL Id: dumas-02087104

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02087104v1

Submitted on 1 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris I (Panthéon – Sorbonne)

UFR d'Histoire

Valentine TERRAY

Marcel Aymé et les Hussards : un « contemporain capital » ?

La droite littéraire à la reconquête de son aura intellectuelle après la Libération

Mémoire de master 2

(Histoire)

sous la direction de Pascal ORY

Septembre 2018

Illustration de couverture (de gauche à droite) : Antoine Blondin, Marcel Aymé et Florence Gould lors de la première remise du prix Roger Nimier en 1963 ; © Boris Lipnitzki / Roger-Viollet

Marcel Aymé et les Hussards : un « contemporain capital » ?

La droite littéraire à la reconquête de son aura intellectuelle après la Libération

Remerciements :

Mes remerciements vont à mon directeur de recherches, Pascal Ory, qui m'a orientée sur ce sujet et dont les conseils ont toujours été précieux.

Je tiens également à remercier pour leur aide, leurs conseils et témoignages personnels : Delphine Guillaud, ayant-droit et arrière-petite fille de Marcel Aymé, Jacques Sennepin président de la société des amis de Marcel Aymé, Jean-Pierre Belleville secrétaire de la société des amis de Marcel Aymé, Symbad de Lassus Saint-Geniès petit-fils d'Antoine Blondin, Jeanyves Guérin professeur émérite à Paris III, Albert Dichy directeur littéraire de l'IMEC, Éric Legendre des éditions Gallimard et François Gibault.

SOMMAIRE :

Introduction

PARTIE I : Marcel Aymé, de modèle à chef de file (1944-1951) ?

Chapitre 1 : Marcel Aymé, un itinéraire politique complexe

Chapitre 2 : Une stratégie de réhabilitation de la droite littéraire très agressive

Chapitre 3 : Le roman antirésistancialiste, une offensive littéraire

PARTIE II : l'âge d'or du trio (1951-1958)

Chapitre 4 : Rôle dans le désenclavement des indésirables du CNE

Chapitre 5 : Un réseau très soudé

PARTIE III : L'essoufflement (1958 – 1968)

Chapitre 6 : Le glas du désengagement

Chapitre 7 : Diogènes ou Savonaroles des lettres ?

Conclusion

Etat des sources :

A. Œuvres complètes de Marcel Aymé

B. Bibliographie sélective des Hussards

C. Articles de presse de Marcel Aymé

D. Articles de presse des Hussards

E. Témoignages, mémoires et entretiens

F. Correspondances

Bibliographie :

A. Ouvrages généraux

B. La « guerre des écrivains » après 1945

C. Marcel Aymé

D. Les Hussards

E. Réseaux

Introduction :

« Enfin, c'est Le Confort intellectuel de Marcel Aymé, cette merveilleuse machine de guerre, si utile pour fâcher les imbéciles. Ce livre, nécessairement incompris, a tous les caractères du manifeste que notre génération pouvait souhaiter »[1] s'enthousiasme Roger Nimier en achevant la liste des pères spirituels potentiels d'une jeune droite qui se qualifie volontiers d'« orpheline » à la Libération. Alors que les mises au ban de Paul Morand, Jacques Chardonne, Louis-Ferdinand Céline, Jean Giono et Henri Montherlant se prolongent, Marcel Aymé - ex-chroniqueur phare de *Marianne*, en rupture progressive avec sa famille politique de rattachement depuis la fin des années 30, va croiser les aspirations et les attentes d'une nouvelle génération d'écrivains de droite. *Le Confort Intellectuel*, ce « manifeste » publié en 1948, recoupe tous ses combats : contestation de la mémoire dominante de l'Occupation et rejet de l'Epuration, détestation de la IVème République, de la bourgeoisie progressiste, de l'intellectuel de gauche et de la littérature d'après-guerre. Ironiquement, Marcel Aymé – antibourgeois et anticlérical de longue date - a choisi pour porte-parole de son pamphlet un bourgeois conservateur triomphant. Difficile de prendre au sérieux Monsieur Lepage, ses diatribes anti-baudelairiennes et ses appels à ne pas abandonner aux communistes et aux sartriens le *« monopole du confort intellectuel »*[2]. Mais placer une philippique contre Baudelaire dans la bouche de Monsieur Lepage, c'est surtout un moyen de se moquer de Sartre qui a lui-même consacré l'année précédente un essai sévère au dandy narcissique[3] : en cela Aymé peut également paraître précurseur de la célèbre charge de Jacques Laurent *Paul et Jean-Paul* qui rangera trois ans plus tard sous la peu flatteuse étiquette d'écrivains à thèse Paul Bourget, le chantre de la bourgeoisie catholique conservatrice, et Jean-Paul Sartre, le *« pape de l'existentialisme »*[4]. C'est aussi un moyen de défier les appels à la transparence de ce-dernier en choisissant un porte-parole excessif et peu crédible mais qui n'en relaie pas moins tous les combats de prédilection de son créateur.

Marcel Aymé, parfois à son insu, est donc progressivement devenu le « contemporain capital » de la droite littéraire et a joué un rôle majeur et pionnier dans sa remobilisation. Des écrivains de sa génération, il est probablement celui dont l'influence politique comme littéraire sur les Hussards a été

[1] NIMIER Roger, *Le Grand d'Espagne*, Gallimard, 1997, p.146. La version originale a été publiée par les éditions de la Table ronde en 1950.
[2] SARTRE Jean-Paul, *Baudelaire*, Gallimard, 1947, 225 p.
[3] AYME Marcel, *Le Confort intellectuel*, La Table ronde, 1948, p. 198
[4] BLONDIN Antoine, « Après le diable et le bon Dieu… », *Rivarol*, juin 1951

la plus grande. L'auteur des *Contes du Chat perché*, à la réputation d'humoriste fantaisiste inconséquent et insaisissable, devient à la Libération un polémiste redoutable s'attaquant alternativement aux communistes, aux existentialistes mais surtout au Général de Gaulle. Il partage assez rapidement ce ton très incisif et provocateur avec la jeune génération de droite littéraire, à la fois radicale et libertaire, baptisée les « Hussards » à partir de 1952. D'une filiation politique et littéraire, on passe progressivement à la constitution d'un réseau ou plutôt d'une famille, extrêmement soudée et mobilisée contre le *« terrorisme intellectuel »* de leurs adversaires des *Temps modernes*.

Ce sujet est parti d'un double constat. On observe en effet une rupture dans le rapport que Marcel Aymé entretient avec la prise de position publique après la Libération. En outre, il occupe un positionnement original dans la droite littéraire en reconstruction. Après la Libération, celle-ci sort affaiblie et entachée par les années d'Occupation. Ses représentants les plus brillants figurent presque tous sur les listes noires du CNE. Marcel Aymé ne fait pas partie de ces écrivains ostracisés mais sa réputation en est cependant affectée et il souffre de la réprobation tacite dont il fait l'objet. Il n'a jamais pris part à la collaboration intellectuelle et politique mais on lui reproche entre autres d'avoir publié des articles, des nouvelles et des romans en feuilleton dans la presse collaborationniste. Officiellement épargné par le CNE mais officieusement réprouvé, Marcel Aymé se trouve donc dans une posture ambivalente : il jouit d'une relative virginité politique mais s'identifie au camp des « épurés ». Contrairement aux autres écrivains de sa génération associés à la droite littéraire dont la discrétion ou les tentatives d'autojustification plus ou moins adroites trahissent le sentiment de culpabilité, Marcel Aymé adopte une stratégie de réhabilitation immédiatement très offensive.

La condamnation à mort de Brasillach semble être l'aiguillon de cet engagement qui peut paraître étonnant chez un écrivain jusque-là adepte du paradoxe et de la demi-teinte. A partir de l'exécution de Brasillach, Marcel Aymé est de tous les combats, milite activement en faveur des infréquentables et publie des articles et des romans polémiques contre l'épuration. C'est d'ailleurs le premier écrivain français à publier un *« roman antirésistancialiste »*[5]. *Le Chemin des écoliers* (1946) ouvre en effet la voie à ce nouveau genre dont les « Hussards » seront très friands. A l'heure de la reconstruction nationale et du mythe d'une France majoritairement résistante, Marcel Aymé y dépeint un peuple français indifférent à la conjoncture historique, obsédé par son confort matériel, infiniment plus investi dans le marché noir que dans la Résistance. Il va plus loin avec *Uranus* publié en 1948, véritable roman pamphlétaire qui s'attaque à l'épuration et au Parti Communiste avec une virulence inégalée.

[5] Expression employée par Yan Hamel dans *La Bataille des mémoires*. Jan Hamel établit quatre catégories de romans délivrant leur représentation de la Seconde Guerre mondiale : les romans résistancialistes, les romans antirésistancialistes, les romans de la conscience inquiète, les romans de la mémoire autoréflexive.

Cette posture très offensive le démarque donc des écrivains de sa génération et le rapproche de la jeune génération montante de la droite littéraire. Cette-dernière renoue également très rapidement avec l'art de la polémique et s'engage dans la voie du *« roman antirésistancialiste »*: Roger Nimier avec *Les Epées* en 1948 et *Le Hussard Bleu* en 1950, Antoine Blondin avec *L'Europe Buissonnière* en 1949, et Jacques Laurent avec *Le Petit Canard* en 1954. Marcel Aymé et les Hussards proposent donc la peinture d'une France veule et vaincue sous l'Occupation, hypocrite et barbare sous l'Epuration. A une époque où l'affiliation à la droite littéraire était un héritage bien encombrant, les Hussards font le choix d'une stratégie à la fois offensive et paradoxale. Tout en refusant avec vigueur l'étiquette d'écrivain de droite (sans pour autant renier leur sensibilité droitiste mais en établissant une stricte frontière entre l'écrivain et l'homme), ils renouent immédiatement avec l'art de la polémique ce qui leur assure une visibilité certaine tout en compromettant leur crédibilité sur le long terme, puisqu'ils peinent finalement à se départir de leurs engagements d'extrême-droite.

Dans cette étude, nous nous intéresserons particulièrement à l'influence exercée par Marcel Aymé sur Antoine Blondin et Roger Nimier. Les trois écrivains et amis ont formé un groupe particulièrement soudé. Jacques Laurent, autre figure importante rattachée aux Hussards, ne revendique pas tout à fait le même héritage littéraire et n'a jamais été amicalement très proche de Blondin, ni de Nimier (avec lequel il entretient plutôt des relations de rivalité). Très investi dans la presse, pionnier du « désengagement » et disputant parfois à Nimier le statut de chef de file des Hussards, il fera néanmoins l'objet de développements ponctuels.

On s'intéressera également ici à la recomposition de la droite littéraire radicale antigaulliste et au rôle joué par le trio dans son progressif désenclavement. Eclatée, mais soudée par un même complexe d'ostracisme, elle est notamment composée de l'extrême-droite littéraire qui regroupe les ex-fascistes comme Rebatet, les ex-vichystes ou écrivains collaborateurs fascinés par l'Allemagne comme Morand, Chardonne, Montherlant et les maurrassiens, comme Pierre Boutang ou Roland Laudenbach.

Contextualisation : une droite littéraire en retrait ?

Après avoir occupé une place de choix dans le champ littéraire dans l'entre-deux-guerres, la droite littéraire souffre d'un discrédit durable. L'épuration officielle des intellectuels, sévère dans ses premières vagues, s'atténue finalement assez rapidement. En tout, trois hommes de lettres sont fusillés : Georges Suarez, Paul Chack et Robert Brasillach. De grands écrivains associés à la droite littéraire sont également inquiétés : Giono passe cinq mois en prison à Saint-Vincent-les-forts, Chardonne six semaines à Cognac, Morand reste prudemment en Suisse et Céline et Rebatet sont en cavale. Mais c'est finalement l'épuration officieuse qui lui sera préjudiciable sur un plus long terme. Les fameuses listes noires du Comité Nationale des Ecrivains entachent les noms de nombreux écrivains de droite prestigieux. Ces listes mêlent indifféremment collaborationnistes et attentistes complaisants, et appellent à « boycotter » les écrivains compromis en refusant de publier dans les mêmes maisons d'édition ou dans les mêmes revues qu'eux. Le CNE, organe clandestin puis officiel issu des *Lettres françaises*, est complété par le Comité d'Epuration des gens de lettres qui vise à empêcher la diffusion des ouvrages idéologiquement compromettants en interdisant leur publication ou leur réédition. Si les membres des *Lettres françaises* sont partisans d'une épuration intransigeante, cette ligne radicale est en fait plutôt marginale dans le champ littéraire. Le CNE ne tarde pas à se fissurer : des écrivains éminents de bords politiques variés s'en distancient et se montrent très critiques à l'égard d'une épuration dont ils déplorent les excès et les iniquités.

Pour Alain Cresciucci, *« les récompenses contrastées (des prix littéraires) démentent(ent) l'idée d'une totale mise au pas idéologique du monde littéraire »*[6]. L'hégémonie sartrienne s'impose néanmoins progressivement. Sa vision du rôle de la littérature et de la responsabilité de l'écrivain est en vogue. Il publie dans un laps de temps très court sa trilogie résistancialiste *Les Chemins de la Liberté* et son manifeste pour une lecture engagée *Qu'est-ce que la littérature ?*, et soutient également sa conférence *L'existentialisme est un humanisme.* Dans le contexte favorable de l'épuration des intellectuels compromis sous Vichy, Sartre promeut un impératif catégorique de l'engagement. Le 1er numéro des *Temps Modernes* fustige ainsi Flaubert et les frères Goncourt pour s'être tus sous la Commune. Les modèles de l'intellectuel engagé sont Voltaire sous l'Affaire Calas, Zola sous l'Affaire Dreyfus, Gide et sa dénonciation des exactions coloniales au Congo. Dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, Sartre résume sa vision de la vocation de l'écrivain et de la littérature. Il y réaffirme ainsi que si *« Parler c'est agir »*[7], le silence est aussi une prise de position. L'écrivain n'a donc d'autres choix que de s'engager. Il *« agit*

[6] CRESCIUCCI Alain, *Les Désenchantés*, Fayard, Paris, 2011, p. 53
[7] SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature*, Folio, 2008, p. 27

par dévoilement » [8] et la lecture, *« création dirigée »* doit déboucher sur l'action. L'écrivain doit se livrer, établir un pacte de confiance avec son lecteur, bref assumer pleinement son texte. Marcel Aymé et ses émules en prennent le contrepied et l'anti-existentialisme devient leur principal moteur.

Historiographie

Historiographie générale

Cette étude s'inscrit principalement dans la lignée de l'histoire des intellectuels, et emprunte aussi des notions à l'histoire intellectuelle et à l'histoire littéraire.

Histoire des intellectuels

L'histoire des intellectuels, dont l'un des objectifs initiaux était de se détacher d'une histoire des idées trop peu contextualisée, est le courant historiographique le plus significatif pour notre sujet. Si son développement actuel tend vers une approche plus sociologique, nous retiendrons néanmoins l'approche individualiste privilégiée par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli. Elle permet en effet de conjuguer l'analyse des réseaux, du contexte général et de son influence sur la production littéraire sans réduire les itinéraires des intellectuels à des stratégies de légitimation ou de consécration. La démarche sociologique convient sans doute mieux à l'analyse d'un corpus large, comprenant des auteurs de moindre notoriété symbolique, ou se focalisant sur des institutions culturelles, mais s'avère moins probante dans le cas d'écrivains reconnus, en marge de tout mouvement ou groupe politique. Sans réduire les convictions politiques et littéraires, les affinités et les inimitiés de nos protagonistes à une recherche intéressée de reconnaissance sociale, certains apports de la sociohistoire nous paraissent très éclairants. Gisèle Sapiro, dans la filiation de Pierre Bourdieu, entend ainsi réévaluer l'importance de facteurs extra-politiques, professionnels, dans les prises de position des intellectuels. Elle distingue notamment notoriété symbolique – reconnaissance des pairs – et notoriété temporelle – succès commercial en rappelant que *« le champ littéraire a affirmé son autonomie en instituant le primat des pairs comme garant de sa légitimité »*[9]. Dans le cas de Marcel Aymé et des Hussards, ces distinctions sont importantes : plus populaires qu'encensés par leurs pairs, ils ont le sentiment d'être sous-évalués et marginalisés, ce qui nourrit fortement leur anti-intellectualisme et les raidit dans leurs prises de position politique. Pour Marcel Aymé, qui souffre d'une réputation d'auteur léger au sein de

[8] *Ibid*, p. 28
[9] SAPIRO Gisèle, *La guerre des écrivains*, Fayard, 1999, p. 12

la NRF dès les années 30, mais qui est en revanche immédiatement présenté comme un écrivain majeur par les critiques littéraires de l'Action française, la réception critique de son œuvre a probablement en partie joué dans son attraction progressive vers l'extrême-droite littéraire.

Il y a également une dimension de légitimation mutuelle dans les rapports entre Marcel Aymé – écrivain reconnu mais entaché par l'Occupation – et les « Hussards » jeune génération prometteuse[10]. Dans un contexte où la droite littéraire est fortement et durablement discréditée, Marcel Aymé et les Hussards se trouvent dans une posture délicate qui se reflète dans l'ambivalence de leur vœu de « désengagement » très offensif et polémique. Les Hussards *« se posent en s'opposant »*[11], notamment à l'hégémonie intellectuelle sartrienne. On traitera ainsi la droite littéraire radicale anarchisante comme une famille, avec ses filiations parfois encombrantes, et comme un réseau très mobilisé.

On retiendra également la définition politique de l'intellectuel donnée par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli : *« L'intellectuel sera donc un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie»*[12]. Marcel Aymé et ses émules, qui publient à une période où l'idéal de l'intellectuel engagé atteint son paroxysme, ont partagé un antiintellectualisme virulent qui n'est pas sans rappeler la critique barrésienne : snobisme, dogmatisme et négation du bon sens sont les principaux reproches que l'on retrouve régulièrement sous leurs plumes respectives. On s'intéressera à leur rapport complexe à l'engagement à travers un double prisme : leurs prises de position publiques et la dimension idéologique de leurs œuvres littéraires. Enfin, plusieurs notions retenues par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli nous paraissent particulièrement opératoires pour ce mémoire : *« l'étude d'itinéraires, l'observation de structures de sociabilité et la mise en lumière de générations »*[13].

Dans son article consacré aux générations intellectuelles, Michel Winock voit également dans la notion de génération d'« *incontestables vertus heuristiques* »[14] pour la compréhension de l'histoire des intellectuels. Michel Winock reprend la définition de Walter Dithley selon lequel la génération est un groupe confronté aux mêmes grands événements historiques. La génération n'est cependant pas réductible à une simple classe d'âge mais s'articule plutôt en réaction à un événement ou un courant fondateur, ce qui la rapproche de la notion de « groupe concret » élaborée par le sociologue allemand

[10] Cette dynamique de légitimation réciproque est notamment mise en lumière par François Dufay dans *Le Souffre et le moisi,* Perrin, 2006.
[11] ORY Pascal, L'anarchisme de droite, p. 206
[12] ORY Pascal, SIRINELLI Jean-François, *Les intellectuels en France de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, éditions Perrin, 2002, p.15
[13] *Ibid*, p. 392
[14] WINOCK Michel, « Les générations intellectuelles », Vingtième Siècle, revue Histoire, volume 22 n°1, 1989, p. 17-38

Mannheim. Les Hussards, tous nés entre 1919 et 1925 sont issus de la même classe d'âge et le courant fondateur contre lequel ils se posent et se fédèrent est l'existentialisme. Les Hussards ont d'ailleurs la conscience aigüe d'appartenir à une génération spécifique qu'ils associent à un nouveau Mal du siècle. Ils ont en commun de souffrir de la grandeur perdue d'une France reléguée au rang de seconde puissance. Dans *Le Grand d'Espagne*, Roger Nimier va même jusqu'à établir une distinction entre la génération qui a eu 20 ans en 1939 et celle qui a eu 20 ans en 1945. La seconde, qui n'a pas eu le temps de s'engager, a le double-sentiment d'une jeunesse et d'une guerre volées. Marcel Aymé se trouve quant à lui dans un entre-deux-générationnel. Contrairement aux autres figures tutélaires des Hussards tels que Chardonne, Morand, Giono, Montherlant ou Céline, il était trop jeune pour prendre part à la Première Guerre mondiale, événement fondateur de la *« génération du feu »*. Si on reprend la stratification établie par Michel Winock, Marcel Aymé appartient à la *« génération de la crise »*, génération née entre 1900 et 1910, dominée par l'anticonformisme, le rejet de la démocratie libérale et la recherche d'une troisième voie, autre que le capitalisme ou le communisme. On retrouve certes chez Marcel Aymé un fort anticapitalisme, une critique des défaillances de la démocratie, un refus du clivage droite/gauche par un rejet catégorique de ces deux tendances politiques traditionnelles mais il n'appelle nullement à la révolution ou à la réforme et se contente plutôt de promener un regard distancié et amusé sur son temps. Son « événement dateur » semble plutôt être la condamnation à mort de Brasillach, ce qui le rapproche de la jeune génération. Il partage avec ses émules une attitude offensive, un goût pour la polémique et un certain « mal du siècle » dans la nostalgie de la grandeur amoindrie de la France. Marcel Aymé et les Hussards ne voient ainsi dans la France d'après-guerre qu'une puissance vaincue et déchue dont l'identification aux Alliés vainqueurs n'est qu'un mythe consensuel et hypocrite masquant une irrémédiable décadence.

La notion de réseaux de sociabilité est également un élément important. En dépit de leur soif proclamée d'individualisme et d'indépendance, les Hussards et leurs modèles ont formé un réseau très soudé, mobilisé par toutes les formes de la sociabilité intellectuelle. Ils ont ainsi collaboré aux mêmes revues (*Arts*, *La Parisienne*, *La Table ronde*), fréquenté les mêmes salons (ceux de Florence Gould et de Louise de Vilmorin). Ils ont également mené quelques actions communes (pétitions) et formé un groupe à la solidarité indéfectible. Minoritaires, donc plus portés sur le rassemblement que sur la division - contrairement à leurs adversaires existentialistes dont ils se réjouissaient des brouilles et des excommunications- unis par une même sensibilité littéraire et politique et un rejet commun de l'hégémonie sartrienne, les « Hussards » et leurs figures tutélaires ont fait preuve d'une fidélité à la longévité notable et ont toujours su passer outre leurs différends en se mobilisant sur l'essentiel. L'essoufflement qui a suivi la fin des années 50 n'a pas pour autant entraîné l'éclatement ou la dissolution

du groupe. La mort prématurée de Roger Nimier a fait de la défense de la mémoire des membres défunts un enjeu essentiel.

La notion d'itinéraire est également pertinente. On s'interrogera à ce titre sur l'évolution politique de Marcel Aymé et des Hussards, sur les rapports de filiation entre ces-derniers, ainsi que sur leurs convergences ou divergences.

L'histoire intellectuelle

Les apports de l'histoire intellectuelle nous paraissent également importants. Alain Gérard-Slama s'inscrit dans ce mouvement de revalorisation d'une histoire des idées historicisée. Dans son article « Portrait de l'homme de droite », il met ainsi en avant l'intérêt du traitement des œuvres littéraires comme source historique : *« Parmi les sources de la recherche historique, la littérature devrait être considérée comme la plus riche et la plus féconde »*, pas comme témoignage brut et objectif d'un moment historique, mais comme révélateur de l'outillage mental de leur auteur, d'une réalité vécue, et aussi parfois instrumentalisée à des fins politiques. François Dosse[15] met également en avant l'intérêt d'effectuer un va-et-vient entre une analyse externe, qui prend en compte le contexte socioculturel, et interne des œuvres étudiées. Cette approche nous sera notamment utile dans l'analyse des romans « antirésistancialistes ». L'analyse interne permettra de mettre en avant les recoupements, les similitudes stylistiques et thématiques entre les trois auteurs. L'analyse externe permettra par exemple de mesurer la dimension transgressive de ces écrits en les comparant aux autres romans portant sur la même période et en s'intéressant à leur réception critique. En outre, pour ces auteurs maniant l'art de l'antiphrase et de la contradiction, la mise en réseaux des correspondances, articles de journaux et romans permettra de dégager des constantes et des recoupements dans leurs schèmes de pensée. En contrepoids à la dimension utilitariste d'une approche sociologique, François Dosse propose également d'étudier le *« champ intellectuel comme un champ magnétique »,* notamment grâce au concept d' *« affinité élective »*[16]. On s'intéressera donc à la forme de communauté idéologique qui unit Marcel Aymé aux Hussards, rassemblés par une sensibilité politique proche et des goûts littéraires semblables.

[15] DOSSE François, « De l'histoire des idées à l'histoire intellectuelle », dans LEMAYRIE Michel, SIRINELLI Jean-François (s.d.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, PUF, 2003
[16] *Ibid*

L'histoire littéraire

Certains apports de l'histoire littéraire permettent également d'avoir conscience d'un double-écueil potentiel. Une approche purement historique pourrait accorder un poids excessif à l'hégémonie sartrienne dans le champ littéraire d'après-guerre ou trop politiser la contestation dont il fait l'objet : *« Les modernistes de l'après-guerre, Ionesco et Robbe-Grillet, que Jean Paulhan avait introduits à la Nouvelle NRF, et Bataille défendu à Critique, ont été plus dévastateurs pour la vulgate progressiste dont le Sartre d'après 1952 est le plus brillant représentant, que Camus et Raymond Aron, dans la mesure où ils l'ont frappé à son point faible l'esthétique »*[17]. La préséance de la philosophie existentialiste et de la théorie sartrienne de la littérature et de la responsabilité de l'écrivain est indéniable, mais la contestation est large et les « Hussards » n'en ont pas le monopole. Sartre est en effet contesté sur sa gauche par les poètes communistes et sur sa droite par un panel étendu d'écrivains qui ne se reconnaissent pas du tout dans ses appels à la transparence et au didactisme. Jeanyves Guérin note d'ailleurs un décrochage entre progressisme social et modernisme littéraire au XXème siècle : *« L'approche purement historique et/ou sociologique de la vie littéraire et intellectuelle interdit de penser quelque chose d'essentiel : les rapports ont été pour le moins tendus, au vingtième siècle, entre les tenants d'un art nouveau et les promoteurs d'un homme nouveau »*[18]. Marcel Aymé et les Hussards font preuve d'une certaine audace stylistique tout en restant fondamentalement assez classiques. Le choix de romans polyphoniques, l'entrelacement des registres réalistes et burlesques et l'oralité du ton dans la veine célinienne, ne constituent pas des innovations littéraires en soi mais restent infiniment plus modernes que le didactisme du réalisme socialiste.

Jeanyves Guérin met également en lumière l'autre principal danger d'une approche purement historique en affirmant que les historiens *« traitent les monuments littéraires comme de simples documents, aplatissant leur spécificité ; ils ont du mal à concevoir que la forme, les structures narratives, les jeux de langage souvent font sens, bref ils ne prennent pas en compte le travail du texte, les contraintes de la fonction poétique »*[19]. Jeanyves Guérin cite ainsi comme exemple Zeev Sternhell qui aurait commis des erreurs d'interprétation en confondant parfois auteur, narrateur et personnage ou en sous-

[17] GUERIN Jeanyves, « Histoire littéraire, histoire des intellectuels », dans LEMAYRIE Michel, SIRINELLI Jean-François (s.d.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, PUF, 2003, p. 158
[18] GUERIN Jeanyves, *Art nouveau ou homme nouveau*, Honoré Champion, Paris, 2002, p.14
[19] GUERIN Jeanyves, *Art nouveau ou homme nouveau*, Honoré Champion, Paris, 2002, p.11

estimant la dimension ironique des écrits de Maurice Barrès. Le narrateur n'est certes pas nécessairement le porte-parole de l'auteur, mais il peut également être une ruse de ce-dernier pour affirmer ce qu'il pense sans avoir à en assumer la portée. C'est ce qui rend notamment l'analyse du *Confort intellectuel*[20] si complexe : on peut retrouver dans les propos de Monsieur Lepage un écho de certaines opinions de Marcel Aymé mais ses excès en font un porte-parole peu crédible.

Marcel Aymé et ses émules ayant fait le choix d'une écriture opaque et cryptée jouant sur les contradictions et les excès ce qui rend parfois l'interprétation difficile, il faudra donc porter une attention particulière à la situation d'énonciation et aux différents degrés de l'ironie. Il est impossible de trouver un « porte-parole » dans leurs romans antirésistancialistes. Leur but, en opposition aux théories sartriennes de la littérature et de l'engagement, est précisément d'annihiler l'autorité auctoriale. Néanmoins dans le cas de Marcel Aymé, il est possible d'établir des degrés d'adhésion ou de rejet aux personnages. Par exemple dans *Uranus* le personnage d'Archambaud, bourgeois maréchaliste par légalisme et non par conviction, est dépeint avec une relative bienveillance par le narrateur.

Bilan historiographique des travaux portant sur Marcel Aymé

Trois conceptions du positionnement politique de Marcel Aymé

La sensibilité politique de Marcel Aymé est complexe et suscite le débat. L'auteur a toujours refusé les étiquettes politiques et rejeté dos à dos la gauche comme la droite. Il est d'abord passé pour un homme de gauche mais sa signature au manifeste des 64 a rapidement remis en cause la pertinence de cette réputation. Après la guerre, il est présenté comme un électron libre inclassable par la droite littéraire et perçu comme un réactionnaire par ses adversaires. La recherche est divisée sur la question de l'affiliation politique de Marcel Aymé :

- les socio-historiens associent plutôt Marcel Aymé à l'extrême-droite (cf Gisèle Sapiro dans *La Guerre des écrivains* et Jeannine Verdès-Leroux dans *Violences et refus à l'extrême-droite*). Ils s'appuient notamment sur le comportement trouble de Marcel Aymé pendant l'Occupation, sur ses amitiés sélectives mais surtout sur ses prises de position très agressives après la Libération.

[20] Essai de Marcel Aymé publié en 1949 qui met en scène un dialogue (ou plutôt un monologue déguisé) entre Monsieur Lepage, bourgeois exubérant et excessif, et un jeune narrateur qui fait davantage figure de faire-valoir.

- Michel Lécureur[21], son biographe, qui lui a consacré de nombreux ouvrages et a également dirigé la publication de ses œuvres aux éditions de la Pléiade, considère que Marcel Aymé n'est nullement un homme de droite, mais que c'est un écrivain inclassable, « au-dessus de la mêlée », victime à la fois du jugement hâtif d'historiens de gauche et des tentatives de récupération de commentateurs de droite. La haine des cléricaux de Villers-Robert à l'égard de la famille Aymé d'obédience radicale-socialiste, aurait exclu d'emblée toute potentielle attraction de l'écrivain vers la droite. Il cite à l'appui la préface que Marcel Aymé a rédigée pour l'essai *Où va la droite ?* de Paul Sérant dans laquelle l'écrivain affirme : *« Ainsi vacciné contre les enthousiasmes politiques, on comprendra peut-être pourquoi je n'ai jamais nourri de tendresse pour un parti de droite, quel qu'il soit »*. La conviction de Michel Lécureur vire à la certitude dans son dernier ouvrage *Marcel Aymé devant l'Histoire* publié en 2017. L'essai prend les accents d'un véritable plaidoyer où pointent l'exaspération et le découragement : *« Marcel Aymé ne serait-il pas, comme Louis-Ferdinand Céline, l'un de ces boucs émissaires, dont toute société a besoin pour exister et n'en fera-t-on pas toujours un ancien collaborateur et un réactionnaire de la pire espèce ? »*[22] et finit sur une assertion sans appel : *« N'en déplaise aux gens mal informés ou de mauvaise foi, Marcel Aymé est inclassable. Il échappera toujours aux tenants de l'esprit de géométrie pour lequel il faut impérativement, pour leur confort intellectuel, réduire la pensée d'un homme à une étiquette. Toute sa vie, il se sera battu pour que triomphe ce qui lui semblait être l'équité, indépendamment de l'appartenance idéologique de la cause pour laquelle il s'engageait »*[23]. Outre le fait que les causes pour lesquelles s'engage Marcel Aymé après la Libération sont tout de même politiquement très sélectives, ne pas se reconnaître dans un parti de droite, n'exclut pas une sensibilité de droite. C'est cette sensibilité politique qu'on cherchera à cerner.

- Dans *L'anarchisme de droite ou du mépris considéré comme une morale, le tout assorti de réflexions plus générales*, Pascal Ory considère que Marcel Aymé est particulièrement représentatif de l'anarchisme de droite et a fonctionné dans le contexte précis de la Libération sur le modèle du compagnonnage de route avec l'extrême-droite. C'est cette dernière option qui

[21] Michel Lécureur a consacré deux thèses à Marcel Aymé : *La société française dans l'œuvre de Marcel Aymé* en 1978, *Marcel Aymé et la presse écrite* en 1988, trois biographies dont *Marcel Aymé, un honnête homme* en 1997, deux essais : *La Comédie humaine de Marcel Aymé* en 1985 et *Marcel Aymé devant l'Histoire* en 2017. Il a également publié des recueils d'articles de presse écrits par Marcel Aymé (*Du Côté de Marianne* en 1989, et *Vagabondages* en 1992 et *Ecrits sur la politique* en 2003) et dirigé la publication des œuvres complètes de Marcel Aymé aux éditions La Pléiade.
[22] LECUREUR Michel, *Marcel Aymé devant l'Histoire*, Ediliivre, 2017, p. 223
[23] LECUREUR Michel, *opus cité*, p. 231

nous paraît la plus nuancée et la plus convaincante. Il nous semble que Marcel Aymé a effectivement une sensibilité de droite même s'il ne s'est jamais reconnu dans aucun parti ou mouvement politique. Malgré sa réputation d'homme de gauche due à son anticléricalisme et à son populisme, Marcel Aymé a très tôt manifesté cette sensibilité droitière. Sa collaboration à l'hebdomadaire *Marianne* n'emportait pas nécessairement une quelconque adhésion de sa part à la gauche comme en témoigne son goût revendiqué pour l'abstentionnisme sous le Front Populaire. Nous nous poserons donc la question de son affiliation à l'anarchisme de droite. Pascal Ory en dégage plusieurs caractéristiques : le populisme, l'antiprogressisme, le relativisme, l'anti-intellectualisme et surtout une dénonciation finalement assez formelle du « Système » dont les représentants sont moqués mais qui n'est pas remis en cause en soi.

Les Hussards : une école littéraire ?

L'expression désigne un groupe de jeunes écrivains de droite, issus de la même génération et unis par une opposition assidue à l'existentialisme et à Sartre. Rejetant frontalement la responsabilité de l'écrivain et l'esprit de sérieux des sartriens, ils adoptent un style désinvolte et provocateur, ce qui leur vaut également d'être parfois qualifiés d'*« école de l'indifférence »*. La qualification de « Hussards » a été lancée par Bernard Frank, jeune critique des *Temps Modernes*, en 1952 dans une perspective polémique et ironique. L'article *« Grognards et Hussards »*, devenu célèbre, est une riposte à la charge de Jacques Laurent dans *Paul et Jean-Paul*[24], pamphlet qui rassemblait Paul Bourget et Jean-Paul Sartre sous l'étiquette d'auteurs bourgeois à thèse. Figurent d'ailleurs parmi les « Grognards », critiques de la vieille droite favorables aux Hussards, Marcel Aymé et François Mauriac. Cet article présente Roger Nimier comme un chef de file et Jacques Laurent et Antoine Blondin comme ses « prototypes ». Progressivement on a associé d'autres auteurs aux trois « Hussards » originels comme Michel Déon, Kléber Haedens, François Nourissier, Stephen Hecquet et même Bernard Frank, l'inventeur du terme. Les « Hussards » ont contesté la légitimité de cette expression mais sans s'en formaliser.

Les chercheurs sont partagés sur la pertinence du qualificatif. Dans son avant-propos aux *Désenchantés*, Alain Cresciucci y voit ainsi une *« manie taxinomique de la critique »* qui s'en serait emparée *« pour épingler quelques écrivains qui, à la seule lecture de leurs romans, ne semblent rassemblés que par leurs différences »*[25]. Si les Hussards n'ont pas formé d'école littéraire au sens propre (il n'y a

[24] Article publié en février 1951 dans *La Table ronde*
[25] CRESCIUCCI Alain, *Les désenchantés*, Fayard, Paris, 2011, p. 10

pas eu de manifeste ni de théorisation littéraire ou de projet commun et Laurent soulignera qu'ils n'ont jamais été réunis tous les quatre), il est indéniable que ces auteurs sont rassemblés par les mêmes affinités littéraires, un anti existentialisme fondateur, des accointances dans le style, un goût prononcé pour le roman antirésistancialiste et la fréquentation des mêmes revues. En outre, ils partagent des idées et préoccupations communes et le même sentiment d'un nouveau « Mal du siècle », comme le résume Nicholas Hewitt : *« many of the preoccupations of the postwar Right : the mediocrity and hypocrisy of the present, the loss of prestige and power and the possibility of salvation to be found in an anachronistic spiritual regeneration in which the opposites of Left and Right will collapse »*[26]. Leur unique action commune au sens strict est également politiquement assez connotée: Antoine Blondin, Michel Déon, Jacques Laurent et Roger Nimier rédigent chacun une préface pour la réédition en 1956 de *L'Amour Vagabond* d'André Fraigneau, listé par le CNE pour avoir pris part au congrès de Weimar en 1941 avec Chardonne, Jouhandeau, Drieu, Fernandez et Brasillach.

Etat des sources

Il s'agira donc de mettre en réseau tous les écrits de ces écrivains (articles, préfaces, essais, romans, pastiches, pièces de théâtre, correspondance) pour dégager des récurrences et des idées maîtresses afin de décrypter une sensibilité politique complexe. On jouera ainsi sur l'articulation des différentes sources avec un souci constant de contextualisation historique. Il n'y a pas de schizophrénie chez Marcel Aymé et ses émules entre l'écrivain d'un côté et le journaliste polémiste de l'autre : ils ont pour caractéristique commune – malgré leur profession de désengagement- de poursuivre les polémiques dans leur roman en les distillant et en laissant habilement le lecteur conclure. Marcel Aymé le professe d'ailleurs explicitement dans un de ses articles publié en 1947 : *« l'art de l'auteur est d'amener (les lecteurs) à trouver eux-mêmes la morale de l'histoire qu'on leur raconte »*[27]. Sous une apparence de versatilité et d'inconséquence, ces auteurs font en fait preuve d'une grande cohérence et d'une grande continuité. Ils avancent cependant plus ou moins masqués en fonction du genre : leurs articles, souvent polémiques voire pamphlétaires, sont assez explicites.

Nous n'avons malheureusement pas pu retrouver de correspondances Marcel Aymé – Antoine Blondin, Marcel Aymé – Roger Nimier ou Marcel Aymé-Céline. La première a été perdue du vivant d'Antoine Blondin, la seconde est inaccessible (elle est détenue par le Musée des Lettres et des Ma-

[26] HEWITT Nicholas, *Literature and the Right in Postwar France*, p. 111
[27] AYME Marcel, « L'ennui n'est jamais une nécessité », *Les Nouvelles littéraires*, 18 décembre 1947

nuscrits fermé depuis 2015 pour malversations financières). Les éditions Gallimard ont néanmoins conservé quelques lettres professionnelles adressées par Roger Nimier à Marcel Aymé (cf annexe 1). Céline et Aymé avaient quant à eux pour habitude de détruire les lettres auxquelles ils avaient répondu, un comportement qui peut surprendre de la part de deux écrivains, mais qui s'inscrit peut-être dans leur volonté de se démarquer des « gens-de-lettres ».

Nous avons essayé de prêter attention à la réception critique et publique des œuvres du trio, en consultant les dossiers de presse conservés à l'IMEC et aux éditions Gallimard et en essayant de retrouver les tirages de leurs œuvres. Ces dossiers sont souvent incomplets, ou manquants, ce qui a limité les résultats de ces recherches.

Problématisation et Plan

On s'interrogera donc principalement sur le rôle pionnier joué par Marcel Aymé dans la recomposition d'une droite littéraire radicale et antigaulliste, mobilisée autour du traumatisme de l'épuration et du rejet de la conception sartrienne de la littérature et de l'engagement de l'écrivain. A ce titre, on étudiera son influence littéraire mais aussi politique sur les Hussards et on cherchera à cerner la nature de cette droite littéraire à la fois radicale et anarchisante qui concilie conservatisme et transgression, populisme et antiégalitarisme. Marcel Aymé et les Hussards partagent également un antilibéralisme doublé d'un anticommunisme viscéral, un antiintellectualisme virulent, un fort rejet des partis traditionnels et la démocratie réduite à une oligarchie déguisée. Ils optent ainsi pour une stratégie très offensive et polémique de réhabilitation de la droite littéraire. Ils ne font pas véritablement partie de l'extrême-droite littéraire – en tout cas pour Marcel Aymé -, mais ils partagent et anticipent toutes ses luttes à partir de la Libération, et jouent un rôle essentiel dans son désenclavement.

Le succès de cette recomposition de la droite littéraire sera aussi questionné. Dans *La Guerre des écrivains*, Gisèle Sapiro relativise l'hégémonie de la « génération littéraire issue de la Résistance » et l'effondrement de la droite littéraire. Tandis que le CNE se routinise, s'institutionnalise et se divise, la droite littéraire académique ne tarde pas à se recomposer. Paul Morand échoue certes en 1958 à l'entrée de l'Académie Française, mais il est élu 10 ans plus tard et Thierry Maulnier et Henri Massis y font leur entrée dès le début des années 1960. En outre, si les prix littéraires du cru 1944/1945 consacrent des écrivains majoritairement issus de la Résistance, cette tendance ne tarde pas à s'éroder.

+

Dans une première partie, de la Libération aux premières lois d'amnistie (1944-1951), on s'intéressera donc à la constitution du trio, qui coïncide avec le moment le plus polémique de son engagement. Le trio, relativement vierge politiquement, est en bonne position dans la droite antigaulliste et radicale pour défendre une famille politique dont la plupart des membres sont en prise avec la justice officielle ou littéraire. A cette période, les directives du CNE ne font déjà plus l'unanimité et malgré leur ton très polémique, les trois écrivains ne se retrouvent donc pas isolés, mais bénéficient des divisions de la Résistance littéraire et d'un anticommunisme croissant à partir de 1947. Le premier chapitre porte sur l'itinéraire de Marcel Aymé avant la Libération, notamment sur la montée de son anti-intellectualisme et sur son attitude ambivalente sous l'Occupation. Le deuxième chapitre montre comment les combats de Marcel Aymé croisent ceux de ses jeunes admirateurs, Roger Nimier et Antoine Blondin. Le troisième chapitre porte sur le volet littéraire de leur offensive contre la mémoire gaullienne.

La deuxième partie débute avec les premières lois d'amnistie qui marquent le retour progressif des écrivains de droite les plus ultras, notamment l'équipe de *Je suis partout*. Le trio n'a plus le monopole de la droite radicale antigaulliste. Commence alors le temps du désengagement, construction a posteriori lancée principalement par Jacques Laurent et s'opposant aux théories sartriennes de la littérature engagée. Cette période est marquée par une bonne visibilité du trio, et une certaine vitalité de la droite littéraire qui parvient à se désenclaver et à reconstituer un paysage éditorial et journalistique crédible. On étudiera donc dans le chapitre 4 le rôle joué par Marcel Aymé et les Hussards dans le désenclavement des proscrits du CNE par le lancement de leurs propres hebdomadaires politico-littéraires, et par l'orchestration du retour littéraire de Louis-Ferdinand Céline. Le chapitre 5 s'intéresse aux ressorts de leur solidarité à toute épreuve, particulièrement tangible au moment du scandale retentissant de *La Tête des autres*, fable dramaturgique politico-morale de Marcel Aymé.

Le retour du Général de Gaulle en 1958 et la question algérienne marquent un net raidissement politique. Le chapitre 6 revient sur la difficulté du trio à se détacher du « traumatisme » de l'épuration pour lire l'actualité politique. Leur antiaméricanisme et leur antigaullisme en portent la trace, ce qui entraîne un essoufflement et une marginalisation progressive. On peut néanmoins voir dans la « mode rétro » un héritage de leur contre-mémoire antirésistancialiste.

Partie I : Marcel Aymé de modèle à chef de file (1944-1951) ?

Chapitre 1 : Marcel Aymé, un itinéraire politique complexe

Marcel Aymé est à la Libération un écrivain installé. Pour comprendre la nature de l'empreinte politico-littéraire ayméenne sur la jeune génération de la droite littéraire, il importe donc de revenir sur son itinéraire avant la Libération. Comme le souligne Nicholas Hewitt, l'influence de la « Bohême réactionnaire montmartroise » - représentée par Marcel Aymé et Louis-Ferdinand Céline – sur les Hussards est peu étudiée, alors qu'elle est probablement la plus déterminante : *« Of all the writers from the interwar years who helped to create the postwar literary Right, it was undoubtedly Marcel Aymé who was the most prominent and the most influential »*[28]. Elle opère en effet la fusion entre transgression et réaction, deux pôles traditionnellement considérés comme antagoniques et sur lesquels la jeune droite littéraire en situation d'illégitimité intellectuelle temporaire dans la France d'après-guerre aime jouer.

Montmartre, où s'installe Marcel Aymé à partir de 1929, centre de l'avant-garde culturelle jusqu'à la Première Guerre mondiale est alors en plein déclin. L'anti-intellectualisme, dont l'anti-existentialisme structurant des Hussards est après-guerre un avatar contextuel, y est notamment particulièrement fort, dédoublé par une forme de ressentiment face à la montée en puissance du quartier de Montparnasse.

Aymé et Céline ont donc en commun de passer un temps pour des écrivains de gauche. *Voyage au bout de la nuit* suscite d'abord l'engouement de la gauche littéraire – Elsa Triolet se charge de le traduire en russe pour en assurer la diffusion en URSS – qui pense y retrouver un certain nombre de ses fondamentaux : l'antimilitarisme, l'anticolonialisme et l'antiaméricanisme. Mais le trop noir *Mort à Crédit* sème le doute et c'est ensuite Lucien Rebatet qui s'enthousiasme de sa divine surprise à la lecture des pamphlets céliniens. La réputation de Marcel Aymé connaît un infléchissement similaire : anticlérical, populiste et surtout chroniqueur phare de *Marianne*, il déclenche une véritable polémique au sein de sa famille politique de rattachement en signant un manifeste d'extrême-droite en 1935[29]. On s'interrogera donc sur l'évolution politique de Marcel Aymé et sur son positionnement dans le champ littéraire, notamment à travers son rapport à la NRF – milieu élitiste et parisien où le *« bon provincial »* qui arrive *« toujours une heure à l'avance »*[30] à ses rendez-vous se sent marginalisé.

---

[28] HEWITT Nicholas, *Literature and the rigth in postwar France : the story of the Hussards*, Berg Publishers, 1996, p. 93

[29] Il s'agit du manifeste des 64, lancé pour protester contre les velléités gouvernementales de sanctionner l'Italie pour l'invasion de l'Ethiopie.

[30] AYME Marcel, « Tapisseries de Beauvais », *Marianne*, 8 novembre 1933

I. « Merde à la gauche, merde à la droite »[31], un écrivain inclassable ?

A. Une ascendance radicale-socialiste

1. UNE ENFANCE RURALE

Cadet d'une fratrie de 6 enfants, Marcel Aymé naît en 1902 à Joigny dans l'Yonne dans une famille de la classe moyenne rurale. Son père est maréchal-ferrant, mais il est envoyé, à la mort de sa mère en 1904, avec sa plus jeune sœur chez ses grands-parents maternels dans la petite commune jurassienne de Villers-Robert. Il en gardera une certaine rancœur à l'égard de son père comme il l'exprime dans *Les Jours*, courte autobiographie rédigée à la demande de Pol Vandromme[32] où il insiste sur les opportunités sciemment évitées par son père de reconstituer un foyer : *« Devenu veuf, il mit les aînés en pension, confia les plus jeunes à sa belle-famille et se détacha très vite de ses enfants (…) Plus tard lorsqu'il se retira, au lieu de revenir dans le Jura où il avait une maison, il en acheta une autre en Touraine, si petite qu'il ne pouvait y recevoir personne. De tous ses enfants, j'étais celui qu'il avait connu le moins longtemps et qui lui était le plus indifférent »*[33].

Ses grands-parents sont propriétaires d'une tuilerie et son grand-père occupe des responsabilités politiques dans la commune : il est notamment conseiller municipal de Villers-Robert pendant vingt-cinq ans et maire radical-socialiste à deux reprises entre octobre 1870 et avril 1872[34]. Cette famille d'origine rurale connaît une ascension sociale assez fidèle à l'idéal de méritocratie républicaine. Faustin Aymé attache une grande importance à la réussite scolaire de ses enfants, cherche à les placer dans les meilleurs établissements et à leur obtenir des bourses[35]. Etudes brillantes

---

[31] « Lettre franche à un jeune Français », *Arts n°609*, 6 mars 1957

[32] Pol Vandromme (1927 – 2009) est un journaliste et critique belge, spécialiste des écrivains de droite et d'extrême-droite qu'il fréquente personnellement et avec lesquels il ne cache pas ses affinités. Il est notamment l'auteur de *La Droite Buissonnière*, essai hagiographique qu'il présente dans sa préface comme une réplique aux « *campagnes convergentes de L'Express, Témoignage chrétien, Les temps modernes de Simone de Beauvoir ».* Pol Vandromme distingue deux tendances parmi les écrivains de droite : *« la droite vue d'en face »* où il range Alfred Fabre-Luce, Pierre Boutang, Maurice Bardèche, Paul Sérant et Louis Pauwels, et *« la droite malgré elle »* qui regroupe Marcel Aymé, Jacques Perret, les Hussards et, ce qui est plus inattendu, Roger Vailland. Il est aussi le premier à publier un ouvrage consacré à Marcel Aymé.

[33] *Les Jours* in *Aymé*, Pol Vandromme, Gallimard, 1960, p. 23

[34] LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, de l'anonymat à la célébrité*, Edilivres, Paris, 2018, p. 17

[35] *Ibid*, p.6

et mariages bourgeois couronnent les efforts d'un père peu présent mais soucieux de la réussite de ses enfants.

Marcel Aymé, qui se considère comme le cancre de la fratrie, restera d'ailleurs attaché à certaines valeurs de cette classe moyenne méritocratique. Si ses romans et nouvelles sont connus pour leur note fantaisiste et irrévérencieuse, il a la réputation de suivre un mode de vie extrêmement réglé et bourgeois. Loin du mode de vie fantasque de son ami Céline ou de la culture des excès des Hussards, Marcel Aymé s'astreint à un rythme strict, presque ascétique, ponctué de séjours ressourçants dans sa propriété yvelinoise de Grosrouvre[36]. Céline et Aymé se rejoignent en revanche par leur attachement à la valeur du travail dans l'écriture. Très loin de l'image de dandy dilettante et touche-à-tout qu'aiment cultiver les Hussards, ils insistent volontiers sur la dimension de labeur inhérente à l'écriture.

De cette enfance rurale, Marcel Aymé retient également le cadre de ses premiers romans. Dans *Aller-retour* (1927), *La Table-aux-crevés* (1929), *La Jument verte* (1933), il présente un tableau tendre et cru de la paysannerie française. Il conserve toute sa vie un attachement profond pour la ruralité, et éprouve une forte nostalgie face aux conquêtes - jugées dénaturantes - de l'industrialisation et de l'urbanisation. Il l'exprime très tôt et en des termes très éclairants, qui recoupent d'ailleurs sa critique ultérieure de la modernité et du progrès technique, dans une enquête d'août 1930 sur les dangers de l'exode rural[37]. Le jeune écrivain y voit ainsi un danger proprement *« spirituel »*, et non uniquement économique ou politique : *« Le seul danger incontestable, l'immense danger est d'ordre spirituel. Les paysans représentent une réserve appréciable pour l'équilibre de la pensée, en ce sens qu'ils ne connaissent pas la standardisation. Ils vivent à l'abri de ce cauchemar citadin de la vie taylorisée qui traîne après elle son cortège funeste : paresse de la pensée à laquelle le machinisme se substitue de plus en plus, paresse du muscle, paresse de l'initiative, abolition du geste initial, de la pensée initiale, mort de l'individualisme au profit d'un bas égalitarisme de pensée. Voilà pourquoi il faut déplorer la dépopulation des campagnes qui représentent un capital de sagesse, un contrepoids à la civilisation mécanique, aux perroquets de la technicité qui ânonnent des mots creux prometteurs de jours radieux ».* Sa représentation romanesque du monde ouvrier est de fait beaucoup plus menaçante. Abrutis par un travail mécanique, les ouvriers de *La Rue sans nom* passent leur temps libre à boire et à se battre.

[36] Maison achetée en 1950 grâce au succès de ses pièces de théâtre
[37] Réponse à l'enquête de M. Toscan publié dans Cahier SAMA n°33, p. 13

2. L'ANTICLERICALISME EN HERITAGE ?

Marcel Aymé baigne dans un environnement familial radical-socialiste et anticlérical. Faustin Aymé refuse de faire baptiser son fils cadet[38] et la grand-mère maternelle de Marcel Aymé doit attendre la mort de son époux, le très anticlérical maire de Villers-Robert, pour que son petit-fils reçoive en cachette le sacrement tant repoussé. Le père de Marcel Aymé est le plus radical. Initié à la franc-maçonnerie en 1904 et membre de la Ligue de la Libre Pensée, il exige avant sa mort de se faire enterrer civilement avec ses insignes de la franc-maçonnerie.

Marcel Aymé est très marqué par les luttes entre cléricaux et anticléricaux. Elles traversent ses premiers romans (*La Jument Verte*, *La Table-aux-crevés*) et il y revient explicitement à de nombreuses reprises, notamment dans *Les Jours* et dans la préface d'*Où va la droite ?*, pour rejeter les deux camps et affirmer son horreur de l'esprit de parti. Il juge ainsi les anticléricaux aussi intolérants que leurs adversaires.

Dans une lettre au frère Marc-François Waroux qui l'interrogeait sur *Clérambard*, il professe en tout cas son athéisme : *« C'est tout simplement que je suis incroyant. J'ose dire que j'ai quelques sentiments chrétiens et même de la tendresse pour certaines parties de l'édifice chrétien. Mais la foi me manque totalement. Ce n'est pas qu'elle se soit évaporée ni que j'ai jamais eu à l'extirper. Elle m'a toujours fait défaut et ce qui me gêne le plus dans la religion chrétienne, c'est Dieu. »*[39]. Au sens strict, il semble plus antireligieux qu'anticlérical. Il s'attaque en effet plus volontiers aux dogmes et aux croyances de la religion catholique, qu'à l'Eglise et ses représentants. Les prêtres et les bonnes sœurs, assez présents dans ses premiers romans, offrent un vaste panel de tempéraments et de rapports à la foi, mais ne font pas l'objet d'une ironie plus sévère que les autres personnages. Il tourne notamment en dérision les dogmes chrétiens dans certaines de ses nouvelles avec un goût particulier pour la représentation parodique du Jugement Dernier comme dans *L'Huissier* où l'entrée au paradis se négocie avec un Saint-Pierre roublard et jaloux de l'orthodoxie des lieux. Marcel Aymé s'amuse aussi souvent de la foi des fidèles : le commerce des images pieuses où le Christ doit avoir une *« bonne*

[38] LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, de l'anonymat à la célébrité*, Edilivres, Paris, 2018, p. 29
[39] Lettre de Marcel Aymé au frère Marc-François Waroux figurant dans Cahier de la SAMA n°32, p. 18

tête »[40], les marchandages pour obtenir des remises sur son temps de purgatoire (cent francs permettent de gagner six mois)[41] ou les prières pathétiques et doloristes de Maître Marguet faisant la liste de ses regards impurs[42].

L'opposition entre les deux frères dans *La Jument Verte,* où les guerres de clocher sont au centre de l'intrigue, est assez emblématique du positionnement de Marcel Aymé qui, sans prendre parti pour les anticléricaux, donne tout de même une représentation plus positive de leur mode de vie. La vigueur physique de la branche aînée restée à la campagne s'oppose au rachitisme de la branche cadette qui s'est embourgeoisée et urbanisée. Sa grivoiserie est présentée comme une manifestation ingénue et un peu fruste de bonne santé. Au contraire, la foi scrupuleuse et dogmatique du frère cadet atrophie ses fils, contraints de se cacher aux toilettes pour se livrer à un plaisir solitaire que leurs cousins pratiquent librement, en groupe et en plein champ.

B. Marcel Aymé et la Nouvelle Revue Française

1. UN AUTEUR TROP POPULAIRE POUR LA NRF ?

La carrière littéraire de Marcel Aymé débute en 1926. Il avait d'abord entrepris des études scientifiques et préparé les concours des écoles d'ingénieurs à Besançon[43], mais interrompt ses études après avoir contracté la grippe espagnole en 1920. Convalescent, il rédige alors son premier roman *Brûlebois*, et enchaîne plusieurs petits métiers en parallèle. *Brûlebois*, publié en 1926 dans la revue *Cahiers de France* de Jacques Reboul, rencontre immédiatement un certain succès littéraire et permet à son jeune auteur d'obtenir des critiques favorables de la presse régionale puis nationale.

En 1929, Marcel Aymé débute sa carrière journalistique en entrant à l'Agence Radio. Pressenti pour le Goncourt, il obtient finalement la même année le prix Renaudot pour *La-Table-aux-crevés* et reçoit pour la première fois une critique très favorable de Robert Brasillach, qui restera ensuite un admirateur inconditionnel[44].

Marcel Aymé est également très vite remarqué par Gaston Gallimard et par Bernard Grasset qui le courtisent à peu près simultanément. Il marque d'abord une nette préférence pour les éditions

---

[40] AYME Marcel, « Rue Saint-Sulpice » in *Le Nain* (Gallimard, 1934), éditions La Pléiade, p. 59
[41] AYME Marcel, « L'Ame de Martin », in *Derrière chez Martin,* Gallimard, 1938
[42] AYME Marcel, *Le Moulin de la sourdine*, (Gallimard, 1936), éditions La Pléiade, p. 359 : *« Mon Dieu, je suis indigne de votre miséricorde et si indigne que je ne l'implore pas. Je ne veux que votre indifférence, je ne souhaite que d'être oublié. Mon Dieu, mon cher bon Dieu, je jaillis vers vous. Je me tords et je me vautre à vos pieds, dans ma purulence et dans mon ordure, en appelant à moi le crachat de votre mépris »*
[43] LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, de l'anonymat à la célébrité*, Edilivres, Paris, 2018, p. 36
[44] BRASILLACH Robert, *Action française*, 21 novembre 1929

Grasset[45] qui exigent néanmoins d'importants remaniements comme condition à la publication d'*Aller-retour*, ce qui pousse un Marcel Aymé très affecté de la réception mitigée de son second roman à accepter l'offre de Gaston Gallimard. Bernard Grasset sollicite ensuite plusieurs fois Marcel Aymé pour tenter de le récupérer et obtient finalement en juin 1943 l'exclusivité de ses œuvres théâtrales[46].

L'auteur aux tirages très prometteurs de *La Jument verte* – qui se vend à 76 000 exemplaires en 33-34[47] - se sent néanmoins mal à l'aise. D'origine rurale, avec un bachot en poche, Marcel Aymé éprouve vite un sentiment d'inconfort au milieu de *« tous ces gens normaliens ou ratés de Normale »*[48]. A la NRF, milieu bourgeois, parisien, très diplômé et élitiste, le succès commercial n'est d'ailleurs pas toujours bien considéré[49]. Marcel Aymé a la réputation d'être un auteur talentueux mais facile, dont les grivoiseries et les fantaisies touchent, certes, un large public mais le condamnent à ne pas passer à la postérité[50]. Tout en se moquant de la soif didactico-métaphysique de ceux qui ne prennent pas Marcel Aymé au sérieux, ses jeunes émules – Antoine Blondin et Roger Nimier, défendent donc régulièrement l'importance littéraire de son œuvre en le classant parmi les grands classiques, aux côtés de Flaubert et de Proust.

Mais Marcel Aymé aime aussi beaucoup jouer de son inconfort qui se nourrit d'un fort anti-intellectualisme. On le retrouve notamment dans sa correspondance avec Jean Paulhan, son conseiller éditorial chez Gallimard qui compte d'ailleurs parmi son cercle d'admirateurs et de fidèles soutiens. Marcel Aymé affecte d'abord caustiquement une modestie empressée et inquiète dans une lettre du 22 août 1934 *« Aussitôt passées les vacances, je vous donnerai une nouvelle, et dès maintenant, je fais les vœux pour qu'elle convienne à la NRF »*[51]. L'ironie est beaucoup plus amère dans une lettre ultérieure du 27 décembre 1938, où il se présente comme une Marie-Madeleine de la littérature, jaugée par les pharisiens snobs et précieux de la NRF : *« Il y a bien longtemps que je ne vous ai rien*

---

[45] Lettre de Marcel Aymé à son frère Georges Aymé : *« J'aimerais tellement mieux Grasset. On a l'air triste dans cette maison de la rue de Grenelle »* citée dans LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, de l'anonymat à la célébrité*, Edilivres, Paris, 2018, p. 110

[46] *Ibid*, p. 29

[47] *Ibid*, p. 200

[48] Lettre de Marcel Aymé à sa sœur Camille du 27 juillet 1928 *« Je mets le moins possible les pieds à la NRF. Tous ces gens normaliens ou ratés de Normale m'embêtent, gonflés de leurs diplômes au fond. J'ai l'air d'un parent pauvre »* citée dans Marcel Aymé, de l'anonymat à la célébrité, p. 118

[49] Cf SAPIRO Gisèle, *La Guerre des écrivains*, chapitre 6 « Le sens de la distinction : l'esprit NRF », Fayard, Paris, 1999, pp. 377-466

[50] MARTIN DU GARD Roger, *Journal* tome III (1937-1949), Gallimard, Paris, 1993, p. 108-109. A l'attention de l'écrivain suédois Siegfried Siwertz, qui a *« assez peu le sens de la hiérarchie de nos valeurs »* et avait classé Marcel Aymé parmi les plus grands écrivains français contemporains, Roger Martin du Gard – grand ami de Gide et pilier de la NRF - rectifie : les trois grands écrivains contemporains sont Gide, Valéry et Claudel ; dans la *« première zone »,* il range Schlumberger, Duhamel, Romains, Mauriac et Montherlant et ensuite seulement dans *« la zone des gens qui ont du talent, Marcel Aymé… »*.

[51] Lettre conservée à l'IMEC dans le fonds Jean Paulhan

donné et votre lettre me fait penser que je n'ai presque jamais publié dans des revues. C'est sans doute qu'elles m'intimident et que je n'ai pas la conscience assez pure pour affronter dans leurs temples les regards critiques des élites »[52]. Marcel Aymé a probablement développé cette amertume après le scandale suscité par sa signature au manifeste des 64 en 1935. Il préfère donc les hebdomadaires politico-littéraires à la NRF et débute d'abord dans *Gringoire* comme critique littéraire, hebdomadaire déjà classé très à droite mais qui se radicalise surtout à partir de 1934 après le départ de Marcel Aymé. Il publie également quelques nouvelles dans *Candide*, hebdomadaire lancé en 1924 par Fayard et classé à la droite maurrassienne. Il rejoint ensuite l'équipe de *Marianne*, revue lancée par Gallimard, et y publie de très nombreuses chroniques d'humeur de mars 1933 à mai 1937.

Aymé et Céline ont d'ailleurs également en commun de réfuter l'idée d'une vocation spontanée à la carrière d'écrivains et aiment lui opposer leurs motivation financières – ce qui, au moins dans le cas de Céline, est douteux puisqu'il gagnait déjà sa vie comme médecin. Réduire la création littéraire à un gagne-pain, c'est surtout une façon de se distancier d'une vision romantique et bourgeoise de l'écrivain, donc de l'intellectuel de gauche qui en est pour eux l'incarnation. Dans « Les grands travaux de plume »[53], Marcel Aymé s'inquiète ainsi du *« sort des travailleurs intellectuels »* que l'Etat ne reconnaît pas comme une *« profession »* mais seulement comme une *« espèce fiscale »* alors que les rentiers de la NRF pratiquant la littérature comme un passe-temps gratifiant et non comme une source de revenus sont en fait minoritaires.

C. Montmartre, la « Bohème réactionnaire »

Marcel Aymé s'installe à Montmartre dès 1929. Il y noue une solide amitié avec Céline, qui le rejoint en 1932, et avec le peintre Gen Paul. Choisir de s'installer à Montmartre au début des années 30 n'a rien d'anodin. Comme le montre Nicholas Hewitt, Montmartre connaît depuis la Première Guerre mondiale un relatif déclin, le centre de l'avant-garde artistique s'étant déplacé rive gauche à Montparnasse.

On retrouve donc chez les artistes et écrivains installés dans ce « village urbain » dans l'entre-deux-guerres une volonté de ne pas suivre la mode, de vivre à l'écart de la vie mondaine parisienne. Une culture particulière s'y développe, à la croisée de l'empreinte anarchisante caractéristique de Montmartre dès la fin du XIXème siècle et d'une sensibilité de plus en plus réactionnaire mêlant anti-intellectualisme viscéral et fort antisémitisme : *« it was possible in Montmartre in the interwar years*

[52] IMEC, fonds Jean Paulhan
[53] AYME Marcel, « Les Grands Travaux de plume », *Les Nouveaux Temps*, 5 décembre 1940

for anarchism to assume radically right-wing colours when the Establishment appeared to be on the Left (…) they were all representatives of a certain Bohemianism in which the anti-bourgeois stance had turned to anti-radicalism and anti-republicanism »[54]. Montmartre se construit comme l'incarnation de la *« France réelle »* par opposition à Montparnasse, symbole du cosmopolitisme artistique et du snobisme de l'élite intellectuelle de gauche[55].

Aymé et Céline, nouveaux arrivants, se lient assez rapidement avec les écrivains et artistes montmartrois de la première génération, installés avant la Première Guerre mondiale comme Pierre Mac Orlan, Roland Dorgelès, Francis Carco, Vlaminck, Gen Paul, Robert Le Vigan, Chas Laborde, Daragnès, Ralph Soupault. Ce groupe, composé majoritairement d'anciens combattants, est aussi uni par un fort pacifisme teinté de fierté patriotique. C'est d'ailleurs par le pacifisme que Marcel Aymé, opposé au colonialisme pour son messianisme universaliste vecteur d'uniformisation du monde, justifie sa signature au manifeste des 64[56]. Sommé de s'expliquer par la direction de *Marianne*, ce-dernier explique alors qu'il a accepté de signer un *« manifeste dont tous les termes ne (lui) conviennent pas (…) mais qui renferme l'essentiel : pas de guerre »*[57], déplore un climat d'« *exaltation guerrière »* et se déclare tout aussi réticent à une riposte militaire si Hitler laissait libre cours à ses convoitises sur *« quelque Abyssinie balkanique »*. Marcel Aymé, pour qui l'armée compte parmi *« les péchés capitaux de la vie collective »*[58], publie ainsi en 1943 *La Légende Poldève*[59], nouvelle où un petit garçon déclenche une guerre dévastatrice après avoir imprudemment uriné de l'autre côté de la frontière, ce qui plaît beaucoup à son ami Céline et à l'équipe de *Je suis partout*.

Marcel Aymé est en outre esthétiquement très influencé par le milieu montmartrois dans lequel il évolue. On retrouve la patte des dessinateurs et caricaturistes qu'il côtoie – notamment Chas Laborde et Ralph Soupault qui illustrent d'ailleurs certains de ses romans[60] – dans ses descriptions physiques croquées en quelques traits saillants, mais aussi de Pierre Mac Orlan et son registre fantastico-fantaisiste très différent du surréalisme révolutionnaire des écrivains de la rive gauche. Il reste aussi très lié aux membres du groupe, et apporte son soutien critique à leurs créations : il consacre ainsi deux articles très élogieux à Chas Laborde dans *Je suis partout* en 1942[61].

---

[54] HEWITT Nicholas, *The life of Céline*, Blackwell, Oxford, 1999, p. 208
[55] HEWITT Nicholas, *The life of Céline*, Blackwell, Oxford, 1999, p. 96
[56] On y retrouve aussi la signature de Pierre Mac Orlan (et de Claude Morgan).
[57] AYME Marcel, « Une signature », *Marianne*, 16 octobre 1935
[58] Lettre de Marcel Aymé à Jean Paulhan du 1er mars 1940 (fonds Jean Paulhan IMEC)
[59] AYME Marcel, « La Légende Poldève », *Je suis partout*, 1943
[60] Chas Laborde illustre *La Jument verte*
[61] AYME Marcel, « Chas Laborde », *Je suis partout* n° 545, 10 janvier 1942 et « Chas Laborde illustrateur », *Je suis partout* n° 574 du 31 juillet 1942, « Trois illustrateurs montmartrois », *Je suis partout*, 26 novembre 1943

Il trouve aussi l'occasion de manifester sa solidarité au réseau montmartrois à la Libération, un bon nombre de ses amis connaissant une période de turbulence : Vlaminck pour sa participation à des voyages outre-Rhin, Gen Paul pour avoir accompagné Céline en Allemagne, ou encore Le Vigan pour sa fréquentation des cercles culturels franco-allemands sous l'Occupation. Il témoigne alors en leur faveur ou rédige préfaces et critiques élogieuses à des moments opportuns, où il exprime aussi une forme de communauté idéologique comme dans sa présentation du livre de Vlaminck *Paysages et Personnages* : *« Chaque parcelle de la campagne française est une œuvre d'art façonnée par des mains paysannes selon des nécessités dont l'ordre se retrouvera évidemment bouleversé par le règne du tracteur. Dans une vingtaine d'années, les paysages de l'Ile-de-France ressembleront aux mornes paysages du Texas, et les paysans normands, qui habiteront au quatrième étage d'un immeuble parisien, s'aligneront dans l'abrutissement sur le reste de la population »*[62]. La peur de la *« civilisation mécanique »,* synonyme d'américanisation de la société française, est en effet un thème récurrent chez Marcel Aymé.

II. Une radicalisation progressive

A. Le sens du scandale

1. 1935 : DESARROI CHEZ MARIANNE

Jusqu'en 1935, Marcel Aymé n'est pas un auteur à scandale. Il se heurte certes à une première polémique en 1933 avec son grand succès commercial *La Jument Verte*, peinture truculente des mœurs très libres du milieu paysan qui scandalise la bourgeoisie traditionnelle par sa crudité verbale et charnelle. Le redoutable abbé Béthléem met d'ailleurs *La Jument Verte* à l'index. Mais la condamnation est morale, non politique et vient principalement de la frange catholique de la droite, même si une partie des critiques de gauche y voit aussi un coupable amusement trop éloigné de la lutte des classes. Le premier vrai scandale, de nature politique, intervient deux ans plus tard quand Marcel Aymé décide de signer le « manifeste des 64 », lancé par l'extrême-droite pour protester contre une hypothétique riposte française à l'invasion de l'Ethiopie par l'Italie.

Cette signature étonne et scandalise la gauche littéraire qui le considérait jusque-là comme l'un des siens. Sa collaboration régulière à l'hebdomadaire *Marianne*, son anticléricalisme et ses prises de position en faveur des plus démunis lui avaient donné une réputation d'homme de gauche. La direction de *Marianne* marque donc publiquement sa désapprobation et demande à Marcel Aymé de

[62] AYME Marcel, préface au *Paysages et personnages* de Maurice Vlaminck, Bulletin Flammarion, 1953. Marcel Aymé rédigera également une rubrique nécrologique dans *Arts* à la mort de Maurice Vlaminck : « Vlaminck est mort heureux mais désespéré », *Arts*, 15 octobre 1958

se justifier. Il s'exécute en avançant l'argument du pacifisme, valeur traditionnellement rattachée à la gauche[63]. La polémique prend un mois plus tard un nouveau souffle avec un article d'André Wurmser exprimant son désarroi face à cette trahison intellectuelle : *« vous avez signé cela, vous qui êtes un homme de cœur »*[64]. Marcel Aymé lui répond en prônant l'irresponsabilité de l'écrivain, gage de sa liberté et de son indépendance. Il se moque de l'idéal de l'intellectuel-prophète incarné par Victor Hugo et associé à une forme de snobisme arrogant, et conclut à ce titre qu'il ne se voit pas plus d'obligations qu'un *« tourneur sur bois »*[65]. Le scandale marque un tournant dans l'anti-intellectualisme de Marcel Aymé, déjà virulent, mais décuplé par le sentiment d'être injustement ostracisé. Dès 1935, il développe la métaphore scolaire ou militaire pour désigner ironiquement l'embrigadement des intellectuels engagés (ici le CVIA, après la guerre les existentialistes et les communistes) : *« Depuis un an, les intellectuels français mettent toute leur fierté à être des gens disciplinés, et briguent les bons points pour l'exactitude et l'obéissance. De plus en plus, les chefs d'école font place aux chefs de section et, bientôt, l'on reconnaîtra un bon écrivain à sa science du pas cadencé »*[66].

Cette polémique sème le trouble : sa collaboration chez *Marianne*, sans s'interrompre brutalement, s'essouffle significativement et sa participation mort-née à l'hebdomadaire *Vendredi* semble aussi en être une conséquence collatérale. Mais Marcel Aymé n'est cependant pas tout à fait discrédité dans les milieux de gauche. Comme le souligne Michel Lécureur, il a en effet été sollicité pour participer à la commémoration du premier anniversaire du Front populaire, qui, selon l'un des organisateurs, devait signaler le *« lent, ardu, obstiné acheminement du peuple français vers l'émancipation sociale »*[67]. La commémoration prend la forme d'un spectacle constitué de « tableaux » marquant les différentes étapes de cette *« implacable progression de l'esprit »*[68]. Marcel Aymé, chargé du volet Rabelais, écrit, sarcastique, dans *Le Populaire : « Je me suis ainsi rendu compte que la liberté n'est jamais si menacée que quand on lui dresse des autels »*[69]. Le spectacle est un échec mais les critiques saluent le tableau d'Aymé, notamment Brasillach qui y trouve une *« apologie du non-conformisme au milieu du pire conformisme »*[70].

---

[63] Cf supra I.C
[64] WURMSER André, *Commune*, novembre 1935
[65] « Mon cher André Wurmser… », *Commune*, décembre 1935
[66] *Ibid*
[67] RUTH Léon, *Ce soir*, 3 mai 1937
[68] *Ibid*
[69] Article cité dans LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, de l'anonymat à la célébrité*, Edilivres, Paris, 2018, p. 244
[70] BRASILLACH Robert, *La Revue universelle*, 15 mai 1937

2. SILHOUETTE DU SCANDALE, NAISSANCE D'UN POLEMISTE

Après cette première polémique en quelque sorte subie, Marcel Aymé se mue en exhumeur de scandales trop vite enterrés. C'est l'objet de *Silhouette du scandale*, son premier essai publié en 1938 aux éditions Sagittaire où l'auteur fait la généalogie de tous les grands scandales, de Panama à Stavisky, qui ont frappé la Troisième République. Marcel Aymé y endosse l'ethos du moraliste réveillant la masse inerte de sa torpeur et de sa complaisance coupable. La *« complicité des victimes »*[71], leur indifférence au scandale, sont ainsi régulièrement fustigées. La dimension pamphlétaire est aussi frappante. Marcel Aymé y dénonce l'inefficacité, les compromissions et la corruption de la Troisième République. La violence du ton, parfois proche de l'invective, l'idée récurrente et lourdement suggérée d'un complot généralisé, orchestré par la collusion des pouvoirs économiques et politiques, semblent bien marquer un virage à droite très prononcé.

Ce virage est particulièrement tangible dans le traitement de l'Affaire Dreyfus à laquelle Marcel Aymé consacre une partie importante de son pamphlet comme contre-exemple d'un faux scandale qui n'avait pas lieu d'être. L'auteur, qui semblait s'être tenu éloigné de la haine obsessionnelle de son ami Céline (on peut par exemple penser à son article « Vive la race » publié en mai 1933 dans *Marianne* où il dénonce sur un mode satirique l'antisémitisme racialiste hitlérien[72]), laisse poindre un antisémitisme latent. On en relève notamment un premier exemple au début du deuxième chapitre, quand Marcel Aymé oppose les scandales vite étouffés qui entourent certains responsables politiques, alors qu'un *« petit auteur de rien du tout »* peut se retrouver *« le centre d'un scandale de grande envergure »*. Il cite comme exemple le capitaine Dreyfus avant de conclure *« N'importe qui aurait pu tenir le rôle, il ne fallait qu'être juif »*. Dans un autre passage, il semble pointer une collusion entre les Juifs et le communisme, et au contraire une hostilité des Juifs à la République aux temps de l'Affaire Dreyfus : *« Je voudrais savoir combien de Juifs il s'est trouvé dans le monde pour jeter la suspicion sur les juges Zinoviev et de Kamenef. Mais les Juifs d'aujourd'hui sont des sympathisants du communisme ? Justement. Je me demande si ceux d'il y a 40 ans furent des « sympathisants » de la démocratie française »*[73]. Cette essentialisation politique des Juifs, coupables d'une indulgence suspecte envers l'URSS, découle probablement de son anticommunisme.

---

[71] AYME, Marcel, *Silhouette du scandale*, éditions du Sagittaire, 1938, p. 12

[72] Henri Jeanson, dans *70 ans d'adolescence*, Stock, 1971 (cité dans LECUREUR Michel, *Marcel Aymé et les conflits*, p. 18) évoque également un article que Marcel Aymé a rédigé pour protester contre l'obligation du port de l'étoile jaune, mais qui a été censuré et n'a jamais été retrouvé.

[73] AYME Marcel, *Opus cité*, p. 117

On y retrouve également l'anti-intellectualisme de plus en plus virulent que Marcel Aymé exprime régulièrement depuis le scandale de sa signature du manifeste des 64, ici avec des accents populistes : *« Ils n'eussent pas remué le petit doigt pour un cantonnier ou même un capitaine qui n'aurait eu que ses yeux pour pleurer. On a vu depuis des dénis de justice éclatants, qui se voyaient comme le nez, et les intellectuels rester aveugles, muets et sourds comme des pots (…) C'est la faiblesse de presque tous les écrivains qu'ils donneraient le meilleur d'eux-mêmes et ce qu'ils ont écrit de plus propre, pour obtenir un emploi de cireur de bottes dans la politique »*[74].

B. Un écrivain ambivalent sous l'Occupation

Marcel Aymé adopte une attitude ambivalente sous l'Occupation. Attentiste complaisant, il ne prend aucune position explicite mais publie en feuilleton ses contes et ses romans dans la presse des ultras de la collaboration – notamment dans *Je suis partout*, tribune des fascistes dissidents de l'Action française, et dans *La Gerbe*. Il leur donne également quelques articles à première vue apolitiques, mais qui méritent d'être analysés. L'étonnement de Michel Lécureur qui se demande si Marcel Aymé avait conscience que la France était occupée peut paraître excessif[75], mais il se montre discrètement irrévérencieux dans certains articles et se moque volontiers du discours pénitentiel et de la sémantique révolutionnaire de Vichy. Son ami communiste Louis Daquin lui reproche d'ailleurs de jouer l'idiot utile de la collaboration, apportant sa caution d'écrivain inclassable et un peu frondeur sans jamais prendre de position de fond.

On s'interrogera donc sur les raisons qui l'ont amené à collaborer à *Je suis partout*, puis sur le contenu des articles et des œuvres qu'il a publiés sous l'Occupation.

1. DES SIGNATURES COMPROMETTANTES

A la Libération, c'est surtout sa collaboration à *Je suis partout* qui sera officieusement reprochée à Marcel Aymé. Pourquoi avoir choisi de publier des articles dans un journal aux positions fascisantes ?

L'argument économique, cher à Marcel Aymé, n'est pas pleinement satisfaisant. Marcel Aymé vit certes de sa plume mais il n'y publie que quatre articles en 42, un seul en 43, ce qui est insuffisant

[74] AYME Marcel, *Opus cité*, p. 122
[75] LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, les conflits*, Edilivres, 2018, p. 14

pour constituer une source de revenus. En outre, il aurait pu choisir de faire paraître ses articles dans un journal moins connoté, à l'instar de *Comoedia*. On ne peut pas non plus parler d'adhésion idéologique. Aspirant depuis toujours à un Etat minimaliste, Marcel Aymé n'a jamais été attiré par le fascisme ni par le nazisme, dont il se moque dès 1933[76]. Mais s'il n'a jamais connu la tentation totalitaire, il voit dans le nazisme un rempart contre le communisme qui lui inspire une peur croissante depuis le début des années 30. Elle transparaît notamment dans sa correspondance privée où il s'inquiète du *« nivellement socialiste »*[77] qui menace de gangréner l'Europe et où il conclut : *« J'aimerais mieux voir Hitler maître de toute la Pologne, maître même de la Roumanie, les Russes chez eux »*[78]. Marcel Aymé a en outre pu être sensible à certains aspects de l'idéologie Révolution Nationale, comme l'appel au retour à la terre ou l'antiparlementarisme. Il ne prend certes jamais position explicitement et sa défiance naturelle à l'égard de la vie politique lui interdit toute adhésion positive, mais il s'identifie probablement à Archambaud l'attentiste au pétainisme résigné d'*Uranus*. Enfin, l'admiration inconditionnelle que Brasillach lui porte depuis ses premières publications a sûrement joué, Marcel Aymé étant particulièrement sensible à la bonne réception critique de ses œuvres.

Marcel Aymé commence par publier quelques articles dans *Aujourd'hui*, journal alors dirigé par Henri Jeanson, et ne poursuit pas sa collaboration quand Georges Suarez le remplace[79]. Son premier article est tout à fait emblématique de l'ambiguïté de ses écrits sous l'Occupation. S'il se moque d'abord du prétendu excès de liberté dont auraient joui les Français et qui aurait mené à la catastrophe, c'est en fait pour fustiger le sectarisme de l'entre-deux-guerres – avec en sous-main une référence assez transparente à l'omerta dont il a été frappé dans les milieux de gauche après avoir signé un manifeste d'extrême-droite. Au milieu de ce *« vaste troupeau »* mené à la baguette par les *« chefs de file »*, *« un socialiste, en se montrant soucieux de la sécurité de son pays, faisait figure de renégat, et un patriote se serait rendu suspect s'il avait seulement réclamé la lutte contre les taudis »*[80]. De même, dans « Changement de programme »[81], il proteste contre la volonté gouvernementale de

[76] Cf AYME Marcel, « Vive la race », *Marianne n°28*, 3 mai 1933, « Sujet réservé », *Marianne n°29*, 7 mai 1933, « Coupe d'oreilles », *Marianne n°44*, 23 août 1933

[77] Lettre du 25 septembre 1939 de Marcel Aymé à Georges Aymé, citée dans LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, les conflits*, Edilivres, 2018, p. 5

[78] *Ibid*

[79] Il y fait cependant paraître en feuilleton *La Belle Image* du 15 septembre 1940 au 2 février 1941.

[80] « Illusions d'hier », *Aujourd'hui n°1*, 10 septembre 1940. Dans « compartiment vide » (*Les Nouveaux Temps*, 16 novembre 1940), il fustige à nouveau l'esprit de chapelle de l'entre-deux-guerres et se réjouit du temps béni de la défaite où la politique n'est plus qu'un *« compartiment vide »* et où les Français ont retrouvé pendant quelques semaines *« une sorte de virginité politique »*.

[81] AYME Marcel, « Changement de programme », *Les Nouveaux Temps*, 17 décembre 1940

supprimer les écoles normales d'instituteurs, foyers de déviance révolutionnaire, mais se montre finalement dans ses arguments plus vichyste que Vichy[82].

On retrouve dans ses articles d'anciennes préoccupations déjà récurrentes dans ses publications de *Marianne* : la défense des chômeurs[83], le bon sens de la campagne face à l'esprit de troupeau de la ville[84], la dénonciation du cumul des mandats et, surtout, du clientélisme électoral des députés[85]. On y trouve aussi quelques articles plus connotés, regrettant par exemple le manque de considération réservé à ses amis dessinateurs montmartrois (notamment Chas Laborde et Ralph Soupault) dont le *« style classique au beau sens de ce mot »*, en marge de toute chapelle artistique avant-gardiste, se heurte à l'indifférence d'un public *« émoussé de toute sorte d'excès »*[86], ou déplorant la pente démagogique empruntée par certains curés s'abaissant à une *« familiarité ignoble »* et *« vulgaire »*[87] pour s'attirer la sympathie de leurs ouailles.

2. DES ŒUVRES AMBIGÜES

Sa production romanesque et théâtrale lui sera également reprochée. *Travelingue*, publié en feuilleton dans *Je suis partout* en 1941, est de loin l'œuvre la plus compromettante. Ce premier volet de la trilogie politique de Marcel Aymé a pour objet principal la satire d'une bourgeoisie décadente qui se veut progressiste. Mais le contexte est plus spécifiquement celui du Front populaire, et Marcel Aymé s'attaque nominalement[88] aux membres de son gouvernement dans le dernier chapitre qui tisse un lien direct entre la décadence de la bourgeoisie et l'incurie du gouvernement d'une part, et l'acheminement vers la défaite d'autre part. A quelques mois des procès de Riom, il a de quoi satisfaire le discours expiatoire ambiant, imputant au Front populaire la responsabilité ultime de la défaite.

---

[82] *« Il y a dans l'enseignement primaire une force qui n'existe pas dans le secondaire (…) Je crains que les lycées ne soient pas en mesure de fournir des hommes de cette qualité-là, dont la France a aujourd'hui un si grand besoin. Le travail qui consiste à éplucher un texte latin (…) conduit à un certain sentiment de la relativité, qui peut amortir l'élan d'une conviction ou d'une volonté (…) Cet enseignement à la petite cuillère, qui semble conçu pour des enfants craintifs et débiles, peut, à la rigueur, convenir à de futurs professeurs de latin, de futurs écrivains, diplomates, politiciens, numismates ou accordéonistes. Les instituteurs risquent d'y perdre une part de cette robuste santé de cœur et d'esprit, qui devrait faire d'eux les meilleurs ouvriers du relèvement de la France ».*

[83] AYME Marcel, « Ironie des mesures de pénitence », *Aujourd'hui n°37*, 16 octobre 1940

[84] AYME Marcel, « De la ville à la campagne », *Aujourd'hui n°52*, 30 octobre 1940

[85] AYME Marcel, « L'Enfant naturel », *Aujourd'hui n°72*, 20 novembre 1940

[86] AYME Marcel, « Chas Laborde », *Je suis partout n°545*, 10 janvier 1942

[87] AYME Marcel, « Mon curé sur les quais », *La Chronique de Paris n°6*, 01 avril 1944

[88] AYME Marcel : *« C'était le bruit des voix, le bruit des chaises, ou bien des pas dans le vestibule, ou Vincent Auriol qui vous manœuvrait la chasse d'eau »*, *Travelingue*, éditions La Pléiade, p. 323

L'interprétation de Dieter Müller[89], pour qui Marcel Aymé, à travers son personnage porte-parole Chauvieux, manifeste sa sympathie envers le Front populaire et cherche à le disculper de la responsabilité de la défaite, alors que Moutot, le barbier tout-puissant dictant la politique à suivre aux membres du gouvernement, incarne en fait une *« politique d'extrême-droite »* nous paraît tout à fait contestable. Aymé, certes avec une fibre populiste et anticapitaliste, a toujours été profondément anti-interventionniste. Dans un article paru quelques mois après la publication de *Travelingue*, il manifeste sans ambiguïté son rejet du socialisme et de toute idéologie s'en rapprochant : *« Ce que j'en dis n'est pas inspiré par un accès de délirium socialisant. Je me fous du socialisme et de ses cabotineries. Je le vois comme une béante, désespérante et triste et grise nécessité à subir avec la résignation des bêtes domestiques, un inévitable ratatinement de l'homme et de la société humaine, qui ne m'arrachera jamais un frisson d'espérance ni un trémolo d'enthousiasme »*[90]. En outre, la condescendance petite-bourgeoise de Moutot envers les classes populaires s'inscrit plutôt dans une logique de dénonciation du clientélisme et de la démagogie du Front populaire. Le peuple aurait été dupé, endormi à coup de fausses concessions et de poncifs mielleux et creux.

Dans la lignée de son pamphlet *Silhouette du scandale*, Marcel Aymé s'attaque donc plutôt à la faiblesse et à la corruption structurelles de la IIIe République - décuplées par le Front populaire, gouvernement médiocre dirigé en sous-main par un barbier vulgaire et cynique qui précipite le pays vers la guerre pour endiguer un chômage devenu incontrôlable. Moutot est une sorte d'incarnation du Front populaire[91] : Marcel Aymé fait explicitement référence à des mesures prises par le gouvernement Blum, la dévaluation par exemple, mais surtout la création d'un sous-secrétariat des sports et de l'organisation des temps libres. Moutot le présente – avec la guerre – comme un palliatif miraculeux au problème du chômage grâce à ses cinq piliers : *« le logement, la nourriture, la boisson, l'argent de poche et la distraction »*[92]. Le programme politique de l'ingénieux barbier fait d'ailleurs penser à l'ironie amère de Montherlant, désespérant de la médiocrité d'une France adepte du Ricard et de Tino Rossi : *« Tous les jours de 2 heures à 5 heures, mes chômeurs assisteront à un match de football ou de rugby entre les grandes équipes de France et de l'étranger. Présence obligatoire. Et je ne me contente pas de ça. Les journaux auront une double page sportive avec illustrations et photos en couleurs, de façon que l'après-midi se termine comme elle a commencé et que l'apéritif se déroule dans*

---

[89] MULLER Dieter, *Discours réaliste et discours satirique, l'écriture dans les romans politiques de Marcel Aymé*, Champion-Slatkine, 1993, pp. 124-125

[90] AYME Marcel, « Trois illustrateurs montmartrois », *Je suis partout n°642*, 26 novembre 1943

[91] C'est d'ailleurs un procédé qu'affectionne Aymé et qu'on retrouve dans *La Tête des autres* ; cette fois-ci c'est un magnat du marché noir, Alessandrovici, qui tient en laisse les hommes politiques de la IVe République.

[92] AYME Marcel, *Travelingue*, éditions La Pléiade, p. 326

une atmosphère de libre discussion consacrée au sport. En fin de journée vient le dîner, la TSF en famille, la belote, ou encore le cinéma »[93].

L'autre écrit potentiellement compromettant de Marcel Aymé, c'est sa pièce de théâtre, *Vogue la galère*, dont la première représentation a lieu en 1944 mais qui a en fait été écrite dès 1936. Lazare, un aristocrate huguenot idéaliste prend la tête d'une sédition à bord d'une galère. Mais celle-ci vire assez rapidement au fiasco puisqu'un groupe de galériens le renverse, rétablit les deux pères fouettards et réduit les forçats à une servitude plus cruelle que celle de leur situation initiale. Cette pièce faisant la contre-apologie de la révolte, passe globalement inaperçue en 44, mais parmi la quinzaine de critiques, Marcel Aymé est encensé par la presse d'extrême-droite qui y voit une fable édifiante. *Les Lettres françaises* sanctionnent sa pièce avec modération en soulignant surtout son pessimisme radical avec un titre ironique « L'espoir fait homme » *« Aymé a, sans doute, commis beaucoup d'imprudences et de sottises ; il est certainement coupable, mais non pas criminel comme Brasillach ou Chateaubriant »*[94]. Son interprétation prête en tout cas à débattre, d'autant plus qu'elle a été écrite en 1936. Roger Nimier y voit ainsi une allégorie de la succession des trois régimes que sont la monarchie, la démocratie et le fascisme[95].

C. Une Libération sous tension

A la Libération, Marcel Aymé n'est pas officiellement inquiété. Il reçoit simplement un blâme sans affichage pour le scénario d'une comédie grivoise, *Le Club des Soupirants*, produite par la Continental-Films. Sa présence sur les listes noires du CNE a néanmoins été débattue, comme le rapporte Claude Morgan dans ses mémoires[96]. Marcel Aymé fait d'ailleurs part dans sa correspondance avec Jean Paulhan de ses inquiétudes dès juin 43 et des menaces qu'il reçoit : *« Certains de nos amis m'ont fait savoir qu'on me réglerait mon compte comme vous savez à l'arrivée des Américains, ce qui fait que la morale est sauve. Je me suis d'ailleurs promis que ma signature figurerait dans le dernier numéro (JSP). J'aurai toujours une grande reconnaissance à JSP. C'est la 1ère fois qu'il m'a été donné d'écrire dans un journal qui me compromette aux yeux de ma concierge »*[97]. Marcel Aymé a très probablement bénéficié du soutien de Jean Paulhan, de Gaston Gallimard, mais aussi de Louis Daquin, son ami cinéaste et résistant communiste. Il manifeste en tout cas sa reconnaissance à Jean Paulhan

[93] AYME Marcel, *Travelingue*, éditions La Pléiade, p. 327-328
[94] « L'espoir fait homme », *Les Lettres françaises*, juillet 44, auteur inconnu mais article parfois attribué à Jean-Paul Sartre. Article cité dans LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, les conflits*, Edilivres, 2018, p. 32
[95] NIMIER Roger, « Marcel Aymé », *Journées de lecture*, Gallimard, 1965, p. 53
[96] MORGAN Claude, *Les Don Quichottes et les autres,* Roblot, Paris, 1979
[97] Lettre du 19 juin 1943 à Jean Paulhan, fonds Jean Paulhan, IMEC

dans une lettre datant de novembre 45[98] où il fait référence à une intervention en sa faveur : *« Je pense souvent à vous et à la grande gentillesse que vous avez eue pour moi en août 44. Votre lettre si généreuse m'avait été précieuse et je ne saurai jamais vous remercier comme je le voudrais »*.

Epargné par le CNE, mais entaché par sa collaboration à *Je suis partout*, Marcel Aymé s'identifie au camp des « vaincus ». Sa réputation en est en outre d'autant plus affectée[99], qu'il devient un défenseur ardent des écrivains les plus compromis et un âpre pourfendeur des membres du CNE.

D. La Libération : rupture ou cristallisation ?

On ne peut donc pas véritablement parler de rupture dans la vie ou l'œuvre de Marcel Aymé en 1945. Sa réputation d'homme de gauche, due surtout à sa collaboration à l'hebdomadaire *Marianne*, était sans doute exagérée. Aymé est un admirateur précoce d'Oswald Spengler, l'auteur du célèbre *Déclin de l'Occident*[100], et l'on retrouve en fait ce tropisme décliniste sur un mode mi-humoristique, mi-sérieux dans la plupart de ses chroniques publiées dans *Marianne,* qui chantent le requiem de la vraie France : les cafés – de plus en plus américanisés - ne sont plus ce qu'ils étaient[101], la vente de sous-vêtements féminins en place publique désamorce tout érotisme[102], la pratique de la chasse se perd[103], la piquette est menacée[104], les chansons populaires sont en voie de disparition[105].

La sensibilité à la fois droitière et anarchisante de Marcel Aymé s'exprime en fait très tôt. Le scandale suscité par sa signature au manifeste des 64 le rend plus radical, et son pamphlet *Silhouette du scandale* consacre cette évolution. A la Libération, il ne peut être classé parmi les écrivains collaborateurs, mais plutôt aux côtés des sympathisants passifs de Vichy, ses articles exprimant parfois des sensibilités convergentes. L'épuration accroît en tout cas encore un peu plus son anti-intellectualisme et aiguise sa verve pamphlétaire.

---

[98] Lettre du 17 novembre 1945 à Jean Paulhan, fonds Jean Paulhan, IMEC

[99] On le mesure notamment dans une lettre de François Mauriac adressée à Bertrand Poirot-Delpech et datant du 28 février 1952, peu après les premières représentations de *La Tête des autres* : *« Roger Nimier fait semblant de croire que j'ai critiqué la pièce de Marcel Aymé d'un point de vue moral, alors qu'il s'agit d'une querelle politique. Ce que je lui reproche en termes voilés, parce que je ne veux pas réveiller de vieilles querelles, c'est que sa pièce constitue une vengeance politique d'une part, et que d'autre part, quand on a appartenu comme lui, pendant l'Occupation, au groupe de Je suis partout qui n'a cessé de hurler à la mort et de dénoncer d'autres Français, on devrait rester tranquille. »* Cité dans *Nouvelles lettres d'une vie*, Grasset, 1989, page 268-269

[100] LECUREUR Michel, *Marcel Aymé, un honnête homme*, Les Belles Lettres, 1997, p. 77

[101] AYME Marcel, « Cafés d'aujourd'hui », *Marianne*, 29 novembre 1933

[102] AYME Marcel, « Le vieillard et la culotte », *Marianne*, 14 juin 1933

[103] AYME Marcel, « Chasseurs », *Marianne*, 6 septembre 1933

[104] AYME Marcel, « La Fin de la piquette », *Marianne*, 26 décembre 1934

[105] AYME Marcel, « Chansons », *Marianne*, 24 janvier 1934

Chapitre 2 : Une stratégie de réhabilitation de la droite littéraire très offensive

Marcel Aymé, pourfendeur de la bourgeoisie progressiste et de l'intellectuel de gauche, épargné par le CNE, peut encore être présenté à la Libération comme un écrivain « inclassable ». Modèle littéraire de longue date pour ses cadets Antoine Blondin et Roger Nimier, il devient progressivement l'initiateur de la contestation d'une droite littéraire en déroute. Marcel Aymé, Antoine Blondin et Roger Nimier se retrouvent ainsi sur le terrain de l'antiparlementarisme, culminant dans le rejet partagé d'une Quatrième République qui n'est à leurs yeux que le phénix d'une Troisième République faible et corrompue, mais surtout se rejoignent sur la contestation de la mémoire de la guerre dont découle une dénonciation virulente de l'épuration intellectuelle.

L'influence de Marcel Aymé est d'ailleurs tout autant littéraire que politique. On retrouve surtout son style léger, mêlant indifférence du narrateur et des personnages et registre burlesque fantaisiste dans les premiers romans d'Antoine Blondin et de Roger Nimier.

I. Antoine Blondin, Roger Nimier : les lendemains désenchantés de la Libération

A. La jeune droite littéraire orpheline

1. BLONDIN ET NIMIER SOUS L'OCCUPATION

Antoine Blondin et Roger Nimier sont issus de la bourgeoisie parisienne, rive droite pour Nimier, rive gauche pour Blondin. Les deux antiexistentialistes en puissance s'illustrent d'abord en philosophie, discipline qui leur rapporte chacun un prix au concours général et qu'ils choisissent d'étudier à l'université. Ils ont une expérience de la guerre très différente de leurs aînés, Jacques Laurent et Michel Déon. Contrairement à ceux qui « avaient 20 ans en 1940 », ils n'ont pas le temps de s'engager véritablement. Michel Déon est ainsi secrétaire particulier de Maurras de 1942 à 1944 et Jacques Laurent, après avoir collaboré à la revue *Idées* dirigée par René Vincent, entre au ministère de l'Information au printemps 1942. Ils sont donc tous les deux inquiétés à la Libération : Jacques Laurent passe quelques semaines au fort de Charenton et la carte de presse de Déon est suspendue pour deux ans. Ils éprouvent donc à la Libération un dégoût profond et désabusé pour la politique alors que leurs cadets vont vivre en quelque sorte un engagement à contre-temps. Antoine Blondin et Roger Nimier n'en ont pas moins une expérience assez différente de la guerre.

Antoine Blondin, proche du maurrassien Roland Laudenbach, du fascisant Jean Turlais[106] et de François Sentein, fréquente déjà sous l'Occupation presque tous les membres de la future *Table-ronde*[107]. Il collabore d'abord aux *Cahiers français* qui rassemblent *« le courant rétrograde des soutiens à la Révolution nationale (René Vincent par exemple) et le courant hétérogène des nationaux-révolutionnaires (Armand Petitjean, Jean Turlais, Jean-Pierre Maxence par exemple) »*[108]. Il y publie notamment deux articles « Des cafés littéraires à la révolution » et « Le socialisme par la joie » qui manifestent très clairement son adhésion à la Révolution Nationale même si – comme le soulève Alain Cresciucci – ses articles assez confus, à la fois lyriques, légers et pontifiants ne témoignent pas d'une formation idéologique solide : *« La Révolution nationale a besoin de poètes comme elle a besoin de techniciens. Il lui faut des mythes généreux autant que des machines robustes. (…) Il appartient civiquement à la poésie d'en refléter la secrète pureté et d'en exalter le caractère originel par un appel aux traditions les plus profondes »*[109]. Dans « Le socialisme par la joie »[110], il exprime également son attachement au fascisme sous un angle esthétique et littéraire pour répliquer à Lucien Combelle, l'un

[106] Jean Turlais collabore à la revue *Idées* et aux *Cahiers français*. Il défend un fascisme esthétique et s'engage très tardivement dans la milice, avant de réintégrer l'armée française et meurt sur le front en avril 1945.
[107] CRESCIUCCCI Alain, *Antoine Blondin*, Gallimard, 2004, p. 86
[108] VERDES-LEROUX Jeannine, *Refus et violences, politique et littérature à l'extrême-droite des années trente aux retombées de la Libération*, Gallimard, 1996, p. 354
[109] BLONDIN Antoine, « Des cafés littéraires à la révolution », *Les Cahiers français* n°7, 1943

[110] BLONDIN Antoine, « Le socialisme par la joie », *Les Cahiers français* n°8, 1943

des ténors de la collaboration, qui avait accusé les *« jeunes thuriféraires d'un fascisme intellectuel »* d'être déconnectés des réalités sociales. Il y défend un esprit révolutionnaire jeune et joyeux d'inspiration nietzschéenne. Volontaire au service civique rural, Blondin ne cherche pas à échapper au STO ce qui le prémunit d'articles plus compromettants.

Roger Nimier côtoie également des amis maurrassiens – notamment Michel Stièvenart avec qui il entretient une correspondance suivie, mais contrairement à Blondin, il ne prend pas parti et semble rejeter Vichy comme la Résistance[111]. Il s'engage à la fin de la guerre dans le 2ème régiment des Hussards, mais la capitulation de l'Allemagne est signée avant qu'il ne soit envoyé sur le front. Il est marqué par la perte de deux amis proches, Henri Mosseri – camarade juif et maurrassien du lycée Pasteur - déporté à Auschwitz, et Michel Stièvenart, mort au front en août 1945. Ce grand admirateur de Malraux, de Drieu et de leur appel à l'action, ressent donc l'amertume d'une occasion de s'engager manquée, plutôt que la désillusion du « perdant ».

2. LE NOUVEAU MAL DU SIECLE

Avec la publication du *Grand d'Espagne* en 1947, Roger Nimier se pose comme le héraut du mal-être de « ceux qui ont eu vingt ans en 1945 » qu'il construit en des termes oppositionnels avec les générations précédentes. Antoine Blondin le partage sans le théoriser, avec l'amertume d'une révolution morte prématurément, entraînant le retour triomphal de la vieille génération : *« Votre père allait triompher à nouveau (…) La France choisissait d'être vieille et d'être heureuse »*[112].

Cette opposition radicale entre générations est particulièrement tangible dans la relecture de la guerre. Elle vise aussi à contester la version dominante de l'Occupation, donc la légitimité de l'épuration. Nimier et Blondin font ainsi fusionner dans un même héroïsme un peu immature l'engagement des résistants et des miliciens, dupés par la vieille génération qui non contente d'avoir acculé le pays à la défaite puis adopté une prudente neutralité, assoit son pouvoir d'après-guerre sur le sang d'une jeunesse sacrifiée : *« Ces mots compliqués n'avaient pas de sens chez les jeunes gens qui couraient à Londres ou sur le front de Russie. Ils étaient tellement proches par l'enthousiasme, par l'inexpérience, par le goût du risque et peut-être même du gâchis, qu'on s'est étonné plus tard du fossé*

[111] Cf DAMBRE Marc, *Roger Nimier, hussard du demi-siècle*, Flammarion, 1989, p. 129
[112] BLONDIN Antoine, « A un jeune émigré », *Essor* (sous le pseudonyme « Le Rebelle »), janvier 1946, repris dans *Ma Vie entre les lignes*, Robert Laffont, 1991, p. 879

qui les séparait. On n'a pas compris que la fraternité du sang n'ait pas comblé ce fossé. A cela, il y avait une raison assez simple : ni les uns ni les autres n'étaient très nombreux. On leur fit bien comprendre trois ans plus tard, que les incartades étaient finies »[113]. Blondin réagit violemment et en des termes similaires à un article de Mauriac distinguant le sang des miliciens et celui des résistants *: « Voilà ce qu'a pu écrire le vieux M. Mauriac, emmitouflé dans ses cache-nez, un pied dans la tombe et saoulé de chair fraîche »*[114]. Ce clivage générationnel, les promesses d'action d'un jeunesse énergique trompées se retrouvent aussi dans le traitement romanesque de la guerre, toujours sur un mode juvénile avec la métaphore filée de l'école.

Leur amertume est aussi due au sentiment que la vieille Troisième République renaît de ses cendres. Ils soulignent ainsi la continuité entre le personnel de la Troisième et celui de la Quatrième, les mêmes problèmes d'instabilité et de corruption : *« Les socialistes brandissaient le vénérable Léon Blum et la droite le honteux Paul Reynaud. Ces deux vieillards s'aimaient fortement et c'était bon signe (…) On allait voir des gouvernements nombreux, des élections, de vieux acteurs sur une vieille scène »*[115]. C'est d'ailleurs l'une des raisons de l'admiration que ressent encore Nimier pour De Gaulle, principal pourfendeur de la faiblesse de la IVème République et défenseur d'un pouvoir exécutif fort. L'impression de continuité naît aussi des premiers scandales qui frappent la IVème République : le scandale Joanovici, repris par Marcel Aymé dans *La Tête des autres* ou encore le scandale des vins ou le scandale Félix Gouin traité par Blondin dans sa lettre ouverte à Vincent Auriol[116].

B. Une entrée dans le monde des lettres par le journalisme politico-littéraire d'extrême-droite

Les Hussards partagent également une attirance commune et précoce pour le journalisme politico-littéraire : en décembre 1945, Roger Nimier lance son premier journal baptisé *La Condition Humaine* en hommage à Malraux. En 1947, il lance un journal monarchiste *Force populaire* qui milite en faveur d'une « démocratie intégrale ». Blondin participe quant à lui à la Libération avec Pierre Boutang et François Brigneau[117] à la création de *La Dernière Lanterne*, périodique pamphlétaire et

[113] NIMIER Roger, *Le Grand d'Espagne*, Gallimard, 1997, p. 121

[114] BLONDIN Antoine, « Le capitaine Onan », *La Dernière Lanterne,* juin 1948, repris dans *Ma Vie entre les lignes*, Robert Laffont, 1991, p. 899

[115] NIMIER Roger, *opus cité*, p. 61

[116] BLONDIN Antoine, « A Monsieur le Président », *La Dernière Lanterne,* février 1947, repris dans *Ma Vie entre les lignes,* p. 893

[117] François Brigneau (1919-2012) s'engage dans la Milice après le débarquement des Alliés en Normandie. Emprisonné à Fresne avec Robert Brasillach, il est finalement acquitté en décembre 1945. Journaliste d'extrême-droite, il collabore à de nombreux périodiques de droite radicale comme Rivarol, La Dernière Lanterne,

satirique à moitié clandestin et à tendance maurrassienne qui reprend le nom du périodique anarchisant *La Lanterne* d'Henri Rochefort. Antoine Blondin collabore également à presque tous les journaux de l'extrême-droite renaissante qui dès 1947 *« se dote d'une presse de combat »*[118] ni clandestine ni confidentielle : *L'indépendance française*, *Aspects de la France* (15 000 abonnés en 1947[119]), *Défense de l'Occident*, *Paroles françaises* (environ 100 000 exemplaires vendus en 1947-48[120]), et *Rivarol* dont il devient un collaborateur régulier. Ils y publient des articles violemment antiparlementaires, souvent sous pseudonyme.

1. UNE RHETORIQUE CONNOTEE

Les premiers articles de Roger Nimier et d'Antoine Blondin semblent bien prendre pour modèle les trublions de l'*Action française* et de *Je suis partout* : outrance, surenchère, métaphores fleuries, attaques ad hominem et invectives ponctuent leurs coups d'éclat, souvent motivés par leur antiparlementarisme ou leur anticommunisme. La patte rebatienne est particulièrement tangible chez Blondin. Sa très imagée galerie de portrait des députés de la Quatrième République rappelle l'art de la description au vitriol caractéristique des Décombres[121], les calembours en plus. Siègent dans l'« hémicirque » : *« Me Madeleine Braun montée par Pascal Copeau »*, Maurice Schumann *« Tino Rossi de la Résistance »*, Vincent Auriol *« Bouddha déguisé en Jupiter »*, François de Menthon *« chef de rayon précieux et prétentieux »*, Pierre Cot *« camelot du Droit assez diabolique, les narines pincées, la gueule tordue de hargne et d'ironie »*[122]. Les attaques ad hominem de ses ennemis sont aussi sa spécialité : Maurice Schumann est, entre autres, accusé d'avoir simulé une crise de flatulence pour ne pas être parachuté en France occupée (ce qui relaie en fait une rumeur lancée par le colonel Passy en 1946)[123],

L'indépendant… Proche de Jean-Marie Lepen, il devient membre du mouvement Ordre Nouveau en 1970 puis vice-président du Front National en 1972 et continue de défendre Vichy – seul gouvernement « légal » jusqu'à sa mort.

[118] GUERIN Jeanyves, *Les Listes noires de 1944*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2016, p. 229

[119] HEWITT Nicholas, *A story of the Hussards*, p. 46

[120] *Ibid*, p. 47

[121] REBATET Lucien, *Les Décombres*, Robert Laffont, 2015 : par exemple en plus prolixe et les calembours en moins la description de Malraux : *« N'y manquait jamais, avec sa figure de maniaque sexuel dévoré de tics, le sieur André Malraux, espèce de sous-Barrès bolcheviste, rigoureusement illisible (…)»* p. 77 ou de Mauriac : *« L'autre, l'homme à l'habit vert, le bourgeois riche avec sa torve gueule de faux Greco, ses décoctions de Paul Bourget macérées dans le foutre rance et l'eau bénite, ses oscillations entre l'eucharistie et le bordel à pédérastes (…) »* p. 89

[122] BLONDIN, Antoine, « Autant en emporte le vote », *Paroles françaises*, avril 1946, repris dans *Ma Vie entre les lignes*, p. 881

[123] BLONDIN Antoine, « A moi les murs, la terre m'abandonne », *La Dernière Lanterne n°1*, octobre 1946, cité dans *Mes Petits Papiers*, La Table ronde, p. 30

ou le père Bruckberger d'avoir des penchants pédophiles[124]. On retrouve également dans ses articles un racisme[125] et un antisémitisme plus ou moins explicites. Antoine Blondin ne manque jamais de sous-entendre les origines juives de ses adversaires : Claude Aveline qui n'*« a de français que le prénom »*, Madeleine Braun, députée chargée des victimes de la déportation *« marquée par le destin de « ma mère Jézabel » qu'elle évoque infailliblement »*[126], et dans un registre racialiste Kriegel-Valrimont, *« Fouquier-Tinville de l'avenir dont on se demande vraiment quel peuple de France représentent en ces lieux, sa bouche lippue et ses cheveux crépelés »*[127]. Il finit par déplorer la non-représentativité de ces *« parlementaires, hommes et femmes, juifs et nègres, bleus et rouges, en qui le pays réel ne se reconnaît plus »* en appelant de ses vœux le jour où *« s'exprimeront les seules exigences de la Nation et de la race»*[128]. Ces relents antisémites sont d'ailleurs fréquents au sein de l'extrême-droite littéraire d'après-guerre comme le souligne Jeanne Verdès-Leroux à propos *d'Aspects de la France*, journal d'ascendance maurrassienne où collabore justement Antoine Blondin. Il s'illustre enfin dans l'outrage présidentiel interpellant Vincent Auriol dans une lettre ouverte pour lui rappeler *« le temps, proche encore, où (il torchait) les bidets au Palais-Bourbon »*[129].

Roger Nimier, moins radical, mais tout aussi antiparlementaire se pose surtout en pourfendeur du régime dans son essai pamphlétaire *Le Grand d'Espagne* où il reprend notamment la personnification de la République en prostituée chère à Brasillach[130] : *« Telle était notre République. Elle était dure, oui, comme le plâtre et les fards séchés sur le visage d'une vieille maquerelle »*[131].

---

[124] BLONDIN Antoine, « J'irai prêcher sur vos tombes », *La Dernière Lanterne*, repris dans *Ma Vie entre les lignes*, p. 903 : *« Certes je ne m'offusque pas de savoir qu'il interpelle avec satisfaction les fillettes en slip sur les petites plages qui avoisinent Bandol, car il n'est pas de mauvais lieux pour un apostolat bien compris »*

[125] BLONDIN Antoine, *art. cit.* (« Autant en emporte le vote »)

[126] *Ibid*

[127] *Ibid*

[128] *Ibid*

[129] BLONDIN Antoine, « A Monsieur le Président » *La Dernière Lanterne,* février 1947, repris dans Ma Vie entre les lignes, p. 893. Vincent Auriol avait déjà subi un rabaissement par le trivial dans *Travelingue,* où Marcel Aymé l'avait dépeint maniant la chasse d'eau des toilettes.

[130] BRASILLACH Robert, *Je suis partout*, 7 février 1942 :*« En finira-t-on avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir. Elle est toujours là, la mal blanchie, elle est toujours là, la craquelée, la lézardée, sur le pas de sa porte, entourée de ses michés et de ses petits jeunots, aussi acharnés que les vieux. Elle les a tant servis, elle leur a tant rapporté de billets dans ses jarretelles ; comment auraient-ils le cœur de l'abandonner, malgré les blennorragies et les chancres ? Ils en sont pourris jusqu'à l'os »*

[131] NIMIER Roger, *Le Grand d'Espagne*, Gallimard, 1997, p. 42

2. LA QUESTION DE L'HERITAGE MAURRASSIEN

Les « Hussards » ont pour caractéristique commune d'avoir été attirés à des degrés divers par le maurrassisme. Michel Déon et Jacques Laurent, qui ont tous les deux été membres des Lycées d'Action française, en sont les plus marqués. Marc Dambre résume leur degré de *« proximité avec l'action française »* respectif : *« pour les deux aînés, adhésion et expérience quotidienne du mouvement, pour Blondin et Nimier, contacts livresques et symboliques avec un héritage »*[132]. Animés d'une aversion profonde pour le régime parlementaire faible de la IIIème puis de la IVème République, qu'ils considèrent comme une inefficace oligarchie déguisée, ils recherchent tous une forme de troisième voie entre nationalisme ou monarchisme et socialisme. Jacques Laurent rapporte ainsi dans *Histoire Egoïste* son admiration pour Georges Valois, et son fascisme à la française, avant d'estimer que c'est justement l'Action française qui l'a sauvé de la tentation fasciste.

Antoine Blondin est le moins maurrassien. Il est surtout initié au maurrassisme par son cercle d'amis, notamment Pierre Boutang et Roland Laudenbach. Il rend hommage sur un ton victimaire à Maurras, prisonnier à Clairvaux, dans *Rivarol* en 1951[133]« Ce sourd que l'on écoute » : *« Il est bon de fréquenter les maîtres. L'époque, assez ingrate, nous a privés du commerce de bien des nôtres. Elle les a assassinés ou emprisonnés »*. Il collabore également à *Aspects de la France*, aux initiales éloquentes et en qui Charles Maurras reconnaît la digne héritière de *l'Action française*.

Roger Nimier se revendique quant à lui volontiers monarchiste, même s'il avoue en même temps dans *Le Grand d'Espagne* son admiration pour le Général de Gaulle en qui il voit s'incarner la promesse d'un régime fort. Il est tout de même déçu par sa gestion de l'épuration puis de la crise algérienne. Après la Libération et sous l'influence de son ami Jean-Pierre Stevens, il rejoint un mouvement d'extrême-droite qui cherche justement à concilier socialisme et monarchisme : le Mouvement Socialiste Monarchiste de Jean-Marc Barquin où il milite pour la *« démocratie intégrale »*. Il s'intéresse aussi à Georges Sorel et à la droite révolutionnaire. Avec Pierre Boutang, il rend visite à Maurras en mars 1952, mais émet un jugement nuancé à son égard dans *Journées de lecture*[134].

---

[132] DAMBRE Marc, « Les Hussards et l'Action française » dans DARD Olivier, GUERIN Jeanyves, LEMAYRIE Michel (dir.), *Maurrassisme et littérature : L'Action française. Culture, société, politique,* 2011, 320 p.

[133] BLONDIN Antoine, « Un sourd qu'on écoute », *Rivarol*, 1951, cité dans ma *Vie entre les lignes,* p. 937

[134] NIMIER Roger, Journées de lecture « *Il lui est arrivé de raisonner en philosophe grec, aveugle et sourd aux cris de l'époque, quand ses hypothèses maniées par des fous et transformées en vérités d'Etat, servaient à tuer. Pendant l'Occupation, il continuait à manier ses balances, sans savoir que les poids étaient truqués et que son antisémitisme littéraire, félibre, imbécile et d'ailleurs modéré, s'appelait ailleurs Auschwitz ou Dachau »*

Dans son article « Destins de la Jeune droite »[135], Olivier Dard souligne quant à lui l'héritage de la Jeune Droite : *« Autour d'eux gravitent de jeunes écrivains qui sont le sel même de la Jeune Droite et qui pour certains d'entre eux comptent parmi les futurs « Hussards » »*. Jacques Laurent a en effet collaboré avant l'Occupation dans des revues rattachées à la Jeune Droite aux côtés de Thierry Maulnier notamment, que l'on retrouve ensuite à *La Table ronde*.

II. Marcel Aymé, un modèle politique et littéraire pour ses cadets

A. L'anti-Sartre des Hussards

Pour les Hussards, Marcel Aymé représente un anti-Sartre. Dans une conférence que Roger Nimier tient à Londres en février 1954 sur les écrivains français contemporains, il oppose d'ailleurs les deux écrivains en confrontant un passage du *Confort Intellectuel* à un passage de *Qu'est-ce que la littérature ?*[136]. De même, Jacques Laurent dans l'une de ses saillies antiexistentialistes, avance le nom de Marcel Aymé, comme meilleur candidat capable de sauver la littérature de son temps contre les assauts didactiques de Sartre[137]. Sartre, présenté comme le pape tyrannique d'une nouvelle Eglise, et plus largement le dogmatisme sectaire des existentialistes, sont constamment tournés en dérision. Dans *Journées de lecture*, Roger Nimier oppose de nouveau Marcel Aymé aux existentialistes dont il juge les aspirations philosophiques plates et grandiloquentes « *Ses adversaires ne manqueront pas de s'offusquer en disant qu'il ne faut rien forcer, que Marcel Aymé a du charme, mais qu'il n'a pas cette grandeur métaphysique si désirable et si croquante sous la dent* »[138]. Marcel Aymé, l'anti-Sartre, ne peut avoir de disciples : *« il n'a pas encore trop de disciples pour vous mettre un couteau sous la gorge en exigeant votre admiration au nom de la Fantaisie transcendantale »*[139].

[135] DARD Olivier, « Destins de la Jeune Droite » in SAINCLIVIER Jacqueline, *La recomposition des droites en France et à la Libération 1944 – 1948*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 333 - 342
[136] DAMBRE Marc, *Roger Nimier, Hussard du demi-siècle*, p. 371
[137] LAURENT Jacques, « Pour Radiguet contre Jean-Paul Sartre », *Arts*, 8 mai 1952
[138] NIMIER Roger, *Journées de lecture*, Gallimard, 1965, page 34
[139] *Ibid*, page 58

1. MARCEL AYME DANS LA GENEALOGIE LITTERAIRE DES HUSSARDS

Les Hussards – outre une unanime dévotion pour Stendhal - partagent un certain nombre de goûts littéraires contemporains en commun : Montherlant, Bernanos, Malraux… Mais Antoine Blondin et Roger Nimier vouent une admiration toute particulière à Marcel Aymé qu'ils considèrent comme un grand classique français. Dans sa correspondance à Michel Stièvenart en 1943, Nimier fait part à deux reprises de son estime à l'égard d'Aymé qu'il situe parmi les grands classiques français, ce qui est notable, puisque Marcel Aymé souffrait d'une réputation d'auteur léger. Peu après, il oppose aussi mauvaises lectures – Hugo, Tolstoï et Rousseau – et bonnes lectures - Aymé, Rabelais et Molière[140]. Il le place au même niveau que Marcel Proust, et dans une filiation voltairienne *« Tout d'abord nous distinguons deux influences qui nous paraissent les plus importantes et les moins signalées : celle de Marcel Proust et celle de Marcel Aymé (…) Quant à Marcel Aymé, il fut longtemps considéré comme un auteur peu sérieux, qui faisait rire les honnêtes gens contre leur gré (…) Voilà un auteur recommandable : la sensibilité, l'ironie, l'usage de l'intelligence (qui est encore le goût de la vérité) suffisent à notre bonheur. Enfin il nous rappelle ce type délicieux, dont trois générations de cuistres réactionnaires ne nous auront pas dégoûtés et qui s'appelait Voltaire »*[141].

Blondin également apprécie Marcel Aymé depuis son adolescence et le considère comme un classique de la littérature française. Cette admiration ne faiblit pas avec le temps et dans ses entretiens avec Pierre Assouline, le Blondin de la maturité réaffirme en 1988 son admiration pour Marcel Aymé qu'il met au même rang que Proust et Céline : *« Dans ce siècle, il y a Proust, Céline et Marcel Aymé »*[142]. Les deux articles d'hommage que publient ces fervents admirateurs (Roger Nimier dans *Journées de lecture* et Antoine Blondin dans son article « Marcel Aymé créateur d'un merveilleux humain ») témoignent d'ailleurs d'une lecture exhaustive des œuvres de Marcel Aymé.

Cette admiration est double : elle porte à la fois sur l'écrivain - son œuvre littéraire – et sur l'homme - son indépendance politique. Dans *Journée de lecture*, Roger Nimier livre ainsi dans une longue prétérition son admiration pour l'indépendance d'esprit absolue de Marcel Aymé: *« Cette leçon préalable est effrayante. Devant un cavalier aussi seul, la mélancolie nous vient d'être un partisan. Nous lui envions la liberté de ses jugements, l'assurance que lui donne sa solitude ; nous redoutons de n'avoir pas assez d'humilité pour affronter une si grande modestie, pas assez d'indépendance devant tant de sérénité »*. Il est également intéressant de noter qu'Antoine Blondin et Roger Nimier marquent

[140] Lettre à Michel Stièvenart du 28 septembre 1943, citée p. 110 *Roger Nimier, Hussard du demi-siècle*, Flammarion, Paris, 1989
[141] NIMIER Roger, *Le Grand d'Espagne*, p. 145
[142] *Le Flâneur de la rive gauche*, entretiens, François Bourin, 1998 p. 88

une nette préférence pour la « trilogie politique » de Marcel Aymé ou pour ses œuvres les plus polémiques telles que *Le Confort Intellectuel* ou *Le Vin de Paris*.

2. UN AINE BIENVEILLANT

Marcel Aymé représente tout à la fois pour Blondin et Nimier un modèle, une figure tutélaire amicale et un mentor. Il rencontre d'abord Nimier à un cocktail de Gallimard, puis Blondin à une signature. C'est d'ailleurs lui qui présente Nimier à Blondin. L'entrevue organisée à la Rhumerie Martiniquaise est houleuse mais les deux jeunes écrivains deviennent finalement inséparables. Antoine Blondin affirme dans son entretien avec Pierre Assouline qu'il voyait Aymé trois à quatre fois par semaine[143]. Les correspondances entre Nimier, Morand et Chardonne témoignent également de rencontres très régulières du trio. Les trois écrivains se retrouvaient notamment aux déjeuners littéraires de Florence Gould ou de Louise de Vilmorin[144].

Marcel Aymé s'est aussi montré soutien loyal de cette jeune génération qu'il jugeait prometteuse. Il a manifesté une admiration toute particulière pour Antoine Blondin dès la parution de ses premiers romans. Dans *« L'Europe Buissonnière »* consacré au premier roman du jeune écrivain, il s'enthousiasme de son style libre et naturel, y reconnaît une influence voltairienne. Il loue surtout sa capacité à ne pas juger ni mépriser ses personnages même les plus abjects. Marcel Aymé y reconnaît sûrement sa marque : *« Cette bonté dans laquelle un certain pharisaïsme ne manquera pas de reconnaître, selon l'expression consacrée, « une indulgence complaisante », je souhaite qu'elle imprègne pareillement les œuvres à venir de Blondin »*[145]. Il exprime cependant deux réserves à valeur de mise en garde et regrette le manque de « solidité » des personnages qui ne servent finalement qu'à faire valoir les situations dans lesquelles ils se trouvent et l'abus de calembours. Ces réserves disparaissent totalement de ses critiques ultérieures et il conclut avec enthousiasme son article consacré à *L'Humeur vagabonde* : *« Je crois qu'avec ce dernier livre, il vient de franchir un cap et qu'il n'est plus seulement un romancier très doué, mais un écrivain disposant pleinement de ses dons »*[146].

---

[143] *Ibid*, p.102 : *« A partir de ce moment-là, j'ai souvent revu Marcel Aymé. A la fin de sa vie surtout, je le voyais trois fois, quatre fois par semaine »*

[144] *Louise de Vilmorin, correspondance avec ses amis*, édition établie par Olivier Muth, Gallimard, 2004 Lettre 52-6 du 25 mars 1952 de Roger Nimier à Louise de Vilmorin : *« Belle comtesse Palffy, Je viens dimanche, l'après-midi, vers 3 heures, avec Stephen Hecquet. La semaine d'après, ce sera Marcel Aymé ; et ensuite Victor Hugo. Mille gros baisers, Roger »*, Lettre 61-10 du 3 mars 1961 de Roger Nimier à Louise de Vilmorin : *« Vous embrasse et pense beaucoup à vous stop. Marcel Aymé et Antoine Blondin font de même mais sans baisers parce que je ne le leur permettrais pas »*

[145] AYME Marcel, « L'Europe buissonnière », *Aspects de la France*, 17 novembre 1949

[146] AYME Marcel, « L'humeur vagabonde, marque de la vocation de l'écrivain », *Arts*, 11 mai 1955

Dans un article du 1er décembre 1955 « Si le Goncourt était le guide Michelin », il soutient une nouvelle fois le roman en espérant le prix Goncourt pour son jeune émule : *« Si le prix Goncourt était le Guide Michelin, Blondin aurait quatre étoiles. Mais les connaisseurs le sauront vite, de toute façon »*[147]. Il rédige également pour Blondin, moins introduit que Nimier dans le monde des lettres, une présentation biographique dans *La Parisienne*, sous forme d'un feuilleton de huit volets et relevant de la « biofiction », libre élucubration sur des éléments biographiques véridiques.

Marcel Aymé est moins prolixe sur Nimier, qui a beaucoup plus d'entregent que Blondin, mais non moins enthousiaste *« N'étant pas critique, ce n'est pas à moi de rappeler qu'il a écrit des chefs-d'œuvre »*[148]. Dans un article de *Carrefour* « A qui donneriez-vous… le prix Goncourt ? » du 28 novembre 1950, il prend parti pour *Le Hussard Bleu*. Il consacre également un article à Roger Nimier peu avant la mort de ce-dernier en février 1962. C'est un portrait fantaisiste dans la veine de la « biofiction » écrite en l'honneur d'Antoine Blondin dans *La Parisienne*[149].

B. Le pastiche ou l'art de se positionner subrepticement

1. UN GOUT PARTAGE

Comme le souligne Jean-François Sirinelli, la pétition reste une modalité d'engagement marginale chez les écrivains de droite[150]. Marcel Aymé et les Hussards lui préfèrent le pastiche, prise de position proprement littéraire et plus ludique. Les pastiches, jeux littéraires auxquels recourent régulièrement Marcel Aymé et les Hussards sont en effet des moyens de poursuivre littérairement et subrepticement la lutte menée publiquement. Ils leur permettent de s'inscrire dans une lignée ou de ridiculiser leur adversaire si le pastiche suit une logique satirique. Le pastiche, véritable exercice de style, les situe également dans une généalogie proustienne, l'un des maîtres du genre, donc contre les prérogatives littéraires prônées par Sartre, Proust étant à ses yeux l'archétype de l'écrivain bourgeois, et plus grave un *« complice de la propagande bourgeoise »*[151]. Roger Nimier et Antoine Blondin en font un usage fréquent, notamment Blondin qui prend l'habitude d'écrire ses chroniques sportives « à la manière de » (certaines d'entre elles sont d'ailleurs inspirées de Marcel Aymé).

---

[147] AYME Marcel, « Si le Goncourt était le Guide Michelin », *Paris-Presse*, 1er décembre 1955
[148] AYME Marcel, « Roger Nimier », *Livres de France*, février 1962
[149] Marcel Aymé a publié cette biofiction fantaisiste en feuilleton dans *La Parisienne* de novembre 1953 à septembre 1954 pour familiariser le lectorat de la revue au jeune écrivain.
[150] SIRINELLI Jean-François, *Intellectuels et passions françaises*, Fayard, 1990, p. 14
[151] SARTRE Jean-Paul, présentation du premier numéro des *Temps modernes*, pp. 11-12

2. LES PASTICHES EN L'HONNEUR DE MARCEL AYME

Roger Nimier et Antoine Blondin ont écrit de nombreux pastiches de Marcel Aymé. La tonalité est souvent ludique et frôle parfois la parodie mais c'est aussi un moyen de rendre hommage à Marcel Aymé et de revendiquer son héritage littéraire.

a. Une forte tête

Ce pastiche de Roger Nimier, rédigé en 1947, sera finalement publié en 1953 dans *La Parisienne*. Il juxtapose de très nombreux thèmes des nouvelles et des romans emblématiques de Marcel Aymé. S'entremêlent ainsi dans une trame volontairement décousue les intrigues de *La Traversée de Paris*, de *Travelingue*, et des *Sabines*. La fin du pastiche fait référence au *Chemin des écoliers* : *« Dès la Libération de Paris, ma raison eut beau protester, je sentis que les événements avaient parlé. Je m'empressai de dénoncer plusieurs filles qui s'étaient vendues aux Allemands et particulièrement l'une d'elle qui s'était donnée. Le jury la condamna à vingt ans de travaux forcés, d'autant qu'il est toujours immoral de se donner à un homme pour le plaisir (…) Cependant, mon changement d'opinion, dès 1946, me pesa. Chez les gaullistes, à cette époque, il n'y avait pas que de bons et honnêtes vichyssois, comme on aurait pu l'espérer. Il s'y était glissé toutes sortes de terroristes, de métèques et de francs-maçons »*[152].

b. L'Europe Buissonnière

Paroxysme de l'hommage littéraire, Blondin entame le premier chapitre de son premier roman par un pastiche de Marcel Aymé. La poussée de croissance surnaturelle de Muguet est un clin d'œil à une des nouvelles de Marcel Aymé, *Le Nain* - que Blondin rapporte avoir lu en cachette dans le dortoir de son internat dans son article « Cet immense orphelin ». Le roman, comme la nouvelle de Marcel Aymé décrivant la subite métamorphose nocturne d'un nain poupon en beau jeune homme, débute en effet par la crise de croissance extraordinaire du jeune Muguet : *« Vers la douzième année de son âge, Muguet à la suite d'une forte poussée de fièvre, avait vu soudain sa personne physique faire l'objet d'une étonnante transformation : aux premières heures de la nuit, comme s'il se fût agi d'un rêve qui le visitait parfois, il avait senti ses membres s'étirer démesurément, dans le même temps que de violentes douleurs l'empoignaient sous les côtes. Le matin l'avait retrouvé couvert d'un système de*

[152] NIMIER Roger, *Une forte tête*, dans *Le Bal du gouverneur*, éditions de l'Herne, 2012, page 53

poils, qui lui interdisaient, sur le champ, l'usage des culottes courtes »[153]. La bonne transsexuelle et championne de lancer de poids qui initie le jeune Muguet à la vie adulte est aussi inspirée des femmes viriles dotées d'une appétence sexuelle débordante que Marcel Aymé affectionne particulièrement[154]. On retrouve ainsi dans l'incipit d'Antoine Blondin de nombreux thèmes et procédés littéraires chers à Marcel Aymé : la métamorphose surnaturelle du corps (cf *Le Nain* mais aussi dans *La Belle Image*), la résignation et l'indifférence des personnages face à ces transformations qu'ils acceptent d'emblée pour troubler le moins possible leurs habitudes, la neutralité du narrateur accueillant l'irruption du fantastique avec indifférence et la touche grivoise.

III. Croisade commune contre l'épuration des intellectuels

L'épuration des intellectuels, et tout particulièrement la condamnation à mort de Robert Brasillach, scandalise Marcel Aymé. Il devient alors l'ardent défenseur des « infréquentables » et recherche, aux côtés de François Mauriac, les signatures d'intellectuels et d'artistes de tout bord pour obtenir sa grâce. Il témoigne également en faveur de Lucien Rebatet en soulignant la puissante lucidité du best-seller de l'Occupation[155] et assiste également au premier rang au procès des trois journalistes de *Je suis Partout,* ce dont Rebatet lui sera reconnaissant au point d'en faire son exécuteur testamentaire : *« Marcel Aymé assiste depuis deux jours aux séances. La vue de son amicale et si sympathique gueule m'a été d'un grand réconfort. J'ai pu le lui faire dire. J'ai d'excellents témoignages de René Clair, Anouilh, Thierry Maulnier, Aymé lui-même, Spaak, Becker »*[156]. Marcel Aymé contribue également grandement à mettre en place l'argumentaire de la droite littéraire entachée sous

[153] AYME Marcel, « Le Nain », dans *Le Nain*, Gallimard, 1934 : *« Sur la route de Lyon à Mâcon, le nain s'éveilla vers huit heures du matin, avec une forte fièvre en se plaignant de violents maux de tête (…) Elle assista donc, impuissante, à la croissance du nain qui poussait des cris de douleur et d'inquiétude. Parfois il interrogeait Mary d'une voix encore enfantine, mais déjà incertaine, qui est celle de l'âge ingrat (…) vers neuf heures, le nain dut se coucher en chien de fusil dans son petit lit ; encore n'était-il pas bien à son aise. Mary avait beau lui faire des tisanes, il grandissait presque à vue d'œil, et en arrivant à Mâcon, il était déjà un grâcieux adolescent (…) A huit heures du soir, Valentin comprit que sa crise était terminée. Il mesurait un mètre soixante-quinze et rien ne lui manquait de ce qui fait ordinairement l'orgueil d'un très bel homme »*

[154] La Dévorante de *La Vouivre* en est l'illustration la plus célèbre, mais on retrouve ces femmes hommasses dans d'autres écrits, comme dans la nouvelle *La Liste*.

[155] Lettre de Marcel Aymé du 16 novembre 1946 à l'avocat de Lucien Rebatet citée par Michel Lécureur dans *Marcel Aymé et les Conflits* p. 57 : *« Les Décombres constituent un pamphlet remarquable et, malgré quelques traits outrés, mais inséparables du genre, le seul livre où l'avenir reconnaîtra vraiment l'époque 1940 »*

[156] Lettre de Lucien Rebatet à Roland Cailleux du 22 novembre 1946 citée dans *Lettres de prison adressées à Roland Cailleux (1945 – 1952)*, Lucien Rebatet, Le Dilettante, Paris, 1993, 279 p.

l'Occupation pour contester la légitimité de l'épuration. Jouissant d'une position incertaine, officiellement vierge et officieusement plus ou moins réprouvé, il publie ses plaidoyers aux accents pamphlétaires dans des journaux qui ne se cantonnent pas à l'extrême-droite, notamment *Carrefour* ou *Le Crapouillot*. Antoine Blondin, et dans une moindre mesure Roger Nimier, partagent son combat, et s'en inspirent.

A. La Résistance littéraire, cette imposture

1. DES MOTIVATIONS IMPURES

Pour Marcel Aymé et les Hussards, la Résistance littéraire est avant tout un label arboré par opportunisme. Antoine Blondin se moque notamment de cette distinction honorifique qui a *« permis à l'usurpateur Bayet de devenir président de quelque chose, au jeune Claude Morgan de faire dans la littérature, à Jean Cassou de se faire une carte d'identité, à Tristan Tzara de se faire un passeport, à Vercors de se faire un pseudonyme, à Claude Roy de se refaire un pucelage, à Aragon de faire du volume, à Elsa Triolet de faire des volumes, à Julien Benda de faire des vieux os… »*[157]. Les vrais résistants, à l'instar de Jean Prévost, Benjamin Crémieux, Jacques Decour et Desnos sont morts et *« n'ont pas été pris la plume dans l'encrier »*[158]. De cette instrumentalisation de la Résistance littéraire, vecteur d'une place de choix dans le monde des lettres, découle donc logiquement la nécessité de l'épuration : *« Si Brasillach n'est pas un traître, M. Vercors n'est plus un héros »*[159].

Marcel Aymé insiste aussi sur l'instrumentalisation de la Résistance par les communistes qui ont vu dans l'épuration *« l'occasion d'éliminer le plus grand nombre possible de leurs adversaires politiques »* et plus largement par les *« chefs de la Résistance »* qui ont largement su *« se récompenser de leur patriotisme »*[160] en limitant la concurrence. Le très antiparlementaire *Perfide* de Nimier se conclut sur la distribution de ces nouveaux « hochets ». Après de violentes émeutes, le nouveau gouvernement – alliant les communistes à la vieille garde décidément inamovible de la Troisième République – annonce ainsi : *« Une distribution de légions d'honneur et de médailles de la résistance aura lieu dès demain. Personne ne sera oublié »*[161].

---

[157] BLONDIN Antoine, « En joue… deux points, ouvrez les guillemets », *L'Indépendance française,* 10 septembre 1948
[158] *Ibid*
[159] *Ibid*
[160] AYME Marcel, « L'épuration et le délit d'opinion », *Le Crapouillot*, avril 1950
[161] NIMIER Roger, *Perfide*, Gallimard, 1950, p. 219

2. LE RISQUE 0

Le trio tourne régulièrement en dérision la nature-même de la Résistance littéraire, dont le comportement héroïque se limiterait à un silence prudent ou à la publication de quelques écrits illisibles. Blondin se moque donc de la *« Résistance à domicile »* où *« il suffisait de se claustrer dans le silence du cabinet pour devenir un héros »*[162].

Dans une scénette du *Confort Intellectuel*, Marcel Aymé vise également les poètes résistants, communistes et surréalistes, persuadés de prendre des risques démesurés en publiant des poèmes parfaitement abscons, peu susceptibles d'inquiéter l'occupant. La scénette prend la forme d'une tragédie bouffonne dont le comique repose sur un savant mélange des registres, familier et contemporain à certains passages, très soutenu voire racinien à d'autres. Tous les ressorts de la tragédie classique sont présents : l'épouse éplorée, le mari héroïque et inflexible… Le narrateur prend la posture très voltairienne de l'ingénu sans arrière-pensée, doté même d'une bonne volonté maladroite ce qui renforce l'efficacité et la causticité de la satire :

« De temps en temps, le poète réunissait ses amis chez lui et tandis qu'il leur lisait ses derniers écrits, chacun se récriait sur sa témérité. « Vous verrez, disait sa femme avec une fierté douloureuse, mon mari sera fusillé. » Assistant un jour à l'une de ces séances et comme le poète reprenait haleine, j'osai dire que rien, dans les vers que je venais d'entendre, ne me paraissait de nature à éveiller la susceptibilité de l'ennemi. Il y eut un froid dans l'assemblée. Aux regards hostiles et soupçonneux qui m'enveloppèrent, je sentis qu'en insistant le moindrement, j'allais passer pour maréchaliste et peut-être pire. Enfin, le poète reprit sa lecture. Ses vers m'ont paru à certains égards, tellement remarquables que j'en ai pris copie. Voici les derniers :

Roche desprise il se surlève du guidon

Trois degrés mourant sur vos échines haut et bas

Arc-en-ciel divisé la plaine est pleine et coule

La rivière crescendo

Le bruit blanc le chant allons au pré

Doux équilacérés la flamme torte fuligine la

Retombée coucou.

Un cri sauvage accueillit le point final. Les yeux pleins de larmes, la femme du poète se tordait les mains.

- *Non, chéri, tu ne publieras pas ça ! C'est trop direct, c'est trop cru ! Ce serait un suicide !*
- *Si ! répliqua le poète qui était très pâle. Je le publierai.*
- *Voyons, mais tu ne te rends pas compte que c'est d'une brutalité inouïe ! Je vous en prie, vous tous, dites-lui d'être raisonnable !*
- *Allons, mon vieux, dirent les amis. Allons, mon cher, un peu de sagesse. Tu as une femme, des enfants, etc…*

[162] BLONDIN Antoine, « Le capitaine Onan », *La Dernière Lanterne*, juin 1948

- *Je le publierai.*

Le poète serrait les dents, fièrement résolu. Chacun entreprit de lui démontrer sa folie téméraire en reprenant le poème mot à mot. « Au moins, sanglotait l'épouse, enlève arc-en-ciel divisé et enlève coucou. » Pour me racheter aux yeux de l'assemblée, je voulus être du sauvetage et je dis à mon tour :

- *Guidon me paraît également très risqué. En somme guidon est la traduction du mot « Führer ».*
- *Monsieur, vous vous méprenez, répliqua fraîchement le poète. Mon poème n'est pas un mot-croisé. »* [163]

B. L'épuration, une tartufferie sanguinaire

Cette négation de l'héroïsme des résistants est aussi un moyen de nier leur légitimité de censeur à la Libération. Jeannine Verdès-Leroux note à propos de l'extrême-droite d'après-guerre une forme d'union sacrée dans le discours victimaire, au-delà des divergences idéologiques qui opposaient par exemples les vichystes aux ultras fascisants de la collaboration. L'épuration, à leurs yeux illégitime, est *« une histoire qui n'a pas de passé »*[164].

Sa justice à double-vitesse la décrédibiliserait en outre doublement : à l'acharnement dont les hommes de lettres sont les victimes s'oppose la scandaleuse tranquillité des acteurs de la collaboration économique. Marcel Aymé offre un condensé des exagérations relayées par l'extrême-droite et de sa surfocalisation amnésique sur l'épuration dans différents articles, notamment « La lettre de cachet » dans *Carrefour* qui fustige l'impunité arrogante de la *« charogne dorée »* - la collaboration économique - épargnée par les *« valets de la guillotine »* et « L'épuration et le délit d'opinion » publié en 1950 dans *Le Crapouillot*. Il y oppose le *« gouvernement légal »* du Maréchal Pétain au *« gouvernement de fait »* du Général de Gaulle, accuse ce-même gouvernement d'avoir *« instauré la terreur et élevé la délation à la dignité d'une vertu »,* dénonce l'iniquité et l'infondé des procès d'épuration qui reposent sur une loi à effet rétroactif, les spoliations, les meurtres de masse perpétrés avec la bénédiction des autorités, et conclut que la *« liberté d'expression n'existe pas en France »*[165]. L' « innocence des vaincus »[166] repose donc bien sur ce sens du renversement de l'inculpation.

Ces articles connotés restent néanmoins cantonnés à une diffusion relativement restreinte. Marcel Aymé et ses émules vont donc trouver un canal de diffusion plus persuasif et une audience plus large avec leurs romans « antirésistancialistes ».

---

[163] *Le Confort intellectuel*, Marcel Aymé, Flammarion, 1949, p. 87-88
[164] VERDES-LEROUX Jeannine, *Refus et violence*, p. 363
[165] AYME Marcel, « L'épuration et le délit d'opinion », *Le Crapouillot*, avril 1950
[166] VERDES-LEROUX Jeannine, *Refus et violences*, p. 420

Chapitre 3 : Le roman antirésistancialiste, une offensive littéraire

Les romans antirésistancialistes[167] sont conçus comme des anti-romans résistancialistes[168], dont ils semblent bien prendre le contre-pied. Jean-Paul Sartre, auteur des *Chemins de la liberté*, avait théorisé le roman engagé dans *Qu'est-ce que la littérature ?* en 1947 en rejetant la littérature de *« situations moyennes »*[169] qui encourage le lecteur à se complaire dans le confort de sa médiocrité et en prônant au contraire une *« littérature des extrêmes »*, manichéenne, qui ne puisse laisser au lecteur que le choix de l'héroïsme ou de l'abjection. Les écrivains antirésistancialistes font au contraire le choix de héros moyens, médiocres et contradictoires mais jamais héroïques ni particulièrement abjects. Contre l'exigence sartrienne de transparence, le trio opte en outre pour une écriture opaque, jouant sur la polyphonie narrative et la distanciation ironique (antiphrases, litotes, aphorismes). Tout est fait pour le lecteur ne puisse juger ni l'auteur – dont le narrateur n'est pas le porte-parole - ni les personnages - dont les actes sont démotivés, ou surdéterminés par le hasard.

Le roman résistancialiste où *« l'inconséquence et l'hermétisme ne sont plus de mise »*[170], dominé par la gravité, présente un tableau radicalement sombre de l'Occupation mettant en scène un *« petit nombre de personnages types »*[171] clairement identifiables où s'affrontent le héros, le bourreau et la victime. Le roman antirésistancialiste lui oppose un foisonnement de personnages ambivalents, tour à tour bourreau et victime au milieu d'une majorité d'attentistes. Si le choix et le dilemme moral transcendé par l'impératif d'action dominent les premiers, le hasard ou la trivialité sont les principaux moteurs des seconds. Jacques Laurent l'exprime très clairement dans un entretien accordé à *Carrefour* après la publication du *Petit Canard* en voulant rétablir *« le rôle du hasard »*[172] contre Sartre : *« C'est dans les livres de Sartre qu'on choisit »*[173]. Le héros du *Petit Canard* rejoint de fait la LVF sans motivations politiques particulières mais après avoir découvert que sa fiancée avait perdu sa virginité avec un officier polonais.

---

[167] On s'intéressera ici principalement au *Chemin des écoliers* (1946), à *Uranus* (1948), aux *Epées* (1948), à *L'Europe Buissonnière* (1949) et au *Hussard Bleu* (1952). *Le Petit Canard*, publié plus tardivement (1954) présente aussi des caractéristiques communes.

[168] Yan Hamel y range notamment *Le sang des autres* (Simone de Beauvoir 1945), *Education européenne* (Romain Gary 1945), *Drôle de jeu* (Roger Vailland 1945), *Les armes de la nuit* (1946) et *La puissance du jour* (1951) de Vercors.

[169] SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Folio, 2008, p. 221

[170] HAMEL Yan, *La Bataille des mémoires*, Les Presses de l'université de Montréal, 2006, p. 51

[171] *Ibid*, p. 67

[172] LAURENT Jacques, *Carrefour*, mai 1954, entretien retranscrit dans *Le Petit Canard*, Grasset, 2009, pp. 11-13

[173] *Ibid*

I. Marcel Aymé, le pionnier indépassable

A. Un tournant dans l'œuvre romanesque de Marcel Aymé ?

Marcel Aymé reste en fait très fidèle, stylistiquement et moralement à sa production littéraire antérieure, à la Libération. Il a toujours pratiqué une esthétique de l'indifférence et mis en scène des personnages médiocres. Antoine Blondin, dans son article *« Marcel Aymé créateur du merveilleux humain »*[174], voit d'ailleurs une grande continuité dans la production littéraire d'Aymé avec le passage progressif d'un *« merveilleux réaliste »* (présent dans ses romans fantaisistes) à un *« merveilleux humain »* (présent dans sa trilogie politique). De même que l'irruption de l'irréel n'éveillait que l'indifférence amusée du narrateur, les éclats de barbarie humaine n'emportent aucun jugement de sa part et la révolte du lecteur se situe justement dans ce décalage entre l'horreur des faits narrés et la neutralité bienveillante du narrateur. L'irréel dans les romans d'Aymé n'a pas du tout l'*« inquiétante étrangeté »* qu'elle peut revêtir chez d'autres auteurs fantastiques. La banalité la plus plate côtoie le fantastique le plus absurde et les personnages – toujours médiocres et routiniers- ne semblent pas perturbés outre-mesure par leur confrontation à l'absurde. Leur surprise est presque immédiatement étouffée par un puissant besoin de routine et une incommensurable capacité d'inertie. Dans les romans postérieurs à 1945, la barbarie fait irruption avec la même radicalité inexplicable. Les personnages étouffent également leur sentiment de révolte par confort et s'habituent avec la même déconcertante faculté d'adaptation à cette barbarie : la dernière scène de lynchage d'un ancien prisonnier de guerre sous les yeux des autorités et des habitants de Blémont dans *Uranus* est à ce titre emblématique.

B. Primauté et violence inégalée de la charge

Marcel Aymé est le premier écrivain français à écrire des romans antirésistancialistes. *Le Chemin des écoliers* publié en 1946 est une première charge, déjà osée, contre le roman résistancialiste. Céline se montrera aussi très virulent mais toujours dans une perspective autobiographique et victimaire et plus tardivement. Marcel Aymé a donc la primauté ce qui donne une forte dimension transgressive à ses romans. Antoine Blondin et Roger Nimier en reprennent de nombreux thèmes, mais leurs romans restent finalement plutôt en-deçà du ton très pamphlétaire de Marcel Aymé. Si l'intention de l'auteur

[174] BLONDIN Antoine, *Rivarol*, 12 avril 1951, cité dans *Ma Vie entre les lignes* in *Antoine Blondin*, Robert Laffont, Paris, 1991, p. 939

dans *Le Chemin des écoliers* n'est pas encore très claire - la plupart des critiques de l'époque n'y voit que l'expression d'un anarchisme gouailleur, elle se dessine plus précisément dans *Uranus*. En faisant des Français des collaborateurs passifs, lâches et matérialistes dans *Le Chemin des écoliers*, Marcel Aymé prépare la contestation de l'épuration – thème principal d'*Uranus* - la culpabilité collective dissolvant la responsabilité individuelle.

Les romans de Marcel Aymé sont à ce titre à la fois « antirésistancialistes » et « antirésistantialistes ». Dans *Le Syndrome de Vichy*, Henry Rousso distingue le *« résistancialisme gaullien » « qui se définit moins comme une glorification de la Résistance, que comme la célébration d'un peuple en résistance »*[175] *et le « résistantialisme »*[176], néologisme forgé par l'extrême-droite et visant à minorer l'importance quantitative de la Résistance en distinguant la vraie de la première heure et la fausse de la onzième heure. Les romans « antirésistancialistes » de Marcel Aymé et de ses émules visent tout autant le consensus gaullien d'une nation tacitement unie dans le rejet de l'oppresseur en présentant un peuple français maréchaliste de raison dans son immense majorité que la minoration et la discréditation de la Résistance, simple label que s'attribuent abusivement les opportunistes de la dernière heure.

Marcel Aymé, qui se moque donc du résistancialisme dans *Le Chemin des écoliers*, atteint une vigueur pamphlétaire inégalée dans *Uranus*. Deux thèmes dominent : la Libération est présentée comme une vaste hypocrisie et l'épuration comme une nouvelle Terreur dont le grand responsable est le Parti Communiste. Marcel Aymé peint un pays en plein chaos, incapable de se reconstruire sur des bases saines. Le lien social est irrémédiablement vicié dans la France d'après-guerre. La Libération ouvre une ère où dominent la peur, la suspicion, et l'hypocrisie. Le narrateur revient constamment sur le *« mensonge colossal »*[177] qui entoure la Libération et l'Epuration : *« Les hypocrites se chiffraient maintenant par millions. Dans toutes les provinces de France, dans tous les villages, dans les grandes villes et dans les petites »*[178]. La Libération marque aussi une sorte de régression dans la civilisation. Les valeurs essentielles de toute société humaine - la protection de la vie et de la propriété - sont bafouées. Les spoliations, les pillages et les expropriations deviennent la norme. La figure antique du bouc-émissaire réémerge à l'image du jeune milicien de seize ans, victime expiatoire d'une société unanimement coupable, supplicié devant ses parents, oenoculé et forcé de faire le tour de la ville à genoux tout en se faisant lyncher par une foule haineuse et déchaînée. Les vrais collaborateurs comme Monglat grand

[175] ROUSSO Henri, *Le Syndrome de Vichy*, Editions du Seuil, 1990, p. 32
[176] *Ibid,* p. 43
[177] AYME Marcel, *Uranus*, Folio, 2014, p. 37
[178] *Ibid*, p. 35

magnat du marché noir sont épargnés. Marcel Aymé décrit donc une société malade qui se reconstruit sur l'injustices et le mensonge résistancialiste.

C. Blondin et Nimier : reprises et prolongements

Antoine Blondin et Roger Nimier ont tous les deux manifesté une admiration particulière pour la *« trilogie politique »*[179] de Marcel Aymé avec une prédilection pour *Uranus*[180], roman qu'ils jugeaient particulièrement révélateur de l'auteur. On peut donc avancer avec une quasi-certitude qu'Antoine Blondin et Roger Nimier, grands lecteurs de Marcel Aymé, ont lu ses deux romans antirésistancialistes dès leur parution et y ont trouvé une source d'inspiration féconde. Deux personnages leur semblent hautement représentatifs de la philosophie morale de Marcel Aymé : Archambaud, le bourgeois maréchaliste par pragmatisme résigné, spectateur critique des désordres de la Libération, pour Antoine Blondin[181] et Malinier, fasciste fanatique qui finit par s'engager sur la Front de l'Est, pour Roger Nimier qui le décrit comme *« le symbole d'une foule de braves gens, aux horizons limités mais plus courageux que la moyenne de leurs compatriotes »*[182].

II. Les grands ressorts du roman antirésistancialiste

A. Une Occupation très tranquille

Les trois auteurs donnent une tonalité burlesque, légère à leurs représentations de la Guerre. Marcel Aymé met ainsi en scène des personnages extravagants et excessifs comme Watrin l'optimiste lunaire impénitent, Léopold le cabaretier inculte et alcoolique ou même Malinier dont les diatribes fascisantes aussi enflammées que confuses sont plus susceptibles de susciter l'amusement que la condamnation du lecteur. Les noms des personnages principaux du *Hussard Bleu* et de *L'Europe Buissonnière* sont également révélateurs du refus de l'esprit de sérieux. Casse-Pompons et Muguet

---

[179] La « trilogie politique » de Marcel Aymé se compose de *Travelingue* publié en 1941, du *Chemin des écoliers* (1946) et d'*Uranus* (1948).

[180] Dans *Journées de lecture*, Roger Nimier marque une nette préférence pour les romans et nouvelles à connotation politique de Marcel Aymé : *« En ce sens, le meilleur Marcel Aymé est baroque, non pas dans Le Passe-muraille, mais dans L'Indifférent, non pas dans les délicieux Contes du Chat Perché, mais dans Traversée de Paris »*. Antoine Blondin constate également : *« L'état de fait confère donc à de nombreux ouvrages de Marcel Aymé la vigueur du plus cruel des pamphlets. Prenez l'exemple d'Uranus, le plus accompli dans le genre (je me taille mon bifteck dans les meilleurs morceaux) »*

[181] BLONDIN Antoine dans « Marcel Aymé créateur d'un merveilleux humain » : *« Dans ce climat, un brave homme d'ingénieur, un des Français moyens qu'on retrouve dans tous les romans de Marcel Aymé et qu'il affectionne d'une particulière tendresse »*

[182] NIMIER Roger, *Journées de lecture*, Gallimard, 1965, p. 45

sont des noms peu propices à l'héroïsme ou au dilemme intérieur. Comme le montre Jan Hamel dans *La Guerre des mémoires*[183], Roger Nimier et Antoine Blondin font de la guerre *« une affaire d'écoliers »* c'est-à-dire *« un temps charmant dépourvu de gravité, une époque d'innocence où les bêtises et les polissonneries restent sans conséquence »*. La dimension fantaisiste ou bouffonne est particulièrement omniprésente dans *L'Europe Buissonnière* qui livre une vision parfaitement fantasque de la guerre et use de tous les procédés comiques propre à la farce (le quiproquo, le travestissement, l'inversion des rôles à l'image de Muguet, fugitif malgré lui, suppliant ses geôliers germaniques de le réenfermer dans un camp de prisonniers).

Les rares références à la résistance sont d'ailleurs toujours burlesques. A la clandestinité contrainte des romans résistancialistes s'oppose le travestissement ludique des romans antirésistancialistes. Dans *Le Chemin des écoliers*, Marcel Aymé met par exemple en scène une fausse arrestation par la Gestapo. Le jeune Antoine Michaud mandate en effet Malinier pour jouer les officiers allemands et le faire passer pour un résistant auprès de ses parents alors qu'il a en fait fugué chez sa maîtresse. Cette scène de travestissement vire à la farce puisque Malinier ne croit tellement pas à son propre rôle qu'il finit par partir en pouffant de rire : *« Malinier joua son rôle assez médiocrement. Vêtu d'un imperméable vert qui lui descendait jusqu'aux pieds et tenant sa casquette à la main, il avait aussi bien l'air d'un employé du gaz que d'un officier allemand »*[184]. Dans *L'Europe Buissonnière*, la résistance se réduit à une fabrique de cercueils miniatures à envoyer aux collaborateurs pour les intimider[185].

Cette forte coloration burlesque, voire farcesque, vise à banaliser l'Occupation et la Guerre. Elle permet ainsi de minorer l'héroïsme des résistants et de contester la mise en place des tribunaux d'exception lors de l'épuration.

B. Le relativisme

Le relativisme dont Marcel Aymé, Roger Nimier et Antoine Blondin font preuve dans leurs romans « antirésistancialistes » suit une double-logique dont le but commun est de discréditer la Résistance, son utilité et sa moralité. Les Alliés apparaissent aussi peu respectueux des lois de la guerre que leur ennemi commun et le choix entre la Milice ou la Résistance se fait au gré de motivations hasardeuses et futiles.

[183] HAMEL Yan, *La Guerre des mémoires*, Presses universitaires de Montréal, 2006, p. 148
[184] AYME Marcel, *Le chemin des écoliers*, éditions la Pléiade, tome 2, p. 848
[185] BLONDIN Antoine, *L'Europe Buissonnière* dans *Antoine Blondin* aux éditions Robert Laffont, p. 118-119

Ils insistent peu sur les crimes de guerre commis par les Allemands, ou les relativisent immédiatement en montrant que la barbarie est également partagée entre les deux camps et que sa manifestation repose uniquement sur l'évolution des rapports des forces. Dans *Le Chemin des écoliers*, la présence de l'occupant semble même globalement symbolique, inoffensive, comme en témoigne ce passage qui compare les soldats allemands à de simples touristes : *« En passant devant le square Saint-Pierre, il y vit entrer quatre fantassins allemands, des campagnards lents et silencieux qui s'acquittaient avec indifférence de leurs obligations touristiques »*.[186] Une note de bas-de-page précise en revanche que l'un de ces soldats a été dépecé à mains nues par la population et le narrateur précise que *« Les femmes et les enfants (…) étaient particulièrement acharnés »*[187].

A cette douce Occupation succède en revanche une amère Libération. Dans *Uranus*, Marcel Aymé insiste ainsi longuement sur les bombardements alliés qui ont frappé la tranquille petite ville de Blémont et coûté la vie à des centaines d'habitants. L'auteur souligne d'ailleurs avec cynisme que ces attaques visaient expressément et exclusivement des cibles civiles et nullement des cibles stratégiques ou militaires. Roger Nimier met également en lumière les crimes de guerre commis par les soldats français en insistant longuement sur les viols dont les Allemandes sont victimes. Le viol de Rita, une riche et élégante Allemande dont le mari est prisonnier de guerre en Russie, par Sanders fait d'ailleurs l'objet d'un très long développement (p.102 – 136). Sanders présente ces agissements comme une habitude s'apparentant à une prise de guerre vengeresse *« Pour un amateur de justice, les jeunes filles et les femmes violées à K. forment un heureux pendant aux Françaises laissées sur le trottoir des villes de Savoie (…) Mais afin de rester dans des termes humains, nous appellerons cette justice une vengeance. Et les épaules nues des Allemandes, réfugiées derrière les tables et dans l'ombre, une fois distribuées aux cavaliers français, ne furent plus que les mille grappes de cette vengeance. »*[188] .

La Résistance est effacée ou discréditée dans les romans antirésistancialistes. Dans *Le Chemin des écoliers*, les résistants sont tout simplement absents. Ils font leur apparition après la Libération dans *Uranus* où ils sont en situation de force et font figure d'opportunistes dogmatiques. La Résistance est réduite à un label hypocrite. Le choix entre la Résistance ou la milice se fait d'ailleurs par hasard ou par frivolité. Les personnages susceptibles de s'engager dans l'un des deux camps sont présentés comme des adolescents immatures en mal d'aventures. Marcel Aymé donne le ton dans *Le Chemin des écoliers* avec les hésitations du jeune Antoine qui ne reposent sur aucune considération d'ordre morale mais purement esthétique : *« Mais depuis tout à l'heure, je me sens très tenté par la LVF. Faire la guerre en*

[186] AYME Marcel, *Le Chemin des écoliers*, éditions La Pléiade, p. 711
[187] AYME Marcel, *Ibid*, p. 711
[188] NIMIER Roger, *Le Hussard bleu*, Folio, 2012, p. 102

Russie avec des hommes dans le genre de Malinier, ça ne doit pas être mal non plus »[189]. Ces motivations frivoles se retrouvent parfaitement dans *Le Hussard bleu*, où François Sanders explique sa transition de la résistance à la milice dans un passage resté célèbre : *« Alors, par manque d'imagination, je me suis inscrit dans la Résistance. Un an plus tard, mes camarades me faisaient entrer dans la Milice pour préparer un assassinat politique. Ils m'avaient prévenu, ils m'avaient dit que ce serait une épreuve pénible. Mais j'ai trouvé des garçons énergiques pleins de muscles et d'idéal. Les Anglais allaient gagner la guerre. Le bleu marine me va bien au teint. Les voyages forment la jeunesse. Ma foi, je suis resté »*[190]. Le jeune héros des *Epées* s'engage donc dans la Milice aux côtés des vaincus alors que les Alliés ont déjà entamé la reconquête du territoire français. Dans *L'Europe Buissonnière*, le commandant Baptiston devient l'ami intime d'un Général allemand, le Général von Mittelberg. Il est sauvé du délit d'intelligence avec l'ennemi par un quiproquo, les Allemands le prenant pour un espion en découvrant un papier où figure une phrase anecdotique qu'ils prennent pour un message codé *« La centenaire a connu Bourbaki »*[191].

Marcel Aymé et ses émules délivrent en revanche une représentation indulgente des membres de la LVF ou de la Milice. Les sentiments qu'Aymé attribue aux jeunes spectateurs du débat entre Malinier, le fasciste inculte aux diatribes vitupérantes et au destin tragique, et le professeur docte et pondéré aux valeurs humanistes et républicaines pourraient tout à fait correspondre aux siens propres : *« Le débat, semblait-il, ne les concernait pas. Toutefois, leurs sympathies allaient à Malinier. Ce n'était pas que sa cause leur parût meilleure que celle de M. Lentelier, au contraire. Antoine, en particulier, était fortement prévenu contre l'antisémitisme et l'esprit de collaboration, mais de même qu'Yvette et Paul, il aimait cet homme violent et naïf qui acceptait d'aller mourir très loin de chez lui dans un pays inconnu »*.[192] Malinier est un être tellement excessif qu'il en devient grotesque et par là inoffensif.

[189] AYME Marcel, *Le Chemin des écoliers*, éditions La Pléiade, p. 833
[190] NIMIER Roger, *Le Hussard Bleu*, Folio, 2014, p. 16
[191] BLONDIN Antoine, *L'Europe Buissonnière*, p. 73
[192] AYME Marcel, *Le Chemin des écoliers*, éditions La Pléiade, p. 822

C. Le « grand mensonge »[193] de la Libération

Ces romans antirésistancialistes ont pour caractéristique commune de présenter la Libération comme une vaste imposture. Ce sentiment d'une victoire imméritée se double d'une forte nostalgie de la grandeur perdue de la France, puissance vaincue qui se relève sur un consensus hypocrite alors qu'elle aurait massivement adhéré au régime de Vichy.

Les trois auteurs font ainsi la chronique d'une France veule et impotente. Considérer la France comme une puissance victorieuse est pour Marcel Aymé un mensonge confortable. Son insistance sur les bombardements des Alliés qui ont frappé Blémont n'est pas innocente. Le narrateur constate ainsi ironiquement que tous les points stratégiques (ponts, gares) ont été épargnés tandis que les habitations ont fait l'objet de bombardements particulièrement nourris. Il se moque du déni entourant l'origine de ces destructions civiles de grande ampleur : *« Si la nationalité de ces bombardiers restait à établir, personne à Blémont ne doutait qu'ils fussent anglais ou américains, mais tout le monde affectait de croire qu'ils étaient allemands »*[194]. Marcel Aymé sous-entend par-là que la France fait semblant de se croire aux côtés des puissances victorieuses alors qu'elle est en fait considérée comme une nation ennemie par les Alliés et a été bombardée comme telle.

C'est surtout dans *Le Chemin des écoliers* que Marcel Aymé dépeint la veulerie généralisée afin de contester l'image d'une France victorieuse et majoritairement opposée à Vichy. Le marché noir y semble l'unique préoccupation[195]. Le narrateur ne se contente pas de montrer les petites magouilles d'un peuple trop obsédé par son confort matériel pour se préoccuper de résister à l'ennemi mais souligne aussi ses compromissions et ses lâchetés en faisant régulièrement référence aux dénonciations dont les motifs sont d'ailleurs souvent la cupidité *« Les locataires de cet appartement ruinés par la guerre et pressés par un besoin d'argent, dénoncèrent à la Gestapo, en 1943, un vieil oncle à héritage, qu'ils aimaient d'ailleurs beaucoup. Par hasard, leur dénonciation s'égara dans les bureaux allemands et ils n'en eurent pas de regret, la fortune ayant heureusement tourné pour eux. A l'heure qu'il est, le vieil oncle vit encore et ses neveux l'aiment toujours beaucoup »*[196] Le Français est vétilleux, râleur, et orgueilleux. Ses actes de résistance se limitent à des postures purement symboliques et stériles à l'image du voisin se plaignant de Legrand qui organise des fêtes pendant l'Occupation : *« Il en est troublé à la fois dans son sommeil et sa dignité de Français »*[197] ou encore de Malinier déplorant

[193] AYME Marcel, *Uranus*, Folio, 2014, p.37
[194] AYME Marcel, *Uranus*, Folio, 2014, p. 64
[195] C'est aussi le thème de *La Traversée de Paris*
[196] AYME Marcel, *Le Chemin des écoliers*, p. 714
[197] AYME Marcel, *opus cité,* p. 758

le manque de patriotisme des prostituées qui couchent avec des Allemands *« les filles (étant) un bien national »*.

Dans *L'Europe Buissonnière*, Antoine Blondin décrit un pays vieillissant et impuissant dont la débandade offre un spectacle où s'entremêlent le pathétique et le grotesque : *« Sous leurs pas, La France se repliait comme un tapis qu'on roule (…) Un pays entier vidait ses poches avant de se coucher. Comme au jour des élections, on voyait surgir des caves et des greniers des grands-pères paralytiques et ahuris (…) Ces fossés dérisoires apportaient des assurances symboliques à un peuple qui commençait déjà de vivre par allusions, sans se rendre compte, toutefois, que la plus significative d'entre elles était qu'après s'être fait l'avoué de l'Europe, l'huissier des nations alliées, le notaire des petites puissances, il trouvât l'achèvement de son destin dans cette panique de saute-ruisseaux (…) Ils traversèrent le village, deux rangées de maisons putassièrement offertes à l'étranger sur le bord d'une route nationale »*[198]. Dans *Le Hussard Bleu*, Roger Nimier donne également à voir le spectacle d'une décadence. Il dépeint une armée victorieuse mais couarde et désorganisée et qui ne mérite donc pas sa victoire.

Les romans de Nimier et Blondin portent cependant exclusivement sur la Guerre et s'arrêtent à la Libération. C'est donc plutôt dans leurs articles de presse ou leurs essais, qu'ils expriment à l'instar de Marcel Aymé leur dégoût à l'égard de l'hypocrisie du « résistancialisme ». Roger Nimier l'affirme très clairement dans *Le Grand d'Espagne* quand il affirme *« Nous vivions dans une imposture fatigante. Quarante millions de Français, après avoir suivi aveuglément le Maréchal, se trouvaient avoir passionnément résisté »*[199]. Il présente sa génération comme une génération sacrifiée dans un pays à bout de souffle qui s'est reconstruit sur une *« fausse gloire »*[200]. Dans l'article d'hommage qu'il a consacré à Marcel Aymé en 1951, Antoine Blondin s'approprie également la « leçon » d'*Uranus* : *« elle réside dans le prodigieux bilan de l'hypocrisie, qui a infligé tout soudain aux fameux quarante millions de Français un juste complexe d'infériorité dont ils se relèvent mal »*[201].

Contrairement à Dieter Müller[202], nous ne pensons donc pas que la perspective repose uniquement sur une volonté de contrebalancer la relecture manichéenne dominante de la Guerre.

---

[198] BLONDIN Antoine, *L'Europe Buissonnière*, page 33-34. Cette description cruelle et méprisante de l'exode fait d'ailleurs penser à celle de Lucien Rebatet dans *Les Décombres*.
[199] NIMIER Roger, *Le Grand d'Espagne*, Folio, 1999, p. 19
[200] *Ibid* p. 123
[201] BLONDIN Antoine, « Le créateur d'un merveilleux humain », Rivarol, 1951, cité dans *Ma Vie entre les lignes* in *Antoine Blondin,* aux éditions Robert Laffont, 1991, p. 942
[202] MULLER Dieter : *« (Marcel Aymé) échappe ainsi, dès sa première note en bas de page, au manichéisme déjà traditionnel dans la littérature de l'immédiate après-guerre, et au conformisme idéologique. Par l'humour grinçant qui transparaît dans certaines notes, il révèle aussi – et c'est peut-être encore un signe de courage – sa distance critique à l'égard de l'épuration idéologique sur les plans politique, social, intellectuel, artistique, qui fera aussi l'objet de sa satire dans Uranus »*, *Discours réaliste et discours satirique*, Slatkine, Genève, 1993

Dans les romans antirésistancialistes, les résistants brillent surtout par leur absence. Ne se côtoient que Français moyens, délateurs ou adeptes du Marché Noir. La visée est donc plutôt de réhabiliter la droite littéraire en tournant en dérision le mythe résistancialiste. La représentation irrévérencieuse et bouffonne de l'Occupation la banalise et nie aux vainqueurs leur légitimité. L'enjeu du roman antirésistancialiste est donc d'élaborer une contre-mémoire idéologiquement orientée. Si le narrateur ne prend jamais position, la sélection des événements narrés est édifiante et vise à discréditer la Résistance pour contester l'épuration.

III. Des romans scandaleux ?

A. Une réception contrastée

Ces œuvres très polémiques ne font pas pour autant scandale. Elles font bien sûr renaître l'espoir chez les proscrits, contraints d'exprimer leur enthousiasme dans le secret de leurs correspondances. Depuis Fresnes, Rebatet salue la publication du *« délicieux et si profondément vrai Chemin des écoliers d'Aymé »*[203], puis jubile à la lecture d'*Uranus « admirable chef-d'œuvre d'Aymé dans ce genre. Enfin la vérité ! Je l'ai lu avec passion »*[204]. Le *Chemin des écoliers*, jugé trop frileux, ne satisfait pas Céline[205], mais il ne modère plus son enthousiasme en découvrant *Uranus* : *« Tu vois que l'époque ne change guère. Une belle stabilité dans l'atroce et la merde. Le dernier de Marcel Aymé est excellent sur ce point : Uranus. Il court au gibet ! A la roue ! »*[206]. Mais contrairement aux attentes de Céline, la réception des romans antirésistancialistes de Marcel Aymé est contrastée. *Le Chemin des écoliers* est ainsi publié en feuilleton de janvier à juin 1946 dans une revue gaulliste, *La Bataille*, dirigée par un ancien résistant. Certains critiques soupçonnent certes un lien avec la collaboration de son auteur à *Je suis partout*, mais d'autres lui reconnaissent une attitude indépendante sous l'Occupation et se réjouissent de lire une version hétérodoxe des années noires. Le très violemment anticommuniste *Uranus* ne se heurte pas non plus à la polémique escomptée. Un an après l'exclusion des communistes du gouvernement et dans un contexte international de montée des tensions avec l'URSS, il rencontre même un certain écho. L'ancien résistant Jean Blanzat juge par exemple le livre

[203] Lettre du 28 octobre 1946 à Roland Cailleux, citée dans *Correspondance à Roland Cailleux* p. 128

[204] Lettre à Véronique Rebatet d'août 1948, citée dans BELOT Robert, *Un itinéraire fasciste*, éditions du Seuil, 1994, p. 36

[205] Lettre de Céline à Lucette Destouches du 22 mars 1946, citée dans *Lettres de prison*, Gallimard, 1998, p. 77 : *« Je lis le feuilleton de Marcel Aymé – on revit avec lui les ragots du coin. Il est tracassé à présent par les problèmes juifs etc… »*

[206] Lettre de Céline à Albert Paraz du 7 juillet 1948, citée dans *Lettres*, éditions La Pléiade, 2009, p. 105

« courageux et honnête » dans un article du *Figaro littéraire*[207]. Marcel Aymé, pourtant viscéralement opposé au « Déserteur », n'est d'ailleurs pas exclu des cercles gaullistes. Par l'intermédiaire de son gendre, Raymond Magne, il collabore notamment régulièrement à *Carrefour*. D'abord d'inspiration démocrate-chrétienne réformiste et modérée, l'hebdomadaire prend un tournant conservateur au début des années 50 et offre une tribune au colonel Rémy et à sa théorie du glaive et du bouclier[208]. *Uranus* visant presque exclusivement les résistants communistes, on peut se demander dans quelle mesure il n'a pas bénéficié de la concurrence mémorielle opposant résistants communistes et gaullistes.

De même, les coups d'essai de Blondin et Nimier permettent à leurs jeunes auteurs de s'imposer parmi les écrivains prometteurs de leur génération. *L'Europe Buissonnière*, d'abord pressenti par *Carrefour* pour l'Interallié, obtient finalement le prix des Deux-Magots. Il est classé par *France-Soir* en vingtième position dans la liste *« des livres les mieux vendus de juillet à novembre »*[209]. Si la critique est globalement assez orientée - Blondin est salué par Aymé, mais aussi Fraigneau, Thérive, et Laudenbach - l'un des critiques phares de l'époque, Robert Kanters, y décèle déjà *« une saveur de grand écrivain »*[210]. Blondin, beaucoup plus que Nimier, se vend d'ailleurs très bien[211].

Le cas de Roger Nimier est encore plus frappant. Il ne retrouvera jamais une réception critique aussi favorable que pour ses deux premiers romans. *Perfide, Les Enfants tristes*, *Histoire d'un amour* sont des semi-échecs et les critiques de l'époque jetant un regard panoramique et rétrospectif sur son œuvre ne retiennent que *Les Epées* et *Le Hussard Bleu*. Dans son anthologie *Le Roman français depuis la guerre*, Maurice Nadeau considère que *Le Hussard Bleu* est de loin son *« meilleur livre »*[212], la suite marquant un inexorable essoufflement. Pierre de Boisdeffre aboutit à la même conclusion[213] et pour les deux critiques c'est surtout la scène de masturbation sur une photo de Marlène Dietrich qui cristallise l'esprit provocateur des *Epées*, pas du tout le meurtre gratuit d'un Juif par Sanders à la Libération, ni la dimension relativiste réduisant l'engagement dans la Milice ou dans la Résistance à une alternative équivalente.

---

[207] 7 août 1948
[208] SAPIRO Gisèle, « Carrefour », in *Dictionnaire des intellectuels*
[209] Article de début décembre 1949 cité par CRESCIUCCI Alain dans *Antoine Blondin*, Gallimard, 2004 p. 193
[210] KANTERS Robert, *L'Age nouveau*, novembre 1949 cité dans CRESCIUCCI Alain, *Antoine Blondin*, Gallimard, 2004 p. 195
[211] Une lettre de Michel Déon du 20 septembre 1963 (dossier LTR 107.1 IMEC) estime à 166 500 exemplaires la vente des *Enfants du Bon Dieu* (1952) et à 96 500 celle de *L'Humeur Vagabonde* (1955). D'après le dossier Gallimard de Roger Nimier, *Les Epées* (1948) se sont vendues à seulement 500 exemplaires et *Perfide* (1950) à 1000 exemplaires le 22 novembre 1950. Au 21 mars 1951, 10 856 exemplaires du *Hussard Bleu* ont été vendus.
[212] NADEAU Maurice, *Le roman français depuis la guerre,* Gallimard, 1963, p. 145
[213] BOISDEFFRE Pierre de, *Le roman français depuis 1900*, PUF, 1979, p. 64

Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à présenter une vision « hétérodoxe » de l'occupation et de la guerre. *Bande à part* de Jacques Perret (1951), ou *Au bon beurre* de Jean Dutourd (1952), tous deux anciens résistants, sont loin de faire le portrait d'une France unie derrière ses héros maquisards. Comme le souligne Ivan Jablonka, le roman de Genet *Les Pompes funèbres* (1948) est aussi plus proche des romans hussards que de l'esprit sartrien[214].

B. Des relais inespérés

Malgré ces charges romanesques et journalistiques très incisives, Marcel Aymé et ses émules bénéficient de la montée de l'anticommunisme et des divisions internes de la Résistance et rencontrent une audience qui dépasse les cercles d'extrême-droite.

Dans les milieux littéraires, François Mauriac et Jean Paulhan sont les premiers à contester les excès de l'épuration et sa sévérité toute particulière à l'encontre du monde des lettres. Dès octobre 1944, Mauriac et Paulhan, affichent leur désaccord avec le CNE en refusant d'aller déposer les listes des écrivains compromis chez le Garde des Sceaux, François de Menthon. Rebaptisé « Saint-François des Assises » par *Le Canard enchaîné*, François Mauriac proteste dans plusieurs articles contre l'arbitraire et l'aléatoire de la justice d'épuration[215]. Avec Marcel Aymé, il milite très activement en faveur de la grâce de Brasillach et se réfère une nouvelle fois à la Terreur pour qualifier l'application de sa condamnation à mort : *« les seules exécutions que l'histoire ne pardonne pas à la Terreur sont celles des philosophes et des poètes »*[216]. Mais Jean Paulhan est le plus sévère et le plus constant dans sa dénonciation des injustices de l'épuration et de la mainmise des communistes sur le CNE. Ses deux pamphlets, *De la paille et du grain* (1948) puis *Lettres aux directeurs de la Résistance* (1952), s'attaquent à l'asymétrie des jugements rendus, à la *« singulière hypocrisie »*[217] dans l'acharnement contre les hommes de lettres : *« L'épuration mène la vie dure aux écrivains. Les ingénieurs, entrepreneurs et maçons qui ont bâti le mur de l'Atlantique se promènent parmi nous bien tranquillement. Ils s'emploient à bâtir de nouveaux murs. Ils bâtissent les murs des nouvelles prisons,*

[214] JABLONKA Ivan, *Les vérités inavouables de Jean Genet*, p. 308
[215] Comme dans cet article du Figaro du 27 décembre 1944 « La loterie », où Mauriac s'impatiente de voir les incohérences de l'épuration s'estomper : *« Une jurisprudence nouvelle n'a pu encore s'édifier sur les ruines de l'ancienne, mais nous n'en discernons même pas la promesse : tout n'est que hasard et arbitraire. Nous n'avions pas songé à cet aspect de la Loterie nationale… On pense à ces camelots sinistres qui, durant la Terreur, criaient les noms des gagnants de la Sainte-Guillotine »*
[216] MAURIAC François, 24 janvier 1945, Le Figaro
[217] PAULHAN Jean, *De la paille et du grain*, éditions Gallimard, 1948, p. 97

où l'on enferme les journalistes qui ont eu le tort d'écrire que le mur de l'Atlantique était bien bâti »[218]. Marcel Aymé le félicitera d'ailleurs vivement des prises de position[219].

Mais si Mauriac et Paulhan contestent certains excès de l'épuration, leur argumentaire repose sur un soubassement très différent de celui - beaucoup moins désintéressé - mis en place par Marcel Aymé et les Hussards. Ces deux anciens membres de la Résistance littéraire considèrent globalement l'épuration comme un mal nécessaire dont il faut circonscrire les excès alors que le trio nie sa légitimité-même et y voit un simple délit d'opinion. Blondin répugne ainsi à réclamer l'« amnistie » terme impropre auquel il préfère celui de « réparation » car les procès d'épuration n'avaient tout simplement pas lieu d'être : *« Ce n'est plus l'amnistie qu'il faut revendiquer, mais la stricte justice »*[220]. Cette union sacrée entre certains anciens de la résistance littéraire et des écrivains politiquement connotés, due à la nécessité de réfréner certains excès de l'épuration et la montée en puissance communiste, s'essouffle en partie après les lois d'amnisties de 1951. Si le très anticommuniste *Uranus* publié dans un contexte favorable ne suscite pas vraiment la polémique, *La Tête des autres* représentée quelques années plus tard déchaîne un véritable scandale.

Ils bénéficient aussi du pétaino-gaullisme rétrospectif de certains résistants. Le colonel Rémy, membre du comité directeur du RPF, déclenche ainsi une polémique en 1950 en défendant l'idée d'une complémentarité entre le général de Gaulle et le maréchal Pétain dans *Carrefour* (« La justice et l'opprobre », 11 avril 1950). Il avait également participé un an plus tôt à un colloque de réhabilitation de Maurras organisé par *Aspects de la France*. Cette théorie de la double corde convient tout à fait aux Hussards. Nimier se définit parfois comme un pétaino-gaulliste et Jacques Laurent présente le Maréchal Pétain dans *Histoire égoïste* et dans *Mauriac sous De Gaulle* comme un soutien financier et spirituel précieux à la Résistance - l'originelle - avant qu'elle ne vire au terrorisme et à l'opportunisme. Blondin qui n'a jamais prétendu avoir soutenu de près ou de loin les résistants, trouve néanmoins la théorie très séduisante et s'en fait le relai dans un article d'hommage à André Mutter, créateur de *Paroles françaises*, lui-même ancien résistant et défenseur du maréchal Pétain. Il rapporte ainsi avec enthousiasme la tenue d'une conférence organisée par ce-dernier et opposant d'anciens résistants, l'un soutenant la thèse du glaive et du bouclier, l'autre, dont la cravate à la couleur suspecte est de

---

[218] PAULHAN Jean, *opus cité*, p. 98

[219] Aymé dans une lettre du 5 mai 1947 à Jean Paulhan félicite d'ailleurs ce-dernier de sa publication et notamment de la comparaison qu'il a établi avec Romain Rolland : *« Comme vous, je pense ou plutôt je constate que Romain Rolland a trahi la cause de la France. C'est tout simplement un fait et on ne peut le discuter honnêtement qu'après l'avoir admis. Je ne m'étonne d'ailleurs pas qu'il y ait des gens pour contester l'évidence et d'autres pour vous reprocher d'avoir mis le doigt dessus. Autrefois les tabous et les postulats n'étaient souvent que des points de repère ou des drapeaux. Ils forment aujourd'hui un système de forteresses, un réseau si bien noué à travers les partis et confessions de toute espèce que la plus simple vérité est déjà le commencement de la trahison »*.

[220] BLONDIN Antoine, « La Grâce disgraciée », repris dans *Ma Vie entre les lignes* p. 891

sinistre présage, réclamant une épuration impitoyable. La dénonciation de l'épuration est finalement saluée par une *« ovation interminable »* et Antoine Blondin, retrouvant l'espérance, conclut que *« la foule a pu gronder au nom de ses silencieux »*[221].

[221] BLONDIN Antoine, *art. cit* (« La grâce disgraciée »)

Partie II : L'âge d'or du trio (1951-1958)

Les premières lois d'amnistie entraînent les retours progressifs des épurés sur la scène littéraire. Libérés respectivement en 1952 et 1953, Lucien Rebatet et Pierre-Antoine Cousteau rejoignent l'équipe de *Rivarol*. Paul Morand rentre également de son exil suisse au début des années 50. Le trio, qui n'a donc plus le monopole de la droite radicale antigaulliste, manifeste moins d'intérêt pour la contestation politique et pour la polémique. Ils connaissent aussi globalement une période de faste littéraire. Marcel Aymé, notamment, connaît un regain de popularité en se convertissant au théâtre. Il connaît de très beaux succès – plus publics que critiques - avec *Lucienne et le boucher, Clérambard* et *La Tête des autres*. Sa popularité est aussi renforcée par ses liens avec le cinéma : ses œuvres font l'objet de nombreuses adaptations cinématographiques dont certaines connaissent de grands succès : Claude Autant-Lara adapte *La Traversée de Paris* en 1956 (Michel Audiard se charge du scénario) avec Gabin, Bourvil et Funès à l'affiche et *La Jument verte*, peu épargnée par la critique, en 1959[222]. Antoine Blondin publie également la quasi-totalité de sa production romanesque entre 1952 et 1959 (*Les Enfants du Bon Dieu* en 1952, *L'Humeur Vagabonde* en 1955 et *Un Singe en hiver* en 1959 qui remporte le prix de l'Interallié). *Un Singe en hiver*, adapté par Henri Verneuil (encore avec un scénario de Michel Audiard), interprété par Jean Gabin et Jean-Paul Belmondo est aussi un beau succès critique et public.

[222] Michel Lécureur relève 580 000 entrées pour la période d'exclusivité

Chapitre 4 : rendre fréquentables les indésirables du CNE

Pour lutter contre cette mort littéraire qu'est la « conspiration du silence », les Hussards entreprennent de republier eux-mêmes les proscrits bannis de l'édition par le CNE et misent sur la provocation et la polémique. Une stratégie gagnante qui éveille la verve de leurs adversaires et leur vaut des articles virulents, signes de leur vitalité et garants d'une certaine visibilité.

La réhabilitation de la droite littéraire passe par son désenclavement. Pour contrevenir aux vœux du CNE et à ses appels au boycott en rendant les indésirables à nouveau fréquentables, les Hussards peuvent miser sur leurs propres journaux et maisons d'édition. *La Table Ronde*, à la fois maison d'édition et hebdomadaire politico-littéraire, d'abord codirigée par Mauriac et progressivement noyautée par les Hussards est pionnière dans le domaine. Avec *La Parisienne* créée quelques années plus tard par Jacques Laurent, elle se veut une anti-*Temps modernes* et fustige régulièrement le sectarisme et le didactisme du camp adverse, présentant également les conceptions sartriennes de l'engagement intellectuel comme une grave menace pesant sur la littérature. Dans ces hebdomadaires se côtoient ainsi les signatures d'écrivains d'extrême droite et – au moins au début - d'écrivains de bords politiques variés unis par le rejet de l'hégémonie sartrienne.

Le deuxième volet de cette stratégie, c'est la réhabilitation des « survivants » de l'épuration, dont le représentant le plus emblématique est Céline, alors en exil au Danemark. Aymé et Nimier œuvrent avec zèle à son retour, un retour qu'ils veulent avant tout littéraire.

I. Le sauvetage de la littérature

A. Un anti-existentialisme structurant

L'antisartrisme devient rapidement la marque de fabrique du groupe. Il joue aussi un rôle structurant pour les Hussards. Cette détestation entremêle littérature et politique puisqu'ils sont à la fois anticommunistes et opposés à la littérature engagée. Revenant sur la légitimité de la dénomination « Hussards » dans son entretien avec Pierre Assouline *Le Flâneur de la rive gauche*, Antoine Blondin voit dans l'antiexistentialisme la seule caractéristique commune du groupe tout en réduisant leurs différends à une incompatibilité d'humeur : *« Si, en fait, les Hussards c'était d'être contre Sartre. Pas méchamment, mais l'existentialisme était repoussé. Ce qu'on reprochait aux existentialistes, ce n'était pas leurs idées mais leur terrorisme intellectuel, leur côté « école » et surtout, surtout leur manque de joie de vivre. Ils étaient tristes. »*[223]. Ils s'illustrent tous dans le domaine en employant alternativement des métaphores religieuses, militaires ou académiques pour désigner ces « papes », « chefs de sections » et « professeurs » : Blondin dans *Rivarol*[224], Laurent dans *La Table ronde*[225] et dans *Arts*[226], Nimier dans *La Table ronde* également[227].

Ils dénoncent plus spécifiquement un climat de « terreur intellectuelle ». L'analogie entre la Révolution française et les retombées de la Libération est d'ailleurs très récurrente dans les cercles de la droite radicale. L'épuration est vécue comme une nouvelle Terreur, et la bourgeoisie tant honnie est encore la grande gagnante de l'hécatombe : *« D'une certaine manière, Laudenbach et Nimier stigmatisent les méfaits de la Libération comme s'il s'agissait d'un nouveau 1792 : après que le roi Hitler a été détrôné, les orgies se multiplient et la cynique bourgeoisie triomphe »*[228].

Au cœur de leurs attaques contre les intellectuels existentialistes ou communistes, ils reviennent ainsi toujours sur les origines bourgeoises de leurs adversaires, stigmate indélébile alors que Sartre se félicitera dans *Les Mots* d'avoir mené à terme sa mue et quitté son ethos bourgeois. En unissant Paul Bourget, écrivain bourgeois catholique, à Jean-Paul Sartre par le même désir d'instrumentaliser la littérature à des fins moralisatrices dans son pamphlet contre le « pape de l'existentialisme » *Paul et Jean-Paul*, Jacques Laurent se moque à la fois des origines peu prolétaires

---

[223] *Le Flâneur de la rive gauche*, entretiens avec Pierre Assouline, éditions François Bourin, 1998p. 108

[224] BLONDIN Antoine, « La couleur des bretelles d'Adolf a déterminé la vocation de Jean-Paul Sartre », *Rivarol*, 25 janvier 1951 : Blondin évoque la *« solennité de sanctuaire »* entourant ce *« pape »* d'un nouveau genre.

[225] LAURENT Jacques, « Paul et Jean-Paul », *La Table ronde*, février 1951

[226] LAURENT Jacques, « Pour Radiguet contre Jean-Paul Sartre », Arts, 8 mai 1952

[227] NIMIER Roger, « Sartre », *Journées de lecture*, pp. 251-259

[228] JABLONKA Ivan, *Les vérités inavouables de Jean Genet*, p. 348

du directeur des *Temps modernes*, et d'une conception utilitariste de la littérature d'abord défendue au début du siècle par la frange la plus conservatrice de la droite littéraire. Dans « Radiguet contre Jean-Paul Sartre », il récidive en plaçant implicitement Sartre dans la filiation barrésienne et en le comparant à un *« fabricant de gros »*[229].

Marcel Aymé, le mieux placé pour tourner en dérision ce talon d'Achille social, est de loin celui qui insiste le plus cruellement. Dans sa nouvelle *En Arrière*, il met en scène 5 fils de milliardaires et le fils d'un employé de préfecture modeste qui lancent une revue prônant le Grand Capital et crachant sur le prolétariat. Menacés par leurs pères de voir passer leur argent de poche de 500 000 à 50 000 francs par mois, s'ils ne cessent de *« traîner la révolution dans la boue »* et d'insulter Aragon, ils se rangent à l'orthodoxie révolutionnaire, tandis que Martin l'impécunieux fustige toujours, seul et avant de s'embourgeoiser à son tour, *« les nobles attitudes de nos élites bourgeoises, leur tendresse pour les classes laborieuses et leur édifiante piété révolutionnaire »*[230]. Mais Jourdan, personnage grotesque d'*Uranus*, incarne le mieux les contradictions insurmontables de l'intellectuel communiste. Condamné par ses origines bourgeoises à être un étranger parmi ses « camarades », *« venu au communisme par les livres »*[231], il compense ses tares sociales innées par un zèle fanatique. Marcel Aymé prend d'ailleurs soin de le construire en opposition à Gaigneux qui est lui un vrai prolétaire, beaucoup moins inflexible et venu au communisme par déterminisme social donc légitimement aux yeux de son créateur. Anticlérical et antibourgeois, Aymé souligne d'ailleurs les résurgences catholiques et paternalistes que Jourdan ne parvient pas à réfréner et qui parasitent malgré lui son imaginaire social : *« Son aisance à une certaine gymnastique des idées et son érudition marxiste que son camarade lui enviaient, ne semblaient pas coïncider avec des réalités senties (…) Gaigneux l'éprouvait péniblement lorsque Jourdan s'animait en parlant des travailleurs dans un style fleurant la verve littéraire et le patronage (…) A l'entendre, la classe ouvrière devenait une divinité mille-pattes apparaissant à la fois comme une théorie de martyrs extatiques, une armée haillonneuse de paladins assoiffés d'héroïsme et une procession d'archanges à culs roses »*[232].

Cet anti-existentialisme dont ils sont loin d'avoir le monopole tout en le manifestant avec le plus d'éclat ne les marginalise pas dans le monde des lettres, il a plutôt pour effet de les désenclaver et de leur attirer les sympathies d'écrivains modérés rejetant aussi la conception sartrienne de la littérature comme Julien Gracq ou François Mauriac. En décentrant le débat sur la littérature au lieu

---

[229] LAURENT Jacques, « Pour Radiguet contre Jean-Paul Sartre », *Arts*, 8 mai 1952 : *« Sa volonté de tout expliquer « autant que possible », et de tout rendre, implique l'idéal exhaustif d'un fabriquant de gros et s'oppose à ce qui fait le roman, un mélange douteux d'imagination instinctive et de sentiments sinon éprouvés, du moins ressentis. Le roman est un pique-nique où tout est préparé à l'avance mais où tout se déroule à l'improviste ».*
[230] AYME Marcel, *En arrière*, éditions La Pléiade p. 1372 (édition originale Gallimard 1950)
[231] AYME Marcel, *Uranus*, Folio, 2014, p. 96
[232] *Ibid*, p. 97

d'attaquer leurs adversaires sur le terrain politique, ils parviennent à rassembler des cercles plus élargis, comme en témoignent les fringants débuts de leurs hebdomadaires *La Table ronde* et *La Parisienne*, puis le succès d'*Arts*, revue prestigieuse et éclectique, passée sous le contrôle de Jacques Laurent en 1954.

B. La construction du désengagement

1. DES ECRIVAINS AU-DESSUS DE LA MELEE ?

Le refus de toute étiquette politique et la volonté de dépasser le clivage gauche-droite est une caractéristique que partagent Marcel Aymé et les Hussards (et qui se retrouvent d'ailleurs dans les lignes éditoriales de leurs revues de prédilection *La Table ronde*, *Arts* et *La Parisienne*). Dans le cas des Hussards, on pourrait aussi y voir un héritage de la Jeune Droite puisque ce rejet des clivages politiques traditionnels se double d'une attirance prononcée pour le maurrassisme. Antoine Blondin et Jacques Laurent collaborent d'ailleurs tous les deux à la revue *Idées*[233] sous l'Occupation.

Marcel Aymé cultive pour sa part ce refus depuis les années 30 sans pour autant pouvoir être classé parmi les « *non-conformistes des années 30 »*, son fatalisme l'empêchant d'accorder le moindre crédit à toute velléité réformatrice. Le caractère anarchique de son parcours journalistique l'illustre d'ailleurs assez bien. L'écrivain passe de *Gringoire* et *Candide* à *Marianne*, puis aux journaux collaborationnistes sans s'émouvoir de leur ligne politique. Dans un article du 1er mai 1935, Marcel Aymé encourage ses lecteurs à l'abstentionnisme. Dans sa « Lettre à un jeune français » en 1957, il manifeste encore une fois ce refus gouailleur des clivages politiques traditionnels qu'il juge infondés et instrumentalisés *« Refusez carrément le mythe de la gauche et de la droite qui abuse tant de pauvres gens et sert aux roublards à noyer le poisson (…) Et ajoutez rituellement « merde pour la droite, merde pour la gauche » »*. Marcel Aymé clarifie également son rapport à l'extrême-droite dans un article consacré à l'absence de liberté d'expression dans la France d'après-guerre. S'il reconnaît dans les journaux d'extrême-droite la manifestation d'une presse libre, il la juge cependant inoffensive et traite ce courant politique, dont les combats d'arrière-garde sont dépassés et stériles, avec une condescendance amusée : *« avec une ardeur vraiment admirable, (la presse d'extrême-droite) lutte rageusement pour le corporatisme, les traités de Westphalie, la culpabilité du capitaine Dreyfus, le*

[233] Revue qui prend la succession de *Combat* en 1939. *Combat*, codirigée par Jean de Fabrègues et Thierry Maulnier présente la démocratie comme une oligarchie déguisée dont le but est de servir les intérêts du capitalisme, dénonce une crise civilisationnelle et appelle à la révolution pour y mettre un terme.

maintien de la France éternelle en Indochine, la résurrection du Maréchal, quand ce n'est pas pour l'Europe nationale-socialiste ou le « Drang nach Osten », et ignore si ingénument l'actualité qu'elle est de tout repos pour le gouvernement »[234]. Marcel Aymé ne s'est de fait jamais reconnu dans une quelconque mouvance politique, même s'il gravite surtout autour de cercles de droite avec laquelle il partage la plupart de ses combats.

La question de la sincérité du rejet du clivage gauche-droite par les « Hussards » est plus délicate et on peut s'interroger sur sa dimension stratégique, l'héritage de la droite littéraire étant devenu bien encombrant après la Libération. Les futurs Hussards n'hésitent cependant pas à présenter les écrivains indésirables comme leurs maîtres, mais ils professent constamment leur aspiration au désengagement. Blondin et Nimier ont aussi tous les deux été attirées par la recherche d'une synthèse entre le monarchisme et le socialisme. Se mêlent la recherche sincère d'une troisième voie dépassant le clivage gauche-droite et la volonté de brouiller les repères pour gagner de la crédibilité face à leurs adversaires.

Roger Nimier est en tout cas le seul du trio qui s'identifie à la droite. Mais Marcel Aymé dans un article d'hommage qu'il publie en 1962 le conteste pour lui : *« En politique, bien qu'il soit lié de près ou de loin à aucun parti, Roger Nimier prétend être de droite, un peu parce qu'il lui est agréable d'arborer une étiquette qui, dans le domaine de la littérature, ne rapporte rien. Je le soupçonne en outre d'obéir à des impératifs esthétiques plutôt que politiques. Ce qui le choque, semble-t-il chez les écrivains se réclamant de la gauche, c'est comme au théâtre, qu'« ils en font trop ». Comme on voit, rien de profond ne s'oppose à ce qu'il devienne un jour trotskyste ou progressiste chrétien ou même gaulliste de gauche quand le général aura réinventé Colombey »*[235]. Marcel Aymé réduit donc la revendication de cette appartenance politique à une ultime bravade purement esthétique sans fondements idéologiques.

Antoine Blondin se montre plus contradictoire. Alors qu'il reconnaissait volontiers sa sensibilité de droite dans les années 1950 (il se disait homme de droite mais refusait l'expression écrivain de droite), il a progressivement développé un déni rétrospectif dont la dimension potentiellement stratégique est à questionner. L'entretien retranscrit dans Le Flâneur de la rive gauche entre Antoine Blondin est très révélateur. L'écrivain refuse rétrospectivement l'étiquette de droite qu'il reconnaissait parfois à l'époque et ce malgré sa collaboration à tous les hebdomadaires et revues d'extrême-droite :

[234] AYME Marcel, « Liberté d'expression », *La Parisienne*, janvier 1953 in Ecrits sur la politique, p. 278
[235] AYME Marcel, « Roger Nimier », *Livres de France*, février 1962

« Pierre Assouline : *Donc Rivarol et d'autres journaux, Paroles françaises, peut-être. Vous considériez vous comme un homme de droite à l'époque ?*

Antoine Blondin : *Pas du tout. Et je ne me considère pas non plus comme de gauche. Mais je suis arrivé maintenant à me trouver dans une situation admirable, car la droite croit que je suis de gauche, la gauche croit que je suis de droite. Je vote exactement au milieu. C'est bizarre. Qu'est-ce que je peux être ? Je n'en sais rien. Je dois être blondiniste.*

Pierre Assouline : *Vous n'avez jamais voté ?*

Antoine Blondin : *Si, si j'ai voté. Quatre fois en tout et pour tout, les quatre fois pour le même homme. François Mitterrand. Est-il de droite, est-il de gauche ? Personne ne saurait le dire non plus et lui-même pas. Enfin, en principe, il est socialiste. Mais il a été de l'Action Française ».* [236]

2. L'APPEL AU DESENGAGEMENT

S'ils se reconnaissent volontiers moralistes, dans la lignée des écrivains du XVIIème siècle, Marcel Aymé et les Hussards refusent l'impératif de l'engagement dont Sartre est le héraut.

Dans sa réponse à André Wurmser lors du scandale lié à sa signature au manifeste des 64 en 1935, Marcel Aymé professait déjà l'irresponsabilité de l'écrivain. Après la guerre, Marcel Aymé semble changer de discours et la tonalité très polémique de ses articles témoignent de cette inflexion. Dans *Le Trou de la serrure*[237] – article publié en 1946 dans *Les Tirages à part du Palimugre* – Marcel Aymé se définit comme un moraliste. Il appelle l'écrivain à ne plus *« regarder par le trou de la serrure »* en décrivant l'anecdotique ou le banal, mais à explorer les potentialités sadiques de l'homme. Il conclut son article sur un mode programmatique : *« Plus simplement, il y aurait à écrire le roman d'un brave homme gagnant soucieusement le pain de ses enfants chéris ; mobilisé, les hasards d'une affectation l'amènent à tuer, à torturer, et à dépenser avec allégresse une partie de ses inépuisables réserves de cruauté et de sadisme ; rendu à la vie normale, il retrouve sa petite famille avec des larmes de joie et se remet courageusement au travail »*[238]. Dans sa réponse à l'enquête « L'écrivain doit-il être le témoin de son temps ? » publié en 1957 dans *Les Nouvelles littéraires*[239], s'expriment toute son ambivalence

[236] *Le Flâneur de la rive gauche*, entretiens, éditions François Bourin, 1998, p. 33
[237] Le titre est un peu curieux, est-ce une référence à Gide que Marcel Aymé ne semble pas beaucoup apprécier et dont le narrateur-écrivain de *Paludes* invitait à trouver l'inspiration en regardant par le trou de la serrure ?
[238] *Le Trou de la serrure*, cité page 11 dans *Confidences et propos littéraires*, Les Belles Lettres, 1996
[239] Réponse à une enquête de Michel de Saint-Pierre publiée dans *Les Nouvelles Littéraires* le 3 octobre 1957, citée dans *Vagabondages* p. 333

et son refus joueur de la responsabilité. S'il semble d'abord assigner à l'écrivain la mission plus exigeante d'être la « conscience de son temps », c'est en fait pour en déduire un devoir de désengagement au nom de l'honnêteté intellectuelle : *« L'écrivain ne peut plus être le témoin de son temps puisque le public est amplement renseigné par la presse, la radio, le cinéma et la télé – sans compter les ouvrages de documentation. L'écrivain devrait être non plus le témoin, mais la conscience de son temps. Aussi refusera-t-il se s'engager, car il lui faut pouvoir dire tout comme une conscience : « Hier je me suis trompé » ou « Hier j'ai menti sur tel point dans l'intérêt de ce que je croyais être la vérité » ou encore : « Un tel qui pense comme moi est un malhonnête homme »*. Le dogmatisme et le sectarisme des existentialistes en sont bien les cibles.

Antoine Blondin n'a cependant pas toujours été favorable au désengagement l'intellectuel. Dans le premier article de sa longue carrière journalistique « Des cafés littéraires à la révolution, Blondin semble au contraire défendre l'écrivain-militant, artisan pleinement actif de la vie de la Cité : *« Ici ou là l'écrivain possède un message qui fait de lui un fonctionnaire dans la cité (…) La Révolution nationale a besoin de poètes comme elle a besoin de techniciens. Il lui faut des mythes généreux autant que des machines robustes (…) Il appartient civiquement à la poésie d'en refléter la secrète pureté et d'en exalter le caractère originel par un appel aux traditions les plus profondes (…) La responsabilité de l'homme de lettres s'est trop compromise depuis un siècle pour qu'il puisse se dispenser maintenant de participer à l'ordre nouveau (…) que les littérateurs fassent un pas de plus et pénètrent dans la Cité. Ces cafés seront leurs casernes. Ils sont mobilisés »*[240]. La promotion du désengagement semble ici être une stratégie de vaincu.

II. Le trio dans la « guerre des revues »

Les trois revues auxquelles Marcel Aymé et les Hussards collaborent le plus régulièrement – *La Table ronde, Arts* et *La Parisienne* – ont en commun de faire vœu d'éclectisme et d'apolitisme en contrepied des *Temps modernes* présentée comme une revue sectaire et ultra-politisée. Ce pari du désengagement semble cependant fragile dès leur création. Si *Arts* dont Jacques Laurent devient le rédacteur en chef en 1957 et où collaborent très régulièrement Marcel Aymé, Roger Nimier et Antoine Blondin est une revue authentiquement éclectique où se côtoient des opinions divergentes voire

[240] BLONDIN Antoine, « Des cafés littéraires à la révolution », Les Cahiers français, 1943, cité dans *Ma Vie entre les lignes*, in *Antoine Blondin*, Robert Laffont p. 870-873

radicalement opposées et où s'exprime une véritable avant-garde artistique (les jeunes Turcs de la Nouvelle Vague), le défi de l'éclectisme est plus incertain pour *La Table ronde* et *La Parisienne*.

Antoine Blondin reste un peu à la marge : il publie plutôt dans la presse marquée à l'extrême-droite : *Aspects de la France*, *Rivarol*, ou *Défense de l'Occident*. Nimier et Aymé y donnent ponctuellement leurs articles les plus politiques mais collaborent sinon plutôt dans une presse moins fermée. Nimier est un collaborateur régulier de l'hebdomadaire *Liberté de l'esprit* dirigé par Claude Mauriac et Marcel Aymé publie souvent dans *Carrefour*, dirigé par son gendre Raymond Magne et à la coloration gaulliste conservateur.

A. La Table-Ronde

1. UN HAVRE EDITORIAL POUR LES PROSCRITS DE LA LITTERATURE

Les éditions de la Table ronde d'ascendance vichyste, héritières du Centre Communautaire[241], et fondées en 1944 par un jeune industriel fortuné, jouent un rôle essentiel dans la republication d'auteurs condamnés par le CNE. Etroitement liée à son premier directeur Roland Laudenbach, maurrassien séduit par la Révolution Nationale, la maison d'édition doit également son acte de baptême à Jean Anouilh qui accepte d'y faire publier *Antigone*[242]. Marquée politiquement par ses origines et son comité directeur, elle veille à ne pas en jouer explicitement.

L'épuration de l'édition et du monde des lettres offre en tout cas une fenêtre de tir rêvée pour une jeune maison d'édition. Récupérer les signatures des plus talentueux proscrits découle d'un engagement qui n'a rien d'apolitique, mais c'est aussi une *« aubaine extraordinaire »*[243] pour une *Table ronde* en construction. En lançant une collection de luxe « Le Choix » qui *« échappe aux contrats ordinaires »*[244], André Fraigneau et Thierry Maulnier parviennent à éditer les œuvres de Mauriac, Anouilh, Montherlant, Giono, Valéry, Claudel. Ils publient aussi dans la collection courante Paul Baudoin, ex-ministre des Affaires étrangères de Vichy, Emmanuel Berl la plume du maréchal, Bertrand Jouvenel en délicatesse avec le CNE, orchestrent le retour littéraire de Paul Morand[245], et s'ouvrent à des auteurs étrangers reconnus mais marqués à droite : Ernst Jünger et Curzio Malaparte.

---

[241] L'ancêtre des éditions de la Table ronde, c'est le Centre communautaire, sorte d'association patronale d'inspiration Révolution Nationale créée en 1941. Roland Laudenbach et Jean Turlais y sont recrutés comme conseillers du langage. Sous l'impulsion de l'un de ses membres, Roger Mouton, jeune industriel fortuné, le Centre Communautaire se transforme en éditions du Centre, puis en éditions de la Table ronde.
[242] LOUIS Patrick, *La Table Ronde. Une aventure singulière*, La Table Ronde, Paris, 1992, p. 34
[243] LOUIS, Patrick, *opus cité*, p. 44
[244] *Ibid,* p. 46
[245] *Ibid*, p. 47. Il y publie *A fleur d'oranger*, *Le Dernier Jour de l'Inquisition* et *Journal d'un attaché d'ambassade*

La revue littéraire mensuelle, *La Table ronde*, créée en 1948 et dirigée par François Mauriac et Thierry Maulnier se pose quant à elle comme une anti – Temps modernes. Dans la présentation du premier numéro[246], elle se refuse à toute « obédience » sans pour autant rejeter totalement l'idée d'un engagement : *« Ce qui est certain, c'est que, dans les temps où s'affrontent les fanatismes, la liberté de l'esprit constitue une forme d'engagement aussi honorable que l'adhésion passionnée ou prudente à une faction militante : aussi honorable, et au moins aussi périlleuse… »*. La maison d'édition du même nom s'illustre également dans la lutte contre le pape de l'existentialisme en publiant *Sartre est-il un possédé* de Pierre Boutang en 1946 puis le célèbre pamphlet de Jacques Laurent Paul et Jean-Paul en 1951. L'anti-sartisme rassemble et la revue parvient d'abord à attirer les signatures d'écrivains de bords politiques variés. Malraux et Camus figurent aux comités de rédaction des premiers numéros et on y trouve aussi les publications de Jean Paulhan et de Raymond Aron.

Nimier publie très régulièrement à la *Table Ronde* entre février 1949 et octobre 1951, notamment ses « Journées de lecture », rassemblées dans un ouvrage posthume préfacé par Marcel Jouhandeau. Il publie aussi *Le Grand d'Espagne* aux éditions de la Table ronde avec l'accord de Gallimard. Marcel Aymé publie quant à lui *Le Confort intellectuel* en feuilleton de janvier à avril 1949. Blondin, qui publie tous ses romans à la Table ronde à l'exception du premier, pourtant très proche de Laudenbach, collabore en fait très peu à la revue. Il y donne une nouvelle « Morte Avenue de Ségur » en mars 1949 qui deviendra l'incipit de son second roman *Les Enfants du Bon Dieu* et préfère une presse plus marquée politiquement.

2. FRANÇOIS MAURIAC, LE TEMPS DES ILLUSIONS ?

Les rapports entre le réseau *La Table ronde*, vite dominé par les maurrassiens et d'anciens sympathisants vichystes, et François Mauriac sont complexes. D'abord séduit par leur lutte contre l'hégémonie sartrienne, l'écrivain gaulliste est parallèlement apprécié pour sa dénonciation des excès de l'épuration intellectuelle. Laudenbach tient donc à le faire entrer dans le comité directeur de la revue et cherche à le rassurer en niant tout positionnement politique : *« Sans doute avons-nous publié des écrivains « collaborateurs », et en publierons-nous encore – (Giono, Fraigneau, Jouhandeau, Montherlant…). Mais ce n'est pas en tant que collaborateurs que La Table ronde les publie (je vous ai*

[246] La revue est l'héritière des *Cahiers de la Table ronde*, revue de luxe paraissant tous les trois mois

dit qu'elle publierait volontiers un roman ou des poèmes d'Aragon), c'est en tant qu'écrivains »[247]. Mauriac est d'abord enthousiasmé par ces jeunes écrivains pleins d'égards, n'hésitant pas à affirmer que le « talent est à droite ».

L'inimitié entre Marcel Aymé et François Mauriac est en revanche ancienne. Comme le suggère Michel Lécureur dans *La Comédie Humaine de Marcel Aymé*, Mauriac a probablement inspiré la figure peu flatteuse de Luc Pontdebois dans *Travelingue*, l'écrivain catholique au *« Dieu vétilleur »*. Elle prend un tour plus acerbe à la Libération. Si les deux écrivains sont d'abord liés par la lutte contre la condamnation à mort de Brasillach, leurs divergences ne tardent pas à s'exprimer clairement. Le paroxysme de cette inimitié est atteint lors du scandale suscité par *La Tête des autres* en 1952, dont Mauriac fait une critique acerbe dans *Le Figaro*. Dans un article du *Figaro littéraire* du 28 février 1959, Mauriac recherchant des « écrivains de droite » pour rentrer à l'Académie française, soumet néanmoins les noms de Jean Anouilh et de Marcel Aymé en espérant faire naître une vocation. Marcel Aymé qui ne semble pas apprécier l'étiquette droitiste que lui a attribuée Mauriac décline l'offre[248].

L'aversion des Hussards pour Mauriac – à l'exception de Blondin qui partage immédiatement la haine portée par les réseaux de l'extrême-droite à l'égard de l'écrivain gaulliste[249] - se développe progressivement. Roger Nimier et Jacques Laurent sont proches de François Mauriac jusqu'au début des années 1950 (Nimier l'appelle d'ailleurs « cher Maître » dans sa correspondance et avoue l'avoir considéré comme l'un des plus grands auteurs de sa génération dans *Journées de lecture*). Le pamphlet *Paul et Jean-Paul* publié dans *La Table ronde* où préside Mauriac est d'ailleurs perçu comme une réparation à la critique sanglante consacrée par Sartre à *La fin de la nuit*[250], qui devait contribuer à inhiber la plume de Mauriac pendant près de 20 ans. La rupture semble advenir en 1950 quand François Mauriac est remplacé par les Hussards à la direction de *La Table ronde*. L'écrivain catholique est trop gaulliste, et sa modération politique est prise pour une frilosité hypocrite de bourgeois bon ton.

Antoine Blondin et Roger Nimier manifestent à son égard une inimitié de plus en plus acerbe qui s'exprime notamment à travers la défense de Marcel Aymé. Dans *Journées de lecture*, Nimier revient longuement sur les critiques que Mauriac a formulées à l'égard d'Aymé pour les contester. Il conclut en opposant le courage et l'indépendance de Marcel Aymé qui ne rechigne pas à épouser les luttes de l'extrême-droite à la prudence servile de Mauriac *« Quant au monde politique actuel, l'auteur*

---

[247] Lettre du 10 février 1948 de Roland Laudenbach à François Mauriac, citée dans LOUIS Patrick, *La Table ronde une aventure singulière*, p. 63
[248] AYME Marcel, *Carrefour*, 18 mars 1959
[249] Cf « Le capitaine Onan », *La Dernière Lanterne*, juin 1948
[250] NRF, 1er février 1939

d'Uranus en est moins entiché que ne l'est François Mauriac, c'est une chose certaine. Cette hostilité ne vient sûrement pas de la lecture assidue de Maurras ou de M. Sorel. Un événement de nature affective, comme l'assassinat de Brasillach, a sans doute joué son rôle. Marcel Aymé s'est toujours moqué des étiquettes. Ce sont les intellectuels soumis et prudents qui craignent de passer pour réactionnaires »[251]. Dans son article « Mon juré chez les riches »[252], Blondin associe également Mauriac à la *« bourgeoisie tremblante »* qui préfère sacrifier la vérité à l'ordre.

Les prises de position en faveur de la décolonisation qu'exprime Mauriac très tôt et son soutien à Pierre Mendès-France marquent la rupture définitive. Avec Robert Barrat, il lance le comité France-Maghreb en 1952, et quitte la Table ronde définitivement en 1954. Revenant avec amusement sur ses désillusions, il constate que Maulnier était en fait le plus à gauche de l'équipe de *La Table ronde* : *« Jamais poule n'avait couvé tant de de canards d'extrême-droite mais pas conformistes. Pour tout dire, Thierry Maulnier était à La Table Ronde, après moi, ce qu'il y avait de plus à gauche ! Je ne m'en effrayais pas, persuadé que je suffisais à faire le contrepoids. »*[253]

B. La Parisienne, une nouvelle NRF

1. UN MANIFESTE CONTRE LES TEMPS MODERNES

Le destin de *La Parisienne* est assez proche de celui de *La Table ronde*. Fondée par Jacques Laurent en janvier 1953, cette revue littéraire mensuelle se veut une réplique au *« terrorisme intellectuel »* des *Temps modernes*. La présentation de *La Parisienne* est de fait un véritable contre-manifeste, prenant méthodiquement le contre-pied de tous les éléments programmatiques énoncés par Sartre dans sa présentation des *Temps modernes* pour en prôner la ligne éditoriale opposée. Sur un plan strictement formel, les quatre pages provocantes et resserrées de Laurent sont déjà un défi lancé aux vingt pages patiemment démonstratives de Sartre : *« La littérature est devenue un moyen. Elle est mal vue dès qu'elle est autre chose qu'un moyen (…) Voici une nouvelle revue littéraire qui ne souhaite servir rien d'autre que la littérature (…) autrement dit cette revue n'est pas un cours du soir habile. Elle vise à plaire (…) Nous ne serons peut-être pas une revue en situation. C'est que notre ambition n'est pas de guider, mais de séduire. Ni témoin, ni directeur de conscience, La Parisienne est une imprudente qui touche à tout par amour de l'art »*. Laurent se pose donc comme le sauveteur de la littérature menacée d'atrophie par le politique. Si Sartre déplorait la prédominance d'une littérature bourgeoise, produisant des monades autocentrées et stériles, Laurent rejette quant à lui une

[251] NIMIER Roger, *Journées de lecture*, p.59
[252] BLONDIN Antoine, « Mon juré chez les riches », *Rivarol,* 22 février 1952
[253] MAURIAC François, *Bloc-Notes I, 1952-1957*, Flammarion, 1958

« littérature-moyen » au service d'une idéologie politique. L'auteur des *Chemins de la Liberté* est présenté comme un *« professeur »*, insulte suprême au sein de la droite littéraire. En opposant le *« talent »* au *« zèle »*, Jacques Laurent conclut sur sa volonté de désenclaver les proscrits, tout en prenant soin de rassurer les futurs collaborateurs potentiels de bords moins marqués : « *D'écrire sous la même couverture n'engage pas plus ici que s'abriter sous le même porche »*.

La revue refuse donc l'étiquette de droite et revendique son œcuménisme. Ce pari est d'ailleurs gagnant aux débuts de la revue où se côtoient les signatures de Claude Roy, François Mauriac, Francis Ponge, Emmanuel Berl, Paul Morand, Marcel Jouhandeau, Jean Anouilh… et bien sûr Marcel Aymé. Pour Marc Dambre, personne n'est cependant dupe de cette volonté de dépasser le clivage gauche-droite car la revue offre un terrain d'expression à de nombreux écrivains épurés : *« Aussi La Parisienne va-t-elle être perçue comme l'organe anti-sartrien de la jeune droite littéraire »*[254]. Tout comme *La Table ronde*, la revue est de plus en plus associée à la droite et son positionnement au commencement de la crise algérienne efface les doutes entourant son affiliation politique. Selon les chiffres de Jacques Laurent, repris par Marc Dambre, la revue aurait oscillé entre 6000 et 10 000 lecteurs.

Marcel Aymé y donne deux articles aux débuts de la revue, sûrement pour y apporter sa caution : « Liberté d'expression » dans le premier numéro de janvier 1953, et « Bonté de la maison » en mars 1953, mais surtout sa présentation d'Antoine Blondin en huit volets.

C. Arts

Prestigieux hebdomadaire culturel, *Arts* est la version remaniée de la revue *Beaux-Arts* interdite à la Libération. Son directeur Georges Wildenstein, riche héritier passionné d'art contraint de se réfugier aux Etats-Unis sous l'Occupation pour fuir les persécutions antisémites, la crée à son retour d'exil, avec la même équipe – les compromis en moins. L'hebdomadaire se veut apolitique par sa ligne éditoriale mais surtout éclectique, comme le souligne Laurence Bertrand-Dorléac : *« son souci proclamé de ne pas aborder le débat politique n'empêchera pas ses prises de position : Arts se singularise par son ouverture à des opinions divergentes voire opposées »*[255]. Il est progressivement noyauté par les Hussards, mais – beaucoup moins marqué que *La Parisienne* et *La Table* – joue bien le rôle de vitrine du désengagement. Louis Pauwels en devient le rédacteur en chef en 1950. Fort du succès commercial de *Caroline Chérie*, Jacques Laurent rachète ensuite le journal en 1954 et prend la

[254] DAMBRE Marc « La Parisienne » in *Dictionnaire des intellectuels*, page 1051
[255] BERTRAND-DORLEAC, Laurence, « Arts », *Dictionnaire des intellectuels*, p. 91-92

succession de Pauwels. L'hebdomadaire est un succès ; ses tirages passent ainsi dès 1952 de 37 000 à 67 000 exemplaires.

Jacques Laurent est un directeur de revue talentueux et débusque les « Jeunes Turcs » de la Nouvelle Vague. Il remarque d'abord Truffaut, séduit par ses chroniques enlevées des *Cahiers du cinéma*, et lui propose de tenir la critique cinématographique d'*Arts*. Truffaut y introduit ensuite Rohmer et Godard, et *Arts* devient pour un temps la tribune de la Nouvelle Vague, partageant avec la critique d'humeur littéraire à la hussarde un goût prononcé pour la provocation et le subjectivisme. Olivier Maillart s'intéresse également aux convergences entre les Hussards et la Nouvelle Vague, Truffaut n'hésitant par exemple pas à exprimer publiquement son admiration pour Rebatet et Brasillach – tous deux critiques de cinéma reconnus par ailleurs. Il note aussi dans les premiers films de Chabrol, Godard et Rohmer la prégnance de personnages *« affectant l'absence de toute adhésion idéologie mais flirtant facilement avec l'imagerie fasciste »* et affirmant volontiers des goûts littéraires proches des Hussards : Céline et Drieu contre Camus et Sartre[256]. Ces affinités esthétiques et anti-idéologiques ne survivent néanmoins pas à la guerre d'Algérie, mais contribuent à désenclaver le groupe et à crédibiliser la sincérité de son désengagement. *Arts*, hebdomadaire le moins politique géré par les Hussards, est en tout cas le journal où Marcel Aymé collabore le plus souvent (32 articles entre 1952 et 1963). Nimier y collabore aussi régulièrement, et devient membre de son comité directeur en 1959.

Opéra, moins prestigieux et très porté sur la critique théâtrale, est l'autre hebdomadaire culturel apolitique où publient le plus les Hussards. Roger Nimier en devient l'éphémère rédacteur en chef de 1951 à sa disparition en 1952, mais ses coups d'éclat[257] précipitent l'hebdomadaire à la ruine en quelques procès. Il obtient les signatures occasionnelles de Laurent, Blondin et Aymé, mais aussi de Fraigneau et y pratique une critique orientée par ses affinités amicales et politiques comme le souligne Marc Dambre : *« En un an de chronique dramatique, Roger Nimier trouve l'occasion de traiter deux fois de Marcel Arland et de Jean Cocteau, trois fois d'Anouilh et quatre de Marcel Aymé »*[258].

[256] MAILLART, Olivier, « Littérature et Nouvelle Vague: y a-t-il eu un cinéma hussard? » Intermedia Review 1. Génération de 50: Culture, Littérature, Cinéma. nº1, 1ère série, novembre 2012, pp. 69-79.
[257] Par exemple sa critique du 28 novembre 1951 : « Surprise à Marigny. Jean-Louis Barrault encore plus mauvais que d'habitude »
[258] DAMBRE Marc, *Roger Nimier, hussard du demi-siècle*, Flammarion, 1989, p. 321

D. Le trio vu par les autres

Bernard Franck, jeune espoir des *Temps modernes*, est en décembre 1952 le premier à répliquer à un groupe qu'il baptise « Hussards », en référence au roman de Nimier *Le Hussard Bleu*. Son article « Grognards et Hussards », dont la dénomination militaire et franchement désuète n'affilie pas le groupe à la modernité ni au désengagement, s'attaque à un courant littéraire qu'il place sous le patronage de Marcel Aymé et la caution bienveillante de François Mauriac. L'association des trois jeunes écrivains d'arrière-garde – Roger Nimier, Antoine Blondin et Jacques Laurent - qualifiés *« par commodité »* de *« fascistes »* avait déjà été amorcée par Roland Laudenbach, l'éditeur et ami, dans *Aspect de la France*[259] mais bien sûr dans une perspective bien différente. Perçue comme une réplique à l'article peu flatteur de Jacques Laurent « Paul et Jean-Paul » paru l'année précédente à *La Table ronde*, la charge de Bernard Franck est particulièrement sévère pour Marcel Aymé qui est présenté comme leur chef de file, leur mentor : *« Lire du Marcel Aymé (…) c'est vouloir enduire le Monde de la couleur, du morne, c'est s'avachir et trouver 1000 raisons de se complaire dans cet avachissement. Il faut avoir le goût gâté, les dents pourries, l'haleine fétide pour se couler dans ces histoires qui ont le sordide des mauvais films italiens »*. Il définit aux Hussards un style - *« la phrase courte »* comme un couperet, une tonalité - l'*« hilarité perpétuelle »*, une famille politique – le fascisme et un favori, Nimier.

Le groupe éveille à nouveau l'intérêt de ses adversaires à l'occasion de la création de *La Parisienne* ; un journaliste de l'*Observateur* souligne également l'influence de Marcel Aymé : *« D'autres revues vont également paraître : La Parisienne de Jacques Laurent, qui se voudrait des ouvertures à gauche, mais dont le grand patron sera Marcel Aymé et dont les ouvriers seront de droite, de Roger Nimier à Antoine Blondin »*[260]. On retrouve ensuite un article de Claude Roy le transfuge dans *Libération* « Les jeunes chiens et les vieux rats » où il place plutôt Jacques Laurent à la tête du groupe[261] et un article très sévère de *Témoignage Chrétien* déplorant *« la reconstitution progressive d'une extrême-droite »* à travers les figures de Roger Nimier et Jacques Laurent[262].

---

[259] Numéro du 28 juillet 1949

[260] *L'Observateur* du 1er janvier 1953

[261] ROY Claude, « Les jeunes chiens et les vieux rats », *Libération*, 25/11/53 : *« Après quelques galops d'essai, ayant mouillé de-ci, de là les mollets frissonnants de leurs grands aînés, en prenant bien garde de ne pas leur faire mal, ayant tiré avec habilité la moustache de M. Emile Herriot et avec ténacité les sonnettes de la Renommée, confortablement installés dans la seule rébellion qui conduise à l'Institut, la rébellion réactionnaire, ayant fait de l'insolence un système, de la désinvolture un alibi et du cynisme une fausse pudeur, les jeunes chiens, ayant beaucoup parlé des livres qu'ils pourraient écrire, écrivirent »*

[262] VENAISSIN Gabriel, « La nouvelle droite a trouvé ses porte-plume », *Témoignage Chrétien*, 17/02/1956

III. La réhabilitation de Céline, un enjeu majeur

Ami de longue date d'Aymé, monstre sacré de la littérature pour Nimier et de Blondin, Céline est en quelque sorte la figure tutélaire fantomatique du trio. Considéré comme l'un des écrivains martyrs d'un monde des lettres dominé par des jocrisses consciencieux et dénués de talent, il peut compter sur la solidarité de Marcel Aymé et de ses jeunes admirateurs qui s'emploient activement et habilement à réhabiliter leur ami sulfureux. Ils cherchent à lui trouver une nouvelle maison d'édition, bien conscients que sa réhabilitation symbolique ne peut passer que par un retour en force littéraire. Nimier et Blondin apportent leur caution de jeunes écrivains prometteurs et promeuvent le retour du monstre sacré par une série d'articles à la fois dithyrambiques sur son œuvre littéraire et victimaires sur l'acharnement judiciaire dont il serait victime.

A. Marcel Aymé l'entremetteur

Marcel Aymé, très proche de Louis-Ferdinand Céline depuis son installation à Montmartre, soutient activement son ami exilé au Danemark. Mais l'amitié entre les deux écrivains, nourrie d'une admiration littéraire réciproque, est entachée de tensions depuis la Libération. Céline, quelque peu aigri depuis son exil forcé, se brouille définitivement avec Gen Paul, qui ne le retrouvera que pour le veiller sur son lit de mort en compagnie de Marcel Aymé. Il manifeste également des aigreurs à l'égard de Marcel Aymé qu'il accuse d'avoir voulu se distancier opportunément d'une amitié devenue encombrante à la fin de la guerre et dont il envie amèrement le succès théâtral durant sa traversée du désert littéraire.

Céline reproche notamment à Marcel Aymé d'avoir mis son antisémitisme en scène dans deux nouvelles publiées à un moment peu propice pour l'auteur de *Bagatelles pour un massacre* : *Avenue Junot*[263] et *La Carte*[264] publiées en septembre 43 dans *Passe-Muraille*. A cette période où le vent avait

[263] Marcel Aymé y fait référence dans *Avenue Junot*, présentant l'antisémitisme de Céline comme une petite marotte inoffensive *« Céline était dans un jour sombre. Il disait que c'était encore une manœuvre des Juifs, mais je crois que sur ce point précis, sa mauvaise humeur l'égarait. En effet, aux termes du décret, il est alloué aux Juifs, sans distinction d'âge, de sexe ni d'activité, une demi-journée d'existence par mois ».*

[264] Dans *La Carte*, la mise en scène de l'antisémitisme de Céline prend la forme d'une diatribe fantasque pastichant le style célinien.

déjà commencé à tourner sérieusement, on peut en effet s'interroger sur l'opportunité de telles publications d'autant plus que Marcel Aymé fait part à Jean Paulhan des menaces qu'il reçoit dès juin 1943[265] pour sa collaboration à *Je Suis Partout*. Céline exprime sa rancœur dans sa correspondance[266], et dans *Maudits Soupirs pour une autre fois*, où Aymé figure sous le pseudonyme peu flatteur de « Marc Empiègnes » : *« Il m'en a foutu deux trois coups là qu'étaient vachards… des vapes dans ses contes, de soi-disant burlesqueries, des petites nouvelles mine de rien… où je me trouve gentiment servi… « Mort aux Juifs ! » que je hurle par hasard, comme ça pour faire rire le monde… Pas mieux pour me faire assassiner… le monde comprend la plaisanterie… il est facétieux au possible… ça me fait de la peine tout d'abord, et puis j'en ai vu tellement d'autres… Je lui en ai voulu à Marc… enfin deux ou trois jours… le temps que j'ai dans mes rancunes… Seulement au moment n'est-ce pas, dans Je suis Partout où il écrivait, ça faisait une coquine d'impression, ça m'attigeait un peu plus, lui, il se dédanouait du même coup… la preuve qu'il s'en est bien tiré… C'était la galipette à faire, toute tortue figée qu'il me semblait. Y avait de l'acrobate dans cézigue… Il avait plus de voltige que moi… de rétablissement poil de cul… C'est le vrai talent voilà c'est tout »*[267]. La publication d'*Uranus*, chronique pamphlétaire et anticommuniste de la France libérée, l'apaise néanmoins et il se réjouit de voir son ami enfin *« se mouiller »*[268]. Marcel Aymé s'est également bien racheté par la suite, en prenant ardemment la défense de Céline, et plus largement de tous les écrivains et artistes fourvoyés sous l'Occupation, mais l'amertume tenace de Céline est dédoublée par les succès littéraires qu'obtient Marcel Aymé, non content de s'en être si bien tiré à la Libération : *« Marcel Aymé va de triomphes en triomphes, en ce moment – ses sorcières de Salem bourrent de Sarah Bernhardt, avec Montand et Signoret ses vedettes coco-judesques, le tout monté par Rotschild – les virages byzantins sont dans ses cordes, tu le connais »*[269]

Marcel Aymé reste néanmoins fidèle à Céline. A l'occasion d'une représentation de *Clérambard* à Copenhague en mars 1951, il lui rend visite et joue souvent le rôle d'entremetteur avec le monde extérieur. C'est ainsi lui et Gen Paul que Milton Hindus, jeune chercheur américain fasciné par Céline, rencontre à Paris avant de partir au Danemark en 48 pour interroger l'exilé. C'est aussi lui qui met en relation Céline et Nimier, rencontré à un cocktail du jeudi de Gallimard. Marcel Aymé lui révèle ainsi l'adresse de Céline, encore tenue secrète, avec quelques recommandations : *« N'envoyez à Céline*

---

[265] Lettre de Marcel Aymé à Jean Paulhan du 19 juin 1943 (fonds Paulhan IMEC)

[266] Lettre de Céline à Gen Paul d'août 1943, citée dans *Céline 1932-1944 : délire et persécution*, François Gibault, p. 336 : *« Je suis toujours le furieux, le bouffe-juif, le maniaque, le fou dangereux… Il se dédouane ainsi Marcel, lui le raisonnable, l'impartial, le pas-sectaire, l'humain et en fait le toujours bon ami des youtres. Il prépare ainsi son après-guerre et les bonnes grâces NRF. Il dérive la foudre, que tout me retombe bien sur ma gueule. C'est humain… ».*

[267] CELINE, Louis-Ferdinand, Maudits soupirs pour une autre fois, Gallimard, 1952, p. 135

[268] Lettre à Albert Paraz du 7 mars 1949, citée dans *Lettres*, éditions La Pléiade, p. 1157

[269] Lettre à Robert Le Vigan du 28 février 1955, citée dans *Lettres*, éditions La Pléiade, p. 1503

ni cigarettes, ni l'oreille de Sartre, ni autres comestibles, mais écrivez-lui, dites-lui que vous êtes un écrivain, que vous avez 30 ans de moins que lui, que vous aimez ses livres etc… Il a besoin de chaleur qui lui vienne de France, car l'exil est très dur »[270]. Nimier lui envoie donc *Les Epées*, puis *Le Hussard Bleu* en 1950 qui réconforte l'exilé *« Ah monsieur vous me faites joliment plaisir en m'envoyant votre hussard. Je me marre dès la 1ère page et à la 20ème j'arrête plus ! Voilà un roman comme j'aime – en direct et savant quand même, oh ! subtil, habile roublard… sensible. Ah c'est dur vous savez où je suis, où j'en suis »*.

Céline devient alors un peu le membre fantôme du trio. Les visites à Meudon deviennent rapidement un véritable pèlerinage au rituel bien établi comme le rapporte Blondin dans son entretien avec Pierre Assouline : *« Tous les dimanches, j'allais voir Céline avec Marcel Aymé et Roger Nimier (…) La première fois, il m'a dit : « Blondin, je t'admire… » Je suis devenu rouge de honte « … car tes livres sont si légers que quand ils me tombent des mains, ils ne me font pas mal aux pieds »*[271].

B. Une stratégie littéraire

Céline présente l'acharnement judiciaire dont il serait victime comme la répression de sa subversion stylistique par des littérateurs ratés. Ses soutiens optent également pour une stratégie exclusivement littéraire : le retour de Céline passera par de nouvelles publications. Nimier, conseiller éditorial chez Gallimard, en devient le principal artisan.

Marcel Aymé ne publie donc pas d'articles de presse prenant explicitement la défense de son ami exilé. Céline lui en tiendra d'ailleurs rigueur, constatant avec aigreur qu'Aymé a en revanche pris publiquement la défense de Bardèche *« Marcel est bien gentil de défendre Bardèche par article. Mais il aurait pu m'en faire autant (…) Quant à Marcel collaborateur assidu de Je suis Partout il est derge – il me désignait très perfidement à l'assassinat (pour se dédanouer) en contes soi-disant burlesques surréalistes, où j'apparaissais en magog, mine de rien ! à l'époque 44 où les assassins se relayaient faisaient le guet à ma porte… Non je ne suis pas dupe »*[272]. Mais comme il s'en justifie dans une lettre ultérieure, Marcel Aymé souhaite dépolémiquer, dépolitiser le cas Céline et miser sur une stratégie de long terme, sans éclat et exclusivement littéraire : *« Je suis persuadé qu'il vaut mieux pour lui qu'on ne fasse pas de tam-tam comme pour Bardèche. On risque simplement de réveiller une hargne somnolente*

[270] Lettre du 8 février 1949 de Marcel Aymé à Roger Nimier, citée dans Cahier de la SAMA n°32
[271] BLONDIN Antoine, *Le Flâneur de la rive gauche*, p. 254
[272] Lettre de Céline à Albert Paraz du 29 février 1949, citée dans *Lettres*, éditions La Pléiade, p. 1154

et sans autre bénéfice. Le mieux est qu'il publie souvent dans des périodiques et en livres et qu'il réhabitue le public à voir sa signature sans rappeler, par une campagne qui soulèverait rapidement des polémiques, qu'il a fait figure de pape de l'antisémitisme »[273]. En 1950 sollicité pour l'enquête lancée par *Le Libertaire* « Que pensez-vous du procès Céline ? », Marcel Aymé mise aussi sur un règlement de compte sur fond de jalousie littéraire pour expliquer les poursuites dont son ami fait l'objet *« Ses ennemis auront beau jeu de mettre en jeu contre lui toutes les ressources d'une haine ingénieuse, Louis-Ferdinand Céline n'en est pas moins le plus grand écrivain français actuel et peut-être le plus grand lyrique que nous ayons jamais eu »*[274]. Il se charge également du volet judiciaire en récoltant des témoignages favorables pour préparer le procès Céline et en écrivant une longue lettre de défense au Président du tribunal Drappier[275]. Il y charge la maison d'édition *Denoël* qui aurait abusé de la confiance de Céline, l'aurait poussé par appât du gain à écrire *Les Beaux Draps* et *L'Ecole des cadavres* après *Bagatelles pour un massacre*, et aurait décidé unilatéralement de la republication de Bagatelles pour un massacre sous l'Occupation.

Mais c'est Roger Nimier qui joue le rôle le plus essentiel dans le retour littéraire de Céline. Il orchestre avec brio sa résurrection littéraire, en menant avec talent ses campagnes de presse, notamment pour *D'un château l'autre* en 1957 qui marque véritablement le retour littéraire de Céline[276].

Il dirige également la publication de Céline aux éditions La Pléiade en 1959, une véritable consécration surtout pour un écrivain vivant. Jugeant Marcel Aymé pas assez *« académique »*[277], il sollicite plutôt les services d'Henri Mondor pour la notice biographique de ses œuvres complètes. Mais c'est Marcel Aymé qui rédige la préface des œuvres complètes aux éditions Balland[278] - où il entreprend de déconstruire la légende noire de Céline - ainsi que celle de la première étude universitaire consacrée à Céline en 1961[279] dont l'introduction laisse paraître un ton plus amer : *« L'époque présente n'est guère favorable à la compréhension de Céline. L'hypocrisie, le mensonge accepté, la raison d'Etat, la servilité, l'atonie des esprits, l'indifférence au scandale, toutes choses qui ne datent pas d'avant-hier, ont depuis longtemps une répercussion sur la vie littéraire et la littérature. Dans ce domaine, le goût s'est affaibli, habitué à des nourritures de plus en plus fades, les œuvres se sont amenuisées en petits*

---

[273] Lettre de Marcel Aymé à Albert Paraz du 10 avril 1949, citée dans LECUREUR Michel, *Marcel Aymé et les conflits*, p. 85

[274] « Que pensez-vous du procès Céline ? », *Le Libertaire*, 13 janvier 1950

[275] Lettre de Marcel Aymé du 30 janvier 1950 au Président Drappier, citée dans *Marcel Aymé, confidences et propos littéraires,* Les Belles Lettres, 1996, p. 366

[276] Cf DAMBRE Marc, *Roger Nimier, hussard du demi-siècle*, pp. 454-455

[277] Lettre de Roger Nimier à Louis-Ferdinand Céline du 5 novembre 1959, citée dans *Lettres à la NRF (1931-1961)*, Louis-Ferdinand Céline, Gallimard, 1991p. 477

[278] *Œuvres complètes, L.-F. Céline*, Balland, Paris, 1966

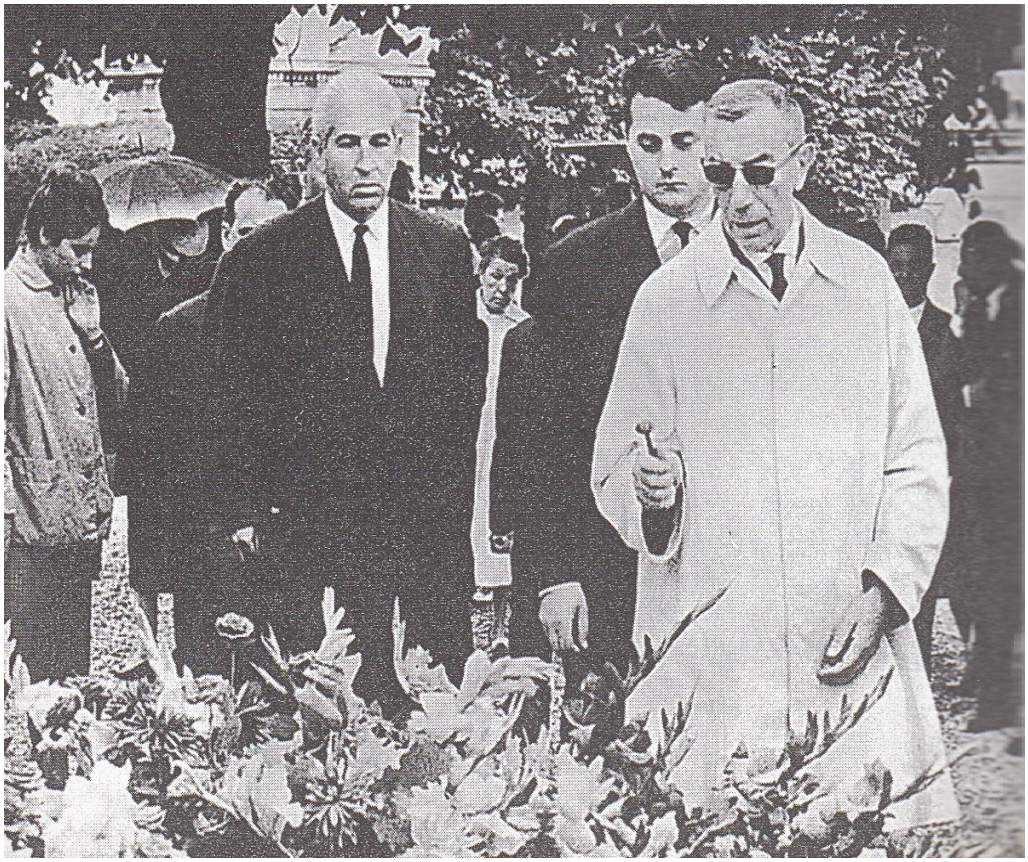
[279] *L.-F Céline*, N. Debrie-Panel, éditions E. Vitte, Paris, 1961

exercices littéraires, en vagueurs philosophantes pour tendre à une coquette insignifiance dans laquelle il est reconnu qu'un écrivain peut faire carrière et accéder aux honneurs ».

La réintroduction passe aussi par la presse. Pour lutter contre la « conspiration du silence », le groupe peut miser sur ses propres revues. André Parinaud, escorté par Marcel Aymé, recueille ainsi à Meudon le premier interview de Céline pour *La Parisienne* en 1953. Mais Nimier veille aussi à ne pas annexer Céline dans des revues littéraires classées à droite et organise par exemple un interview pour Céline dans *L'Express* avec Madeleine Chapsal le 14 juin 1957.

Roger Nimier prend aussi lui-même publiquement parti pour Céline, en signant un article à chacune de ses parutions[280] comme dans « Le Nobel pour Céline »[281] où il reprend l'idée d'un assassinat littéraire : *« Il était l'auteur le mieux considéré de la terre, jusqu'au jour où il apparut comme antisémite, non pas antisémite de salon à la manière de Proust, mais pamphlétaire et prophète. Divisée, hargneuse, sa postérité, ses enfants, en profita pour se débarrasser de lui »*.

[280] NIMIER Roger, « Le voyage continue : Nord de Céline », *Arts*, 21 juin 1960 ou NIMIER Roger, « Céline au catéchisme », *Nouvelle NRF*, juin 57
[281] NIMIER ROGER, « Donnez à Céline le prix Nobel ! », *Les Nouvelles Littéraires*, 18 octobre 1956



Enterrement de Céline
au cimetière des Longs-Réages à Meudon, le 4 juillet 1961.
Marcel Aymé maniant le goupillon sous le regard de Roger Nimier et de Claude Gallimard
[Photo de *Paris-Presse*]

Chapitre 5 : Un réseau très soudé

Unis par le même sentiment d'être marginalisés – pour des raisons politiques mais aussi littéraires, le trio, et plus largement la droite littéraire d'après-guerre, se démarquent par une solidarité à toute épreuve.

Elle s'exprime tout particulièrement lors du scandale retentissant engendré par les premières représentations de *La Tête des autres*, pièce mêlant à la satire de la magistrature chère à Marcel Aymé des aigreurs politiques développées à la Libération. Antoine Blondin et Roger Nimier prennent activement part à la polémique.

Cette cohésion est aussi littéraire et se manifeste par critiques élogieuses interposées : les trois écrivains sont souvent motivés par des affinités politico-littéraires communes mais aussi par une conception très proche du rôle assigné à la littérature. Cette proximité transparaît notamment à travers leur rejet du romantisme, dont le genre autobiographique en plein essor et l'existentialisme triomphant sont à leurs yeux les tristes héritiers.

Enfin, cette solidarité est mémorielle : la commémoration de l'exécution de Brasillach édifié en martyr des lettres en 1955 est un temps fort de la remobilisation de la droite littéraire.

I. La solidarité face au scandale : La Tête des autres

Alors que les romans antirésistancialistes avaient bénéficié d'une réception mitigée sans déchaîner les passions, les premières représentations de *La Tête des autres* suscitent le plus grand scandale qu'ait connu Marcel Aymé et peut-être l'un des plus grands scandales littéraires de la décennie. Cette pièce dont la dimension pamphlétaire est frappante mais dont les cibles sont plurielles fait l'objet de deux versions. Outre la dénonciation de la peine de mort, l'originale de 1952 s'attaque à la lâcheté opportuniste de la magistrature sous l'Occupation et aux compromissions d'une Quatrième République pervertie par ses fondements malsains, le mensonge « résistancialiste ». Lucien Rebatet, tout juste libéré de Clairvaux, se reconnaît tout à fait dans les malheurs du jeune Valorin et ne manque pas d'établir le parallèle avec son propre procès auquel Marcel Aymé avait d'ailleurs assisté *« J'ai, dans mes notes, cent traits authentiques, concernant les Cours de l'épuration, les Assises, la Correctionnelle, non moins extravagants et monstrueux que les apostrophes, les reptations, les combinaisons du procureur Maillard et du procureur Bertolier »*[282]. La version de 1959 est en revanche beaucoup plus édulcorée : toutes les références à l'Occupation sont retirées, et le IVème acte – de loin le plus polémique – est coupé et remplacé.

Le déchaînement journalistique de 1952, polarisé non par un clivage gauche/droite, mais par une opposition extrêmes/centre, reflète en tout cas bien les ambivalences polysémiques de la pièce.

A. Une pièce – brûlot

1. UNE CONDAMNATION DE LA PEINE DE MORT…

L'intrigue est simple : un jeune et impécunieux joueur de jazz est injustement condamné à mort par un magistrat ambitieux pour un meurtre qu'il n'a pas pu commettre. Son alibi est solide, mais peu présentable puisqu'il passait la soirée dans un hôtel de passe en compagnie de l'épouse volage du procureur, l'ami de Maillard. On peut y voir d'abord une simple condamnation de la peine de mort, doublée d'une satire de la magistrature d'autant plus que Marcel Aymé lui a toujours manifesté peu d'aménité. Le magistrat et l'huissier sont les deux figures qu'il fustige le plus volontiers dans ses chroniques de *Marianne*. A l'occasion de l'affaire Prince, il affirme déjà que la *« magistrature debout »* en fait soumise aux pouvoirs politiques et financiers est *« un euphémisme pour magistrature à genoux, ou à plat ventre »*[283]. A l'inverse, il s'indigne du mépris affiché pour les prévenus à la condition sociale

[282] REBATET Lucien, « La Tête des autres version 1959 », *Rivarol*, 26 mars 1959
[283] AYME Marcel, « Debout », *Marianne*, 2 mai 1934

modeste[284] et de la *« bienveillante sympathie aux tortionnaires d'enfants »*[285] d'une magistrature partiale et veule qui prendrait toujours la défense du plus fort.

Il a en outre plusieurs fois pris la défense des condamnés à mort sans réclamer pour autant explicitement l'abolition de la peine capitale. Ce droit de vie et de mort dont dispose le monstre froid sur ses justiciables est de fait difficilement supportable pour un antiétatiste comme Marcel Aymé. A l'occasion de l'affaire Violette Nozières, condamnée à mort à 19 ans pour le meurtre de son père, il reproche aux *« juges cambrés de fausse pudeur et peureux »*[286] de ne pas avoir pris en compte la possibilité d'un inceste et, en notant que la criminalité a baissé dans les pays qui ont aboli la peine de mort, demande la grâce présidentielle[287].

Il tient en tout cas à rappeler l'ancienneté de ces prises de position pour dépolitiser la réception de sa pièce et fait publier deux mois après les premières représentations de *La Tête des autres* dans *Arts* un article relatant une exécution qu'il avait due couvrir jeune journaliste où il prenait parti pour un condamné à mort rayonnant d'humanité et de miséricorde sur son échafaud après avoir découpé son épouse en rondelles[288]. Cette transfiguration christique du condamné à mort se retrouve aussi dans sa nouvelle « Dermuche », où un condamné à mort de 33 ans se transforme en nourrisson le matin de son exécution – qui est aussi le matin de Noël – ce qui n'empêchera ni ne retardera l'application de la sentence.

Dans cette logique, la pièce est ponctuellement entrecoupée de conseils de réformes judiciaires, Valorin déclarant par exemple : *« En tout cas, je pense que les hommes appelés à en juger d'autres devraient avoir fait un stage de deux ou trois mois en prison. Faute d'y être passés, ils ne peuvent pas savoir à quoi ils condamnent des accusés. Il est vrai qu'à ce compte-là, il leur faudrait tâter aussi de la guillotine »*[289].

On peut également se demander si Marcel Aymé ne revendique pas implicitement l'héritage voltairien. La scène d'ouverture de *La Tête des autres* présente en effet des similitudes troublantes

---

[284] AYME Marcel, « Les signes extérieurs », *Marianne*, 21 février 1934
[285] AYME Marcel, « Les Négriers », *Marianne*, 30 janvier 1935
[286] AYME Marcel, « Inceste », *Marianne*, 24 octobre 1934
[287] AYME Marcel, « La peine de mort », *Marianne*, 19 décembre 1934
[288] AYME Marcel, « Une tête qui tombe », *Arts*, 10 avril 1952 : *« C'était un petit homme trapu, un peu gras, dont le visage rond rayonnait la franchise et la bonté. Ses yeux étaient pleins de douceur, de tendresse (…) Quelques pas seulement me séparaient de lui, je le voyais de face et je le reconnaissais comme un frère, un homme tout proche de moi, infiniment plus proche que ne pouvaient l'être ceux qui l'avaient condamné (…) De nouveau, sa physionomie s'animait, son regard brillait d'amour et de douceur et il avait un sourire de pardon. Il nous pardonnait. »*
[289] AYME Marcel, *La Tête des autres*, Le Livre de poche, 2015, acte I, scène 11, p. 48

avec « Torture », le plus célèbre article du *Dictionnaire Philosophique* et le plus emblématique de l'engagement de Voltaire dans l'Affaire Calas.

Les enfants du procureur Maillard espérant fébrilement voir leur père revenir avec la tête du condamné à mort évoquent ainsi fortement les questions voyeuristes et sadiques de l'épouse du magistrat de l'article « Torture ». Le procédé est le même : les deux auteurs jouent du décalage entre une scène de genre bourgeoise en apparence banale et même mièvre et la barbarie du contenu. L'article « Torture » débute ainsi :*« Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain, va conter à dîner à se femme ce qui s'est passé le matin. La première fois madame en a été révoltée, à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses ; et ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : « Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ? »*[290]. L'incipit de *La Tête des autres* repose également sur ce contraste criant entre le bon ton de l'intérieur bourgeois et l'horreur du contenu de la conversation :

« Maillard, il éclate de rire et, l'air triomphant, vient à Juliette : Mais si ! Ça a très bien marché puisque j'ai fait condamner mon bonhomme.

Louis : C'est vrai ? Les travaux forcés ? A perpétuité ?

Maillard : Pas du tout ! Il est bel et bien condamné à mort !

Renée et Louis, battant des mains : Bravo ! Bravo ! C'est épatant !

Juliette, se jetant au coup de son mari : Mon chéri ! Comme je suis heureuse ! Non, tu ne peux pas savoir quel bonheur c'est pour moi ! J'ai passé par de telles angoisses ! Je n'osais plus espérer la bonne nouvelle. Tu ne rentrais pas… Tu ne téléphonais pas…

Maillard, ému : Ma chère petite. (Il lui baise le front). Le verdict a été rendu tard et j'ai dû ensuite écouter le chef de cabinet de Robichon qui m'a tenu encore vingt minutes.

(…)

Juliette, se tournant vers le vestibule : Oui, mes enfants, papa est rentré… Je ne sais pas… C'est lui qui vous le dira. (A Maillard :) Ce sont les enfants. Ils n'arrivent pas à s'endormir. Va les embrasser, tu leur apprendras la bonne nouvelle. Ils vont être si contents !

Maillard, se dirigeant vers le vestibule : Chers mignons. A midi, Alain m'a fait promettre de lui apporter la tête de l'accusé.

Rire général. Maillard monte les deux marches accédant au vestibule.

Juliette, à Maillard : Toute la soirée, ils ont joué à se condamner à mort.

Rire attendri de Maillard qui disparaît dans le vestibule. »[291]

[290] VOLTAIRE, *Le Dictionnaire Philosophique*, article « Torture », Flammarion, Paris, 2010, page 512.
[291] AYME Marcel, *La Tête des autres*, acte I, scène 2, p. 15-16

Or Sartre s'était précisément réclamé du patronage de Voltaire dans le premier numéro des *Temps modernes* en reconnaissant en lui un modèle pionnier de l'intellectuel engagé. Ironie de l'Histoire, Marcel Aymé s'inscrit en effet stylistiquement bien plus que Sartre dans la lignée voltairienne. L'antiphrase, la parabole, le renversement sont des procédés littéraires typiquement voltairiens. En outre en 1945, c'est finalement Marcel Aymé qui s'est dévoué corps et âme contre la condamnation à mort de Brasillach au nom de la liberté d'expression et *La Tête des autres* fait justement référence en filigrane à la condamnation de Brasillach qui n'est pas si différent de son alter ego Valorin, l'infortuné joueur de jazz victime idéale d'une société hypocrite.

2. … MAIS UNE FICTION TRES REFERENTIELLE

L'épuration donne une coloration nettement plus politique au mépris que Marcel Aymé affiche à l'égard de la magistrature comme en témoigne ce passage de « L'épuration et le délit d'opinion » où l'auteur s'interroge sur la réaction indignée de la magistrature face à la rétroactivité *« de la loi réprimant le délit d'opinion »* : *« Pas du tout, car les juges, ayant prêté serment au Maréchal, tremblaient de peur dans leurs robes et n'avaient en tête que leur sécurité et leur avancement. Ces misérables auraient pu se contenter d'être les fonctionnaires de l'injustice, mais non. Au lieu d'appliquer la loi avec modération, ils firent infliger les peines les plus dures et rivalisèrent de lâcheté, de cruauté, de bassesse »*. *La Tête des autres* est truffée de références à l'Occupation et à la Libération : le procureur arriviste qui monte en grade pour chaque tête tombée s'est illustré par son zèle sous l'Occupation, l'ex-magnat du marché noir, Alessandrovici, tient les magistrats et les hommes politiques en laisse, des barbouzes ex-gestapistes de « la rue Lauraga »[292] font régner la terreur…

Alessandrovici est inspiré directement de Joanovici, ferrailleur prospère sous l'Occupation et fournisseur des Allemands, condamné en 1949 pour collaboration économique et libéré en 1952. Il cristallise donc les deux cibles de Marcel Aymé : l'épuration et la IVème République. Le zèle de Maillard pour obtenir la tête d'un pauvre artiste impuissant s'oppose ainsi à l'indulgence scandaleuse dont jouit le bandit cynique Alessandrovici[293]. On y retrouve donc la trace de l'un des arguments de contestation préférés de la droite radicale après la Libération : l'opposition entre l'acharnement dans l'épuration

[292] Référence au siège de la Gestapo à Paris, la rue Lauriston

[293] Marcel Aymé explique dans un entretien de Béatrix Beck pour *Le Figaro Littéraire* du 21/03/1959 que la suppression du 4ème acte répond à une nécessité d'actualiser la pièce puisqu'en 59 plus personne ne connaîtrait Joanovici.

des intellectuels, proies faciles et symboliques, et l'amnistie tacite dont auraient bénéficié les vrais acteurs de la collaboration – notamment les acteurs économiques.

En outre l'action se déroule en Poldavie et non en France, une variation géographique qui ne trompe personne mais qui n'est de toute façon pas de nature à édulcorer la potentialité polémique de la pièce : la Poldavie est en effet un coup monté par l'Action française en 1929 pour ridiculiser les députés de gauche, et ce canular est cher à Brasillach qui l'évoque notamment dans *Notre Avant-guerre* (chapitre 2) et le reprend dans certains articles de *Je suis partout*[294]. On peut d'ailleurs noter une autre référence à Brasillach dans une coïncidence qui n'en est peut-être pas une : Valorin, l'artiste pauvre, victime facile d'une magistrature corrompue et soumise, a 35 ans, l'âge auquel Brasillach a été fusillé. Marcel Aymé prend en tout cas soin de changer l'âge de son héros dans la version remaniée et très édulcorée de 1959. Valorin passe alors de 35 à 32 ans.

D'autres références à l'Occupation et à la Libération émaillent la pièce. Les discussions d'abord flagorneuses puis franchement aigres entre les deux procureurs sont à ce titre très révélatrices d'une logique beaucoup plus politique qu'une simple dénonciation morale de la peine de mort :

> *« Maillard, riant : Et vous oubliez les quatre types que j'ai fait fusiller en 45.*
>
> *Bertollier : Non, mon cher Maillard, je n'oublie rien, mais je vous admire trop pour n'être pas sincère avec vous. Vos 4 fusillés, c'était du tout cuit.*
>
> *Maillard : Quand même…*
>
> *Bertollier : Soyons justes Maillard, les jeux étaient faits. Vos réquisitoires ne venaient que pour la forme. En revanche, et je ne le proclamerai jamais assez haut, vous vous êtes surpassé dans le scandale des licences d'exportation »*[295]

Quand les deux procureurs se disputent, l'arme fatale reste d'ailleurs la référence à la Libération, à l'image de Bertollier, persiffleur : *« J'ajoute que le plus joyeux souvenir que je garde de vous est celui de vous avoir vu, au lendemain de la Libération, grelottant de peur dans les antichambres du ministre de la Justice et mendiant l'absolution de toutes les saletés que vous aviez commises sous l'Occupation »*[296].

[294] Par exemple le 20 décembre 1941 « Les Poldèves »
[295] AYME Marcel, *La Tête des autres*, acte I, scène 5, p. 20
[296] *Ibid*, acte I, scène 12, p. 58

Au-delà de ce retour amer à la Libération, Marcel Aymé présente un tableau inquiétant de toutes les corruptions et compromissions de la IVème République, dans la digne filiation de *Travelingue* et de *Silhouette du scandale* qui s'attaquaient à la IIIème République. Ce sombre tableau culmine au IVème acte où Alessandrovici trône en majesté. C'est le parfait mélange entre Monglat, le cynique magnat du marché noir d'*Uranus*, et de Moutot, le barbier tout-puissant de *Travelingue*, dictant aux ministres de la Troisième République les politiques à suivre.

Alessandrovici, encore plus grossier et autosatisfait que Moutot, exerce la même domination absolue et absurde sur la scène politique d'une IVème République gangrénée par le népotisme, la corruption, les scandales étouffés et les trafics d'influence. Harcelé de suppliques, d'appels au secours et de demandes de conseils par les membres du gouvernement, il ne ménage pas ses obligés : *« Putassiers ingrats, combien d'hommes que j'ai fait fusiller, rôtir, éventrer, pour vous donner leurs tripes toutes chaudes ! Combien j'ai fait fourrer en prison pour vous faire de la place, à vous et à vos cousins, vos neveux, vos poufiasses ! Et vous voilà encore à vous plaindre et à réclamer »*[297]. Personnage truculent, saisi d'une excitation masochiste face aux insultes de Valorin[298], il a au moins le mérite d'être lucide et tellement certain de son impunité qu'il en a perdu toute hypocrisie[299] : *« C'est simplement que dans la politique, comme dans l'administration et comme dans la presse, il y a tout un tas de fripouilles, de quarts de fripouilles et même d'honnêtes gens qui se sentent coupables d'avoir fait un mauvais coup avec moi. Question de solidarité dans l'ordure, vous saisissez ? »*.

B. Un pugilat journalistique

Comme le souligne Michel Lécureur[300], les premières représentations de la pièce interviennent dans le contexte très polémique de la controverse opposant Jean Paulhan qui vient de publier *Lettres aux directeurs de la Résistance* et Elsa Triolet qui place ce-dernier dans la filiation de Drieu La Rochelle, son ami et successeur à la tête de la NRF sous l'Occupation[301]. *La Tête des autres* cristallise les tensions et les rancunes sur l'épuration. L'union sacrée contre la menace communiste et existentialiste s'étant estompée, elle met en exergue les différends. Mauriac, qui avait un temps combattu les excès de l'épuration, est indigné par la pièce, pourtant tout aussi incisive qu'*Uranus*. L'emballement de la

[297] *Ibid*, acte IV, scène 5 p. 134
[298] *Ibid*, acte IV, scène 7, p. 142 *« Mais moi, les insultes, les crachats, les coups de pied au cul, ça me manque justement. Une crapule ! Un pourceau ! Ah ! Vous m'avez fait du bien. Tenez, demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorde »*
[299] *Ibid*, acte IV, scène 7, p. 143
[300] LECUREUR Michel, *Marcel Aymé et les conflits*, p. 184
[301] TRIOLET Elsa, « Jean Paulhan successeur de Drieu la Rochelle », *Lettres françaises*, 7 février 1952

presse[302] engendre en tout cas un véritable succès de scandale et *La Tête des autres* reste de longs mois à l'affiche.

Le scandale n'est pas seulement journalistique : la magistrature outragée réagit par l'intermédiaire du Président de l'Union fédérale des magistrats qui demande au Garde des Sceaux d'interdire la pièce. Son secrétaire général, André Sauvageot, publie également une lettre ouverte à Marcel Aymé pour rétablir notamment l'honneur des épouses de magistrats, toutes adultérines dans *La Tête des autres*.

1. LE CLIVAGE

La ligne de démarcation entre défenseurs et pourfendeurs de la pièce est intéressante. Les journaux du « centre » sont de loin les plus hostiles à la pièce. Parce qu'elle joue sur un double registre – satire violente de la justice et vindicte connotée sur la Libération, la charge de Marcel Aymé a de quoi rassembler les extrêmes. *La Croix*, *Le Monde*, *Le Figaro* publient les articles les plus sévères. La pièce séduit en revanche les journaux de la gauche radicale et anarchisante et enthousiasme la presse d'extrême-droite. *La Révolution prolétarienne*[303] prend ainsi la défense de Marcel Aymé en chargeant violemment la magistrature, et se gargarise de certaines républiques, notamment le conseil du condamné au procureur *« Les juges devraient faire un stage en prison avant d'y envoyer les autres »*, ou le constat peu flatteur de la maîtresse de Maillard *« Tu n'assassines que par personne interposée »*[304]*. Le Populaire de Paris*[305] et *Germinal*[306] prennent aussi la défense de cette philippique dénonçant les collusions entre dominants d'une oligarchie hypocrite.

Plus improbable : la pièce connaît aussi un grand succès en URSS lors de sa transposition quelques années plus tard. Un journaliste du *Phare* note, amusé : *« La pièce de Marcel Aymé « La Tête des autres » connaît pour le moment, un remarquable succès à Tachkent où elle est jouée à bureaux fermés. Mais c'est la condamnation de la « justice bourgeoise » bien plus que les qualités littéraires de cette comédie qui intéresse le public, s'il faut en croire la presse soviétique. Gageons que pareille réussite ne doit pas être tellement sensible à l'auteur »*[307].

---

[302] Le dossier de presse constitué par les éditions Grasset et conservé à l'IMEC comprend une cent-cinquantaine d'articles
[303] « A propos de la Tête des autres », *La Révolution Prolétarienne*, avril 1952
[304] AYME Marcel, *La Tête des autres*, acte I, scène 9, p. 42
[305] « Quatre actes cocasses et vifs de Marcel Aymé », Henri Marc, *Le Populaire de Paris*, 18 février 1952
[306] *Germinal*, 10 mai 1953
[307] « Marcel Aymé en URSS », *Le Phare*, 16 juillet 1961

Moins surprenant, la presse d'extrême-droite se réjouit du brulot et surenchérit parfois – Marcel Aymé bénéficie ainsi du soutien de Thierry Maulnier dans *Combat*, de *Minute* et *d'Aspects de la France*. Dans un article de *Rivarol* « Joanovici sur la scène ou Aristophane parmi nous », Pierre Dominique ne manque pas de préciser que Joanovici est un *« juif roumain »*, évoque nominalement le cas ad hominem d'un magistrat retrouvé mort et ligoté au pied d'une table après des *« scènes de pédérastie »*, d'un autre surpris en flagrant délit d'adultère, avant de conclure sans appel *« nous nageons dans le pus »*[308].

Les critiques les plus virulentes viennent donc de la presse canonique : Robert Kemp dans *Le Monde*, François Mauriac dans *Le Figaro* et Gabriel Marcel dans *Les Nouvelles Littéraires* fustigent la pièce. Les références à l'épuration ne passent pas inaperçues : Gabriel Marcel qui considère que *« l'œuvre est au plus haut degré salissante »* relève ainsi la *« satisfaction vengeresse »*[309] que génère la pièce auprès d'un certain public. Robert Kemp souligne quant à lui une *« grossièreté épaisse et déchaînée »* ainsi qu'une *« rage appliquée »*[310].

2. MAURIAC CONTRE LES HUSSARDS

Mais c'est sans doute la charge de François Mauriac qui reste la plus virulente et la plus marquante. Les relations entre les deux écrivains ont toujours été délicates et Mauriac avait déjà publié en 1948 une critique très négative de *Clérambard*, voyant dans la pièce des relents d'anticléricalisme facile[311] dans une tradition bien française de *« ricanement sur les choses saintes »*.

Mauriac, rebaptisé Saint-François des Assises pour sa mansuétude à l'égard des épurés, ne goûte cependant pas les charges ex nihilo contre les juridictions d'exception mises en place à la Libération et rappelle que cet *« appareil de justice bâtarde »* est *« né des fautes et des erreurs – et des crimes – qui (ont) précédé »*[312] avant de conclure *« Ceux qui crient aujourd'hui, qu'avaient-ils ressenti dans leur cœur, lorsque des réfugiés étrangers en France furent livrés par nous à leurs bourreaux ? »*. Qualifiant la pièce de *« tombereaux d'ordures »* et évaluant l'humour de Marcel Aymé à la hauteur de

[308] DOMINIQUE Pierre, Rivarol, 26 mars 1959
[309] MARCEL Gabriel, *Les Nouvelles littéraires*, 22 février 1952
[310] KEMP Robert, *Le Monde*, 17 février 1952
[311] MAURIAC François, « Gros doigts et petites fleurs », *Le Figaro,* 20 mars 1950
[312] MAURIAC François, « Justice pour la justice », *Le Figaro*, 18 février 1952

celui de Guignol, il voit également dans la pièce une *« vengeance »* et accuse l'auteur de *La Tête des autres* de présenter une *« face convulsée de haine »*.

Cette polémique, cristallisation des solidarités et des inimitiés littéraires, est l'occasion d'une mobilisation défensive de Blondin et Nimier en faveur de Marcel Aymé, qui expriment aussi par là leur rupture avec Mauriac. Leur but n'est d'ailleurs pas de contrebalancer les attaques visant *La Tête des autres* en faisant un éloge dithyrambique de la pièce mais bien de répondre point par point aux critiques qui sont adressées à Marcel Aymé dans une perspective polémique.

Roger Nimier publie ainsi deux articles à une semaine d'intervalle, le 20 février 1952 dans Opéra « La Tête des autres de Marcel Aymé est une pièce qu'il faut se dépêcher d'aller voir », et récidive la semaine suivante, toujours dans *Opéra*, en répondant directement à François Mauriac « Lettre à François Mauriac sur La Tête des autres et la morale de certains ». Qualifiant La Tête des autres de *« pièce admirable »*, il fustige la *« fumisterie »* des critiques, *« vieillards »* qui font *« les petites folles »* et se réjouit de voir prochainement *« toute la pourriture d'un pays se montrer du doigt à travers sa vertueuse indignation »*[313]. Mais la tension monte d'un cran dans son article suivant où Mauriac est cette fois-ci nominalement visé. Il se moque de l' *« encyclique »* lancée par Mauriac contre Aymé et oppose leur filiation littéraire : Aymé du côté des auteurs indépendants *« attaquant les vices les plus criant de leur temps »* comme Rabelais, Balzac et Stendhal ; Mauriac du côté des *« grandes autorités spirituelles »* à la Barrès[314].

Antoine Blondin signe également un article d'une grande violence à l'encontre de Mauriac, dans la continuité de ses charges précédentes qui associaient l'écrivain gaulliste à la fausse Résistance, la Résistance littéraire, le 22 février dans *Rivarol* : *« Parce qu'il a été juré (…) pendant deux ou trois audiences, M. Mauriac s'autorise à nous dire : « Ça ne se passe pas comme ça » Il est bien vrai que, de la même façon, parce qu'il fut peut-être un peu résistant pendant la semaine anglaise, il s'autorise à monter vers l'Arc de Triomphe en compagnie des déportés. Cela ne suffit pas à masquer l'imposture. Votre juré de confection, votre éditorialise sur mesure porte un faux témoignage sur la pièce qu'il vient de voir comme il porte assez souvent de faux témoignages sur l'Histoire que nous venons de vivre »*[315].

---

[313] NIMIER Roger, « La Tête des autres de Marcel Aymé, est une pièce qu'il faut se dépêcher d'aller voir », *Opéra*, 20 février 1952

[314] NIMIER Roger, « Lettres à François Mauriac sur La Tête des autres et la morale de certains », Roger Nimier, *Opéra*, 04 mars 1952

[315] BLONDIN Antoine, « Mon juré chez les riches », *Rivarol*, 22 février 1952 repris dans *Mes Petits Papiers*, La Table ronde, Paris, 2006, p. 118

Aymé finit lui-même par prendre position. Jacques Laurent lui ouvre d'abord les portes d'*Arts*, puis Nimier celles d'*Opéra* et il répond le 19 mars 1952 à Mauriac *: « Quoi qu'en pense M. François Mauriac, je ne sais pas ce qu'est la haine, sinon pour avoir éprouvé, en tant qu'écrivain, celle de certains confrères »*.

Quatre ans plus tard Anouilh, qui avait d'ailleurs trouvé le titre de la pièce de Marcel Aymé, fait aussi le procès des procureurs dans *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes* en tirant un parallèle entre la Terreur et l'Epuration. Bitos, qui tient pour l'arrivisme au procureur Maillard, et pour l'impitoyabilité à Jourdan l'ange exterminateur d'*Uranus*, se voit ainsi attribuer le rôle de Robespierre à un jeu de rôles qui tourne mal pour sa carrière. La pièce fait aussi scandale, et recueille les soutiens de Nimier et d'Aymé[316], ce qui ne lui rend pas forcément service[317].

Jean Anouilh et Marcel Aymé probablement à la Comédie des Champs-Elysées
(1959)
© Photo Bernand (communiquée par Jean-Pierre Belleville)

[316] AYME Marcel, « Une somme de misère et de pureté », *Arts*, 17 octobre 1956
[317] GUERIN Jeanyves, "Un auteur politiquement incorrect", dans *Jean Anouilh, artisan du théâtre*, Élisabeth Le Corre et Benoît Barut (dir.), Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 184.

II. La cohésion littéraire

A. Des critiques impartiaux ?

Marcel Aymé, méfiant à l'égard des critiques qui l'ont parfois malmené[318] et qu'il associe aux professeurs par opposition aux créateurs, commente peu les œuvres de ses contemporains après la guerre. Il en a publié au début de sa carrière journalistique dans *Candide*, mais apprécie peu ce genre d'exercices. Après la guerre, il est donc guidé par des affinités amicales et littéraires qui coïncident souvent. Antoine Blondin est de loin l'écrivain qui bénéficie le plus de ses faveurs littéraires. Marcel Aymé salue presque tous ses livres d'une critique élogieuse. Il rédige en revanche un nombre assez conséquent de préfaces, la plupart du temps pour des écrivains déjà morts, qui sont très révélatrices de ses goûts littéraires et de sa conception de la littérature. Aristophane, Rabelais, et Perrault comptent parmi ses modèles. Il s'attache aussi à rétablir des auteurs oubliés, délaissés, qui ne sont pas considérés comme des auteurs sérieux. Contre une littérature désincarnée et dévitalisante qui se transforme en « cours du soir », Aymé entend s'inscrire plutôt dans la lignée des moralistes du XVIIème : *« Pour moi la première qualité d'un roman, c'est de ne pas être ennuyeux. L'ennui n'est pas une nécessité. Aujourd'hui, peut-être y a-t-il trop de professeurs parmi les romanciers : ils croient qu'on peut remplacer la flânerie par la logique, l'observation par la théorie, le mouvement par la morale. Mais si je pense que l'auteur ne doit jamais imposer une morale, je pense aussi que beaucoup de lecteurs aimeraient dégager un enseignement moral d'un roman : l'art de l'auteur est de les amener à trouver eux-mêmes la morale de l'histoire qu'on leur raconte »*[319].

[318] AYME Marcel, « Je voudrais dénoncer un scandale », *Arts n°594*, 21 novembre 1956 : *« Jeunes gens qui souhaitez écrire pour le théâtre, sachez-le, vous n'y parviendrez avec quelque chance de succès qu'après avoir été longtemps moqués et conseillés par les critiques. Ayez dans l'esprit qu'eux seuls ont du talent, du goût, de l'invention et qu'en définitive, ce sont eux qui façonnent les pièces et les livres que vous écrivez. »*

[319] AYME Marcel, « L'ennui n'est jamais une nécessité », *Les Nouvelles littéraires*, 18 décembre 1947

Antoine Blondin se prête aussi assez peu à la critique littéraire, à laquelle il préfère la chronique sportive (il devient dès les années 50 rédacteur pour *L'Equipe*), mais rédige aussi un grand nombre de préfaces, souvent sollicité par son éditeur Roland Laudenbach. Il s'enthousiasme pour Queneau et Julien Gracq[320] mais sa critique est globalement assez orientée : ses articles les plus élogieux sont réservés à Lucien Rebatet[321], Sacha Guitry[322], Ernst Jünger[323], Paul Morand[324], et à ses amis proches : Albert Vidalie[325], François Fraigneau[326], Stephen Hecquet[327], et Paul Guimard[328].

Roger Nimier, en revanche, est un critique prolixe et s'adonne volontiers à cet exercice sur un mode littéraire et ludique. Ses critiques se veulent antiacadémiques, fondées sur une sorte de complicité littéraire entre écrivains. Il déploie certes un soin constant à saluer les ouvrages de ses parents terribles (*Vivre à Madère* qui marque le retour littéraire de Chardonne, *Nord* et *Entretien avec le professeur Y* pour Céline). Mais il a des goûts très variés, consacre un article dithyrambique à Henri Michaux, très élogieux à Béatrix Beck, Roger Vailland et doux-amer à Bernard Franck. L'amitié n'aveugle en outre pas tout à fait ses jugements littéraires : il admet ainsi pour qualifier l'œuvre de son ami Stephen Hecquet *« une certaine confusion »*. Il préfère en tout cas Cocteau à Gide, ce *« professeur d'immoralisme »* qu'il compare à une institutrice anglaise, déteste Saint-Exupéry - bon pour les scouts, Roger Martin du Gard ce *« chef d'état-major »* et Maurice Blanchot qui *« jouit de la meilleure réputation dans les milieux intellectuels »*[329].

---

[320] BLONDIN Antoine, « Avec « Le rivage des Syrtes », Julien Gracq a écrit un imprécis d'histoire et de géographie à l'usage des civilisations rêveuses », *Rivarol*, 6 décembre 1951. Blondin le qualifie de *« livre admirable »* écrit dans une *« langue magistrale »*

[321] BLONDIN Antoine, « Les deux étendards déchirent notre ciel », *Rivarol*, 15 février 1952

[322] BLONDIN Antoine, « Une folie de Sacha Guitry est servie comme pour un malade », *Rivarol*, 31 mai 1951

[323] BLONDIN Antoine, « En juillet 1942, Picasso proposait au capitaine Ernst Jünger de négocier la paix dans l'après-midi », *Rivarol*, 6 septembre 1951

[324] BLONDIN Antoine, « Le Flagellant de Séville de Paul Morand expie sous les lanières son acte de foi en l'Europe Napoléonienne », *Rivarol*, 28 juin 1951

[325] BLONDIN Antoine, « Le poète vagabond Albert Vidalie », *Arts*, 22 décembre 1954

[326] BLONDIN Antoine, « Fraigneau nous a appris à lire », *Arts*, 6 février 1956

[327] BLONDIN Antoine, « Un lyrisme vigoureux et pudique », *La Table ronde*, décembre 1961

[328] BLONDIN Antoine « Le doigt était sur la gâchette… », *Le Nouveau Candide*, 14 septembre 1961

[329] Toutes ces critiques rédigées pour la Table ronde, ont été rassemblées dans *Journées de lecture*, Gallimard, 1965

B. Le discours sur la littérature

Le trio communie dans une détestation partagée du romantisme, dont il fustige la résurgence dans la France d'après-guerre. Les *« enchanteurs de l'Absolu »* et les *« champions olympiques de psychologie »*[330], la littérature existentialiste et le genre autobiographique, en sont pour eux les héritiers.

1. L'ANTIROMANTISME

Le trio partage une définition assez proche de ce qu'est la bonne littérature. Ils ont plusieurs contre-modèles en commun : la littérature autobiographique, nécessairement psychologisante et impudique, et la littérature existentialiste jugée didactique et pontifiante. L'antiromantisme, résurgence littéraire du combat maurrassien contre une littérature « femelle » d'origine germanique, constitue un socle solide sur lequel s'élabore leur discours sur la littérature.

Marcel Aymé est un antiromantique viscéral dont le rejet virulent inspire beaucoup la jeune génération. On en retrouve surtout la trace dans ses articles et essais d'après-guerre, en réponse à l'émergence de l'autobiographie – un genre qu'il abomine tout particulièrement. L'antiromantisme est d'ailleurs l'un des thèmes principaux de son pamphlet *Le Confort intellectuel*, où il semble s'attaquer à Leiris, l'un des pionniers de l'autobiographie qui a publié *L'Age d'homme* en 1939. Michel Leiris a tout pour déplaire à Marcel Aymé. Proche de Sartre et membre fondateur des *Temps Modernes*, l'écrivain avait d'ailleurs rendu dans la préface de *L'Age d'homme* « De la littérature considérée comme une tauromachie » ajoutée après la guerre un hommage aux théories sartriennes de la littérature engagée. En outre, Marcel Aymé exècre le genre autobiographique dans lequel il voit une résurgence du narcissisme romantique. Son pastiche présente implicitement l'ouvrage comme les fantasmes gauchisants d'un bourgeois névrosé et égocentré, adepte des théories freudiennes sur la sexualité infantile. Dans *L'Age d'homme*, au chapitre « Le sujet et l'objet »[331], Leiris évoque en effet son premier émoi sexuel à l'âge de six ans devant une bande de petits enfants pauvres grimpant pieds nus sur un tronc d'arbre. Or Monsieur Lepage évoque une autobiographie lue par sa sœur (précisément le prototype de la bourgeoise-snob intellectuellement – de gauche qui court les bordels sordides et la misère sociale parce qu'elle y trouve une « poésie terrible ») : *« à la lecture de Cinquième année, gros livre de six cents pages au long desquelles l'auteur décrivait le frisson angoisseux qui l'avait*

[330] NIMIER Roger, « Gide », dans *Journées de lecture*, Gallimard, 1965
[331] LEIRIS Michel, *L'Age d'homme*, Folio, Paris, p. 36

saisi à l'âge de quatre ans à la vue d'une petite fille qui faisait pipi devant lui »[332]. La psychanalyse, au cœur de l'introspection autobiographique, est aux yeux d'Aymé le *« pire des prétextes littéraires »* : aux écrivains qui n'ont pas la *« fibre révolutionnaire »*, il reste toujours à ces *« déshérités de laisser entendre qu'ils s'adonnent à la masturbation ou à la pédérastie »*[333]. Nimier s'attaque quant à lui à Jean Genet[334] dans *Journées de lecture* : *« Jean Genet est entré dans la littérature avec une réputation scandaleuse, autant dire comme un bon sujet. Ses livres étant obscènes et son casier judiciaire chargé, il répondait en tout point à ce qu'on attendait d'un écrivain en 1945. (…) Le crime, le vol, la pédérastie sont les vertus théologales de son univers (…) Les situations figées qui reviennent avec une telle régularité dans ses livres, démontrent qu'il s'agit pour lui d'une rhétorique, d'un confort intellectuel sagement organisé »*[335].

D'autres diatribes antiromantiques et anti-baudelairiennes du *Confort intellectuel* sont plus ambivalentes et délicates à interpréter. Monsieur Lepage, personnage outrancier et truculent monopolisant la parole dans son dialogue à sens unique avec un narrateur-faire valoir, ne peut être considéré comme le porte-parole strict de Marcel Aymé. Pourtant, il affirme avec excès ce que Marcel Aymé distille ou suggère en son nom propre dans d'autres écrits. Il est difficile de le prendre au sérieux quand il déclare que la poésie *« prépare immanquablement le règne de la confusion, de l'anarchie et de toutes les déviations mentales et sentimentales »*[336] ou quand il tient le romantisme pour responsable de la dégénérescence de la bourgeoisie française *;* pourtant la corruption de la bourgeoisie par la littérature, dont la vision fantasmée et allégorique de la révolution et du prolétariat découle de ses mauvaises lectures, est un thème récurrent chez Marcel Aymé et que l'on retrouve dès *Travelingue*. Le romantisme leur a *« appris à voir belle la laideur, à chercher l'émotion poétique dans le mou flou et dans la violence ténébreuse, à aligner péremptoirement des mots vides de sens comme s'ils représentaient des réalités ».*[337] C'est exactement ce que dit Marcel Aymé, cette fois-ci en son nom propre, dans sa préface aux œuvres complètes de François Rabelais : le romantisme qui *« consiste pour un écrivain à surgir dans une clarté brumeuse en se frappant la poitrine, en montrant ses mains meurtries et son visage ravagé de larmes et de mystère »* a contribué à *« créer une confusion entre l'idée et la sensation, en introduisant le flou et l'imprécision »*[338]. Les existentialistes sont ainsi qualifiés de romantiques *« Le romantisme qui les imprègne, en les habituant à se satisfaire d'un contact sensuel*

---

[332] AYME Marcel, *Le Confort intellectuel*, Flammarion, 1949 p. 103
[333] *Ibid*, p. 91
[334] Avant de recevoir l'onction sartrienne de *Saint-Genet, poète et martyr*, Jean Genet a d'abord été soutenu par Cocteau, Turlais et Laudenbach. Il renie ensuite ses premiers fidèles.
[335] NIMIER Roger, « Genet », *Journées de lecture*, Gallimard, 1965
[336] AYME Marcel, *Le Confort intellectuel*, p. 14
[337] *Ibid*, p. 71
[338] AYME Marcel, préface aux *Cinq Livres*, Magnard, 1965

avec l'univers et de formules incantatoires qui n'enferment aucune notion solide, les a détournés de l'effort de comprendre et la dégénérescence de leur vocabulaire a encore aggravé le mal »[339].

Nimier revendique en tout cas cet antiromantisme ayméen. Son essai *Le Grand d'Espagne* appelle aussi à un *« retour au classicisme »* et cite pour modèle Aymé qui a su dans *Le Confort Intellectuel* montrer *« les avantages stratégiques du bon goût, de la raison »*[340]. L'étiquette « classique » est d'ailleurs la quintessence du compliment critique qu'il réserve à son ami Blondin dont les romans relèvent d'un *« classicisme ébouriffé »*[341]. Les Hussards sont d'ailleurs eux-mêmes souvent qualifiés par leurs critiques contemporains de *« néo-classiques »*[342].

B. UNE ODE A LA LITTERATURE VIRILE

L'opposition genrée entre romantisme et classicisme est une autre caractéristique commune. Monsieur Lepage opposait déjà en des termes nietzschéens le classicisme, littérature *« virile »* qui *« n'apporte pas une diminution (des) forces »* au romantisme littérature pour femmes dont le *« culte du flou, du vague, de l'étrange »* vise le *« système nerveux »*[343]. Contre la déviance *« exhibitionniste »* du genre autobiographique d'extraction romantique, Blondin et Nimier ont en commun de vanter les mérites d'une littérature *« virile »*, c'est-à-dire *« pudique »*. Les critiques que consacre Blondin à ses amis de la *Table ronde* Jacques Perret et Stephen Hecquet sont à ce titre éloquentes : dans sa critique des *Biffins de Gonesse*, il offre une définition de la *« littérature masculine »* qui est *« pudique » « drôle », « gaie »*[344]. Chez Stephen Hecquet il apprécie le *« lyrisme vigoureux et pudique »* ainsi que la *« vigilante tendresse »*[345].

Aux productions éthérées et abstraites des *« enchanteurs de l'Absolu »* et des *« professeurs du soir »*, ils opposent une lecture robuste sollicitant les sens, avec une prédilection pour la métaphore gustative. Ils préfèrent d'ailleurs tous parler de « langue », signe d'un rapport concret et brut à l'écriture, que de « style » synonyme d'affect et d'esprit de chapelle. Parmi les anciens, le modèle est Rabelais dont Céline est pour Nimier et Aymé l'héritier. Dans sa préface à l'étude de Nicole Debrie,

---

[339] AYME Marcel, *Le Confort intellectuel*, p. 55
[340] NIMIER Roger, *Le Grand d'Espagne*, p. 145
[341] NIMIER Roger, « Antoine Blondin », *Journées de lecture*, Gallimard, 1965
[342] NADEAU Maurice, *Le roman français depuis la guerre,* Gallimard, 1963, p. 145
[343] AYME Marcel, *Le Confort intellectuel*, p. 132
[344] BLONDIN Antoine, « Le caporal épinglé rengage en petite banlieue : c'est une tragédie de l'honneur », *Le Nouveau Candide*, 27 juillet 1961
[345] Contribution d'Antoine Blondin à « Tel était Stephen Hecquet », *La Table ronde*, décembre 1961

Aymé qualifie donc les œuvres de son ami de *« nourritures robustes »* à la *« langue vivante, colorée, poétique, signifiante »*, par opposition aux *« chuintements artistiques »*, aux *« vagueurs philosophantes »* et aux *« exercices de style »*[346]. On retrouve des comparaisons culinaires ou sexuelles du même genre dans sa critique de Blondin qui écrit comme il s'acquitte de sa *« fonction respiratoire »* ou *« reproductive »* et qui a le don de *« jouer avec les mots, de les tâter comme des pêches de vigne ou des chairs de femme, de mouiller un substantif avec un peu d'adjectif, d'empoigner une phrase rétive et de la réduire, apoplectique et signifiante, ou au contraire de l'étirer, de la tendre comme une corde de guitare et d'en écouter la résonance jusque dans ses doigts de pied »*[347]. Pour Nimier également Céline est un modèle : *« Des dons de moraliste, un moi tolérable sinon effacé, une langue neuve, mais qui sert déjà d'exemple, le goût du français (…) en somme, tout ce que son grand-père, qui était professeur de lettres à Rouen, si je ne me trompe, approuvait chez les classiques. Un classique, un ! … la littérature française est servie »*[348].

III. La solidarité pour les morts : la commémoration de la mort de Brasillach

La remémoration de la mort de Brasillach est un temps fort dans la recomposition de la droite littéraire. Présenté comme un véritable martyr, bouc émissaire expiatoire d'une société hypocrite qui a massivement adhéré à Vichy, Robert Brasillach est un symbole fort permettant de contester non seulement l'épuration intellectuelle mais aussi le consensus gaullien entourant la Libération. Drieu figure également parmi ces martyrs acculés au suicide ou au peloton d'exécution - un numéro lui est également consacré en octobre 1955 par *La Parisienne* - mais c'est bien Brasillach condamné à mort par les tribunaux qui suscite le plus grand engouement.

Un numéro spécial de *Défense de l'Occident* lui est consacré en mars 1955 pour commémorer les dix ans de sa mort. Cette revue créée par Maurice Bardèche en 1952 est présentée par Jean-Yves Camus et René Monzat comme *« la plus importante revue de l'extrême-droite française de l'après-guerre »*[349]. Le numéro spécial dédié à Robert Brasillach regroupe une vingtaine de contributions parmi lesquelles figurent celles d'Aymé[350], de Blondin[351], de Nimier[352] et d'Anouilh. La commémoration de la

[346] AYME Marcel, préface aux *Œuvres complètes*, Balland, 1966
[347] AYME Marcel « L'Europe buissonnière », *Aspects de la France*, 17 novembre 1949
[348] NIMIER Roger, « Louis-Ferdinand Céline, dénonciateur du roman », *Bulletin de Paris*, 8 avril 1955
[349] CAMUS Jean-Yves, MONZAT René, *Les droites nationales et radicales en France*, presse universitaire de Lyon, 1992, page 41.
[350]AYME Marcel, « Le Libérateur », *Défense de l'Occident*, février 1955
[351] BLONDIN Antoine, « Le souvenir de Brasillach », *Défense de l'Occident*, mars 1955
[352] NIMIER Roger, « In Memorial RB », Roger Nimier, *Défense de l'Occident*, février 1955

mort de Brasillach est célébrée toutes les décennies. A la première orchestrée par *Défense de l'Occident* en 1955 succède une seconde salve d'hommages nécrologiques en 1965 dans les *Cahiers des amis de Robert Brasillach* (lancés par Bardèche en 1950). Le ton y est rendu plus amer par le retour de l'Epurateur et le parallèle avec la Libération et l'issue de la guerre d'Algérie est récurrent, Bastien-Thierry s'ajoutant à la liste des victimes du Général de Gaulle.

A. Naissance d'un martyr littéraire

1. LES COMMEMORATIONS

Marcel Aymé, Antoine Blondin et Roger Nimier, tous membres de la société des amis de Robert Brasillach, apportent leurs contributions. Pour Nimier et Blondin, Brasillach incarne le sens de la camaraderie virile, le goût pour les canulars et l'esprit potache dont ils se veulent les héritiers. Marcel Aymé a quant à lui connu personnellement Robert Brasillach qui a toujours été l'un de ses plus fidèles admirateurs, saluant presque chacune de ses nouvelles parutions d'une critique élogieuse. A la Libération, Marcel Aymé s'était dévoué pour décrocher des signatures pour la demande de grâce en sa faveur et faisait partie – avec Paul Valéry, Paul Claudel et François Mauriac – des écrivains dont Maître Isorni avait lu la lettre au procès de Brasillach.

Cette remémoration prend donc une importance particulière pour Marcel Aymé et lui permet aussi de manifester à nouveau son antigaullisme virulent. Son article d'hommage à Robert Brasillach baptisé *« Le Libérateur »*[353] porte en fait presque exclusivement sur le Général de Gaulle. Il conteste sa légitimité en le présentant comme un déserteur parachuté par les Alliés *« les Français considéraient avec stupeur le général à la sombre figure, venu de l'autre rive de la Manche se faire le geôlier de la nation »* et lui reproche son impuissance face au chaos qui a suivi la Libération et sa gestion d'une épuration sélective et injuste qui s'en prend aux symboles (les écrivains inoffensifs et impuissants) plutôt qu'aux véritables acteurs politiques et économiques de la collaboration. Marcel Aymé récidive pour l'anniversaire des vingt ans de la mort de Robert Brasillach en 1965 et monte d'un cran dans la verve antigaulliste avec une petite pique à son meilleur ennemi François Mauriac *« Tel est le grand secret que les dévotieuses investigations de François Mauriac n'avait pas réussi à percer : le général est trop bon. Connaissant sa faiblesse, il prend sur lui et réagit avec vigueur, avec alacrité. Il emplit les prisons, crée des tribunaux d'exception, fait condamner à des siècles d'emprisonnement et fusiller »*[354].

[353] AYME Marcel, « Le Libérateur », *Défense de l'Occident*, février 1955
[354] AYME Marcel, « Hommages à Robert Brasillach », *Cahiers des amis de Robert Brasillach*, février 1965

L'article d'Antoine Blondin, sobrement baptisé « Le souvenir de Brasillach », est plus amer qu'agressif et plus anti-existentialiste qu'antigaulliste. Il impute la responsabilité de l'*« assassinat »*[355] de Brasillach aux écrivains de gauche et reprend le thème de la génération orpheline : *« Les gens qui cherchent aujourd'hui les écrivains de droite et ne les trouvent pas auraient intérêt à se rendre au cimetière. De même ceux qui nous demandent où sont nos maîtres… (…) Et pourtant je ne l'ai (Brasillach) vu qu'une seule fois. C'était pendant l'Occupation, à la terrasse du Flore. Jean-Paul Sartre passait sur le boulevard, fuyant vers une victoire certaine et confortable »*[356].

2. LA PUBLICATION DES ŒUVRES COMPLETES

Marcel Aymé trouve également une nouvelle occasion d'honorer la mémoire du critique de *Je suis partout* en 1963. Maurice Bardèche, qui coordonne la publication des œuvres complètes de Robert Brasillach, sollicite en effet Marcel Aymé pour préfacer les œuvres romanesques de ce-dernier et Jean Anouilh pour les œuvres théâtrales. Comme le souligne Jeannine Verdès-Leroux, ces hommages aboutissent souvent à la construction rétrospective d'un génie littéraire, alors que si tous reconnaissent ses talents de critique, peu d'écrivains de droite se sont enthousiasmés avant la Libération pour les créations de Robert Brasillach, qu'elles soient romanesques ou théâtrales[357].

Dans un style retenu et sobre et selon une trame académique, Marcel Aymé commence par dresser le portrait d'un écrivain précoce, à la gaieté presque ingénue -ce qui rejoint le portrait qu'en fait Anouilh pour souligner la cruauté de son destin et de ceux qui l'ont jugé - dont la *« grande confiance (…) faisait penser à un enfant »*[358], puis revient méthodiquement sur la dimension autobiographique de ses œuvres, s'interroge sur ses influences littéraires, sur les différentes périodes qui ont marqué son œuvre, et reste très évasif sur le tropisme politique de ce *« romancier de la tendresse »*.

Tout en avouant ses réserves sur les talents dramaturgiques de Brasillach, Anouilh adopte une tonalité plus lyrique et donne une vision presque christique de l'exécution de Brasillach *« Cet enfant nu d'un matin de février (car je crois qu'il était resté un enfant, c'est pour ça qu'il n'a pas haï, qu'il leur a tendu la main et qu'il a crié : Vive la France !) les bras chargés de ses dons éclatants, rouges et dorés*

---

[355] BLONDIN Antoine, « Le souvenir de Brasillach », *Défense de l'Occident*, mars 1955, in Antoine Blondin œuvres, page 991.
[356] *Ibid*, page 992
[357] VERDES-LEROUX, Jeannine, *Refus et violences, politique et littérature à l'extrême-droite des années 30 aux retombées de la Libération*, p. 437
[358] AYME Marcel, préface aux œuvres complètes de Robert Brasillach, tome I, p. XVI

comme des livres de prix – cet enfant nu a pris sa place à jamais parmi les premiers écrivains de la langue française »[359].

B. L'extension à Bardèche

Cette solidarité s'étend à Maurice Bardèche – beau-frère de Brasillach – en délicatesse avec la justice depuis la Libération. Il est en effet incarcéré en 1949 pour la publication de *Nuremberg ou la Terre promise*, premier écrit négationniste où il prend également la défense de l'Allemagne nazie contre la justice des « vainqueurs » paru en octobre 1948. Bardèche est condamné à un an de prison ferme et 50 000 francs d'amende. Il avait déjà publié *Lettre à François Mauriac* en 1947 où il revendiquait la légalité et la légitimité de la collaboration et exigeait réparation pour l'épuration.

Marcel Aymé prend la tête de la campagne de presse réclamant sa libération. Il publie un premier article dans *Carrefour* le 23 février 1949 où plane l'ombre de Brasillach : *« Ainsi montrait-on à tous, en même temps que l'écrivain bafoué derrière les barreaux de sa cellule, le cadavre d'un autre écrivain fusillé celui-là, par les défenseurs des enrichis de l'Occupation et des profiteurs du nouveau régime »*. Il lance ensuite dans *Aspects de la France* une pétition accompagné d'un article virulent dénonçant les violations, multiples depuis la Libération, de la liberté d'expression[360]. Il revient à nouveau sur la coupable indulgence de la Justice envers les puissances de la finance, contrastant avec son acharnement contre les écrivains, boucs émissaires faciles et démunis : *« Fallait-il croire que dans ce Parquet, un ou plusieurs magistrats avaient voulu racheter, par un acte de rigueur à l'égard d'un écrivain, certaines complaisances pour de richissimes suspects ? »*[361]. Cette rhétorique qui rappelle la protestation contre l'impunité des constructeurs du Mur de l'Atlantique montre que la pétition a pour but sous-jacent de contester une nouvelle fois rétrospectivement l'épuration des intellectuels. C'est aussi la première pétition où l'on retrouve les signatures du trio.

[359] ANOUILH Jean, préface aux œuvres complètes de Robert Brasillach, tome IV, p. XIII
[360] Pétition lancée le 1er avril 1949 dans *Aspects de la France*
[361] AYME Marcel, « Les écrivains contre l'arbitraire », *Paroles françaises*, 1er avril 1949

Partie III : L'essoufflement (1958-1968)

Le retour du Général de Gaulle réactive le traumatisme de l'épuration. Leur antigaullisme obsessionnel, la défense jusqu'au-boutiste de l'Algérie française pour les Hussards les marquent politiquement et les isolent de plus en plus dans le monde des lettres.

Essoufflement littéraire et marginalisation politique accompagnent donc les derniers combats du trio. Onze ans s'écoulent entre la parution d'*Un Singe en hiver* (1959) et celle du dernier roman d'Antoine Blondin, largement autobiographique, *Monsieur Jadis* (1970). Roger Nimier s'est condamné à un silence littéraire de dix ans après les échecs critiques et publics d'*Amour et Néant* (1951) et *d'Histoire d'un amour* (1953) et meurt accidentellement avant d'avoir pu publier *D'Artagnan amoureux*, publié posthume et accueilli très fraîchement par la critique. Depuis *Les Oiseaux de lune* en 1956, Marcel Aymé est également sur le déclin. *La Mouche bleue* (1957), *Patron* (1959) et surtout *Louisiane* (1961), éreintée par la critique[362], sont des échecs.

[362] Cf Michel Lécureur, *Marcel Aymé et les conflits*, p. 145 : dans *Le Monde* le 23 septembre 1961, Bertrand Poirot-Delpech considère que la pièce est *« sans vie ni langage »*, Macabru dans *Arts* la qualifie de *« catastrophe »*. Michel Lécureur cite également deux articles très négatifs dans *France-soir* et *Combat.*

Chapitre 6 : La guerre d'Algérie, le glas du désengagement

La lutte pour le maintien de l'Algérie française, qu'ils aiment rattacher à leur inexpugnable goût pour les causes perdues, est le dernier combat commun mené par les Hussards. Marcel Aymé, tout en s'affirmant favorable à l'indépendance de l'Algérie, ne prend néanmoins pas ses distances avec le groupe. Au contraire, la guerre d'Algérie marque un sursaut dans son antigaullisme. Le parallèle entre la guerre d'Algérie et l'épuration est une constante : Bastien-Thiry est un nouveau Brasillach. Mais ce dernier combat, nourri de rancœurs politiques qui n'ont toujours pas cicatrisé marginalise le groupe. *La Table ronde*, après avoir été le fer de lance de l'antisartrisme, se mue en officine de l'antigaullisme, *La Parisienne* périclite et Laurent déserte *Arts* pour des revues plus confidentielles et plus radicales.

Ce sursaut politique après la stratégie toute littéraire des années 50 est d'autant plus marquante qu'ils ont fait preuve d'un relatif effacement dans la « guerre froide des intellectuels ». Leur ninisme est aussi lié à leur difficulté à se détacher de la Libération pour lire l'actualité : leur anticommunisme reste fondamentalement lié à l'épuration et ils manifestent un antiaméricanisme à des degrés variables qui les rapproche de leurs adversaires mais dont les ressorts sont connotés.

I. Le retour de l'Epurateur

A. Divergences sur la décolonisation

Marcel Aymé se distancie de la jeune génération au sujet de la décolonisation. S'il accepte de signer un article aux côtés des Hussards en hommage à Jean Bastien-Thierry[363] par antigaullisme et aversion profonde pour la peine de mort, il est en fait partisan d'une Algérie algérienne[364]. Il a en outre toujours été profondément anticolonialiste et déplore dès les années 30 l'uniformisation des modes de vie dont le messianisme universaliste imposant un modèle unique sous la bannière du progrès est à ses yeux le responsable. Son anticolonialisme découle donc largement de son antiprogressisme comme il l'exprime avec humour dans son article « Nostalgie » (1935) en concluant *« Quelle que soit l'issue du conflit, il est bien tard aujourd'hui pour s'aviser que le monde devient monotone. Dans cinquante ans, même s'ils ont conservé leur indépendance, les Ethiopiens auront aboli l'esclavage et ils ne couperont plus les oreilles de leurs ennemis. Ils auront le métro, le confort moderne, le chômage et fabriqueront eux-mêmes leurs avions de bombardements et leurs gaz toxiques* »[365]. Il justifiera à ce titre toujours sa signature au manifeste des 64 en 1935 par son pacifisme.

En revanche, Blondin et Nimier prennent position très clairement : la perte de l'empire colonial porte pour eux le coup de grâce à la grandeur française. Si leurs réticences sont partagées au début de la crise algérienne par la majorité de l'opinion publique, leur soutien jusqu'au-boutiste aux ultras de l'OAS les isole et les marque définitivement. Marcel Aymé, anticolonialiste mais aussi fin stratège, pressent d'ailleurs que les convergences entre les Hussards et les partisans les plus ultras de l'Algérie française sont très dangereuses et risquent de classer le groupe à l'extrême-droite en dépit de ses ambitions apolitiques initiales. Il appelle donc Roger Nimier à la prudence politique et lui déconseille vivement de manifester trop explicitement ses convictions comme le rapportera Jean Namur[366].

Les Hussards n'écoutent pas cette recommandation et rompent progressivement avec leur vœu de désengagement à mesure que la décolonisation s'accélère. Jacques Laurent est de loin le plus engagé, Antoine Blondin pourtant le plus politisé aux retombées de la Libération apporte son soutien mais reste globalement en retrait. Ils sont tous opposés à l'intégration et Marcel Aymé les rejoint sur ce point mais en en tirant les conclusions opposées : *« J'ai toujours été partisan d'une Algérie algérienne, et, malgré le désastre d'Evian, si la possibilité s'offrait aujourd'hui encore d'une intégration de cette Algérie dans le sein de l'ex-métropole, j'y serais plus opposé que jamais »*[367]. Blondin manifestait

[363] Organisateur de l'attentat du Petit-Clamart en août 1962
[364] AYME Marcel, « Pour saluer Bastien-Thiry », *Esprit public*, avril 1963
[365] AYME Marcel, « Nostalgie », *Marianne*, 25 septembre 1935
[366] DAMBRE Marc, *Roger Nimier, Hussard du demi-siècle*, p. 254
[367] AYME Marcel, « Pour saluer Bastien-Thiry », *Esprit public*, avril 1963

déjà en 1946 au milieu de saillies racistes (« Dix petits nègres ») son mépris pour les représentants d'Outre-mer : *« Fermement convaincus des nécessités d'un trusteeship sous l'égide américaine, séparatistes, malgaches qui vont s'en retourner au terme d'un beau voyage après s'être abstenus au vote de la Constitution, maires de Dakar, de Bamako, de Pointe-à-Pitre, rieurs, beaux garçons et pitres à point, nos petits nègres refuse de faire chambre à part, à la prochaine législature, et chavirés par cette kermesse travaillent pour la République en dansant biguine à bango »*[368]. Quant à Jacques Laurent, il trouve un fondement maurrassien au rejet de l'intégration : *« considérant le déclin de la France comme un déclin. Mais le mot intégration m'inquiétait parce qu'il me rappelait la démonstration au cours de laquelle Maurras l'avait proclamée impossible et non-désirable »*[369].

Pour riposter contre le manifeste des 121 publié dans le Monde sur « le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » le 6 septembre 1960, Antoine Blondin, Roger Nimier et Michel Déon (Jacques Laurent avait oublié d'envoyer sa signature) signent le 6 octobre le « manifeste des intellectuels français » soutenant la ligné opposée. Ils se radicalisent surtout par le biais d'*Esprit public*, revue de défense de l'Algérie française où ils collaborent et autour de laquelle gravitent des militants de l'OAS. Pierre Sergent, membre de l'OAS sollicite ainsi le soutien de l'équipe d'*Esprit public* : la nature des services rendus par le groupe reste floue. Le bureau de Nimier aux éditions Gallimard aurait parfois servi de dépôt ce qui lui vaut d'être perquisitionné quelques semaines avant la mort de son propriétaire. Jacques Laurent n'est pas non plus très précis à ce sujet dans *Histoire Egoïste* et préfère raconter sa cavale dans des stations balnéaires huppées pour échapper aux services de police.

B. Mais union dans l'antigaullisme

Marcel Aymé, en retrait face à un combat pour l'Algérie française qu'il ne partage pas et juge inutile, communie en revanche avec les Hussards dans l'antigaullisme. Depuis la Libération, le refus de la grâce à Brasillach et une épuration qu'il juge toujours aussi barbare et injustifiée, il multiplie les attaques contre le Général de Gaulle.

Nimier se démarque du groupe par un antigaullisme tardif. Sensible au *« patriotisme »* et au *« mauvais caractère »*[370] de De Gaulle, se revendiquant à la fois gaulliste et maurrassien, il collabore régulièrement à la revue gaulliste *Liberté de l'esprit*, dont Claude Mauriac est le rédacteur en chef. De

[368] BLONDIN Antoine, « Autant en emporte le vote », *Paroles françaises*, avril 1946
[369] LAURENT Jacques, *Histoire Egoïste*, Folio, 1978, p. 473
[370] NIMIER Roger, « De Gaulle, sa mémoire et ses Mémoires », *Bulletin de Paris*, 28 juin 1956

Gaulle a incarné pour Nimier une forme de lutte crédible contre les « vieillards » de la Quatrième République et le RPF, très virulent sur le terrain de l'antiparlementarisme, qualifié de fasciste par la gauche et l'extrême-gauche, avec à la tête de son bureau « propagande » le colonel Rémy, avait de quoi le séduire. Il prend même la défense de de Gaulle lors de la publication de ses mémoires, contre son ami Stephen Hecquet, violemment antigaulliste. La décolonisation de l'Algérie marque néanmoins la fin de son gaullisme.

L'antigaullisme de Marcel Aymé et des Hussards a pour socle commun le parallèle dressé entre l'issue de la guerre d'Algérie et l'épuration. L'hommage d'Aymé à Bastien-Thiry est à ce titre très révélateur : *« Le président de la République, lui, n'a été blessé que dans son amour-propre et c'est assez pour qu'à nouveau retentisse le roulement du peloton d'exécution qui aura servi de musique de fond aux deux règnes gaulliens »*[371], critique que l'on retrouve dans son ultime charge de 1964[372] en soutien au pamphlet de Jacques Laurent *Mauriac sous de Gaulle*. L'antigaullisme viscéral du groupe s'exprime justement avec une particulière virulence au moment de l'affaire *Mauriac sous De Gaulle*. Jacques Laurent, auteur d'un véritable manifeste de l'antigaullisme, est poursuivi pour offenses au chef de l'Etat. Une pétition de soutien et de protestation est lancée. Elle est signée par 22 écrivains : Aymé et de Blondin, mais aussi Anouilh, Emmanuel Berl, Bernard Franck et Françoise Sagan. Dans *Histoire égoïste*, Jacques Laurent présente son pamphlet comme une réaction indignée au coup porté par l'obséquiosité servile de l'hagiographie mauriacienne à la littérature et nie toute orientation politique : *« d'abord à cause de l'influence que Mauriac exerçait à juste titre sur de jeunes écrivains qui pouvaient être tentés de suivre un exemple qui, sur le plan littéraire, était désastreux, ensuite parce que je craignais que plus tard les historiens de la littérature puissent accepter cette vie de De Gaulle comme un ouvrage représentatif du déclin des lettres françaises en 1964 »*[373].

Il vise néanmoins beaucoup plus de Gaulle que Mauriac. Le romancier est certes tourné en dérision ; son admiration est comparée aux émois d'une jeune fille en fleur ; il est présenté comme un larbin maladroit car trop empressé de bien faire, un dévot qui a trouvé son nouveau messie. Mais c'est bien de Gaulle beaucoup plus que Mauriac qui est méthodiquement visé avec tous les poncifs de l'extrême-droite antigaulliste : ce *« général sans victoire »*[374] - par contraste au vainqueur de Verdun - n'a jamais combattu, ce mégalomane a toujours agi par ambition et opportunisme et prospéré sur les malheurs de son pays, il retourne sa veste constamment, il s'acharne contre ses amis, ménage ses

[371] AYME Marcel, « Pour saluer Bastien-Thiry », *Esprit public*, avril 1963
[372] AYME Marcel, « Mauriac sous de Gaulle », *Combat*, 5 décembre 1964
[373] LAURENT, Jacques, *Histoire égoïste*, p. 488
[374] LAURENT, Jacques, *Mauriac sous De Gaulle*, *La Table ronde*, 1964, p. 197

ennemis[375]. C'est un *« figurant »*[376] dont l'unique talent est de savoir se muer en *« metteur en scène »*[377] pour sauver les apparences au moment opportun. Si le point de départ est bien l'Algérie française et son cortège d'atteintes aux libertés individuelles – Laurent cite d'ailleurs longuement François Mitterrand[378] - , le brûlot de Jacques Laurent se conclut bien sur un retour au grand mensonge de la Libération[379], à la défaite maquillée en victoire par un déserteur se présentant comme l'incarnation de la résistance alors qu'elle aurait été encouragée en sous-main par le Maréchal en personne[380]. Et sur un parallèle entre 1940 et 1961 : le Général s'en est pris à Vichy et non à l'Allemagne nazie[381] en 1940 et en 1961 il préfère s'acharner sur les putschistes que sur les fellaghas, et tente à ces deux occasions et de maquiller une *« inéluctable humiliation »* en *« page de gloire »*. Marcel Aymé, en plus de la pétition, rédige une ultime charge contre l'Epurateur, en corroborant une nouvelle fois cette relecture de la guerre d'Algérie à la lumière de l'épuration (« Mauriac sous De Gaulle », *Combat n°6362*, 5 décembre 1964).

Le mitterrandisme des écrivains de droite radicale est aussi souvent le dernier avatar de leur antigaullisme viscéral. L'auteur du *Coup d'Etat permanent*, admirateur inconditionnel des *Deux Etendards* bénéficie notamment des suffrages d'Aymé en 1965[382], et de Blondin en 1981 (et de Rebatet qui surprend Jacques Chancel au micro de Radioscopie). Antoine Blondin ne manque pas de rappeler à Pierre Assouline la jeunesse maurrassienne du président socialiste.

---

[375] *Ibid* p. 49, ce passage est d'ailleurs retenu contre lui à son procès : *« il poursuivit avec un bel appétit, chassa de France, incarcéra ou fit tuer des gens qui, pour la plupart, avaient été ses fidèles. Cela est un trait de son caractère »*

[376] *Ibid*, p. 197

[377] *Ibid*, p. 203

[378] *Ibid*, p. 132-136

[379] En reprenant les chiffres très surévalués qui circulent dans certains milieux : *« Les estimations les plus modestes fixent à cent mille le nombre de ceux qui furent tués. La plupart n'avaient jamais intelligencé avec l'ennemi (…) Dans les geôles de Nîmes comme à l'Institut Dentaire, les champions de la Gestapo eussent pu prendre des leçons »* p. 74-75

[380] *Ibid*, p. 186

[381] *Ibid*, p. 34-35 *« Ayant pris le parti définitif de demeurer à Londres, c'est-à-dire au sein d'une nation qui n'avait jamais été vaincue, de Gaulle était-il tellement David quand du haut de la puissance anglaise et grâce aux moyens anglais, il entreprit moins de lutter contre l'Allemagne, que d'agresser le gouvernement légal de son pays, c'est-à-dire d'un pays vaincu et bien incapable de la moindre offensive ? »*

[382] Lettre de Marcel Aymé à Camille Aymé du 19 décembre 1965, citée par Michel Lécureur *Marcel Aymé et les conflits* p. 210

II. Marginalisation

La question de l'indépendance du Maroc avait déjà été l'un des motifs de la rupture avec Mauriac et marqué l'amorce d'un cloisonnement. Jacques Laurent, le plus engagé, est aussi le cas le plus emblématique : il prend progressivement ses distances avec *La Parisienne* puis *Arts* pour se consacrer à une presse marginale et ultradroitière.

A. La perte de vitesse des revues hussardes

1. LE CLOISONNEMENT DE LA TABLE RONDE

Les éditions de la Table Ronde, après avoir un temps « incliné un peu à gauche » dans les années 50 avec l'entrée de Colette et Jacques Duhamel, opèrent un virage à droite toute avec le retour en force de Roland Laudenbach en 1960. Le couple Duhamel, favorable à une Algérie algérienne, se retire. Sous l'impulsion de Laudenbach, la Table ronde devient progressivement l'officine littéraire des militants de l'Algérie française. Il publie notamment *Algérie, oiseau aux ailes coupés* de Georges Bidault en 1958, *Au lieutenant des Taglaïts* de Philippe Héduy en 1960, *Cette haine qui ressemble à de l'amour* de Jean Brune en 1961, *Un procès* d'Alain de Sérigny en 1961, *Plaidoyer pour un frère fusillé* de Gabriel Bastien-Thiry en 1966 ou encore *Ma peau au bout de mes idées* de Pierre Sergent en 1967.

La maison d'édition s'illustre aussi par son antigaullisme. Elle est de fait impliquée en tant qu'éditeur dans « l'affaire Mauriac sous de Gaulle » et se voit condamnée à une amende avec l'ordre de retirer certains passages du pamphlet. Mais ce procès a plutôt un effet positif : victimes de la censure, Jacques Laurent et Roland Laudenbach bénéficient de soutiens élargis. Jérôme Lindon, le directeur des éditions de Minuit[383], Françoise Sagan et Bernard Franck témoignent en leur faveur. Le procès de Jacques Laurent intervient également en pleine campagne présidentielle ce qui lui vaut le soutien de tous les candidats et adversaires de De Gaulle : Pierre Marcilhacy, Jean-Louis Tixier-Vignancourt et François Mitterrand protestent d'une seule voix contre une censure qui menace d'entraver leur propre liberté d'expression[384].

La revue est revendue en 1961 *« à une officine proche de l'Opus Dei »*[385] et s'éteint définitivement en 1969.

[383] Roland Laudenbach avait témoigné en sa faveur quelques années plus tôt, lors du procès impliquant les éditions de Minuit pour la publication de *La Question*.
[384] Intervention de François Mitterrand citée dans LAURENT Jacques, *Histoire Egoïste*, p. 497
[385] LOUIS Patrick, *La Table ronde, une aventure singulière*, p. 197

2. L'IMPLOSION DE *LA PARISIENNE*

La Parisienne, en difficulté dès octobre 1955, cesse temporairement de paraître avant de reprendre sous un nouveau format en mai 1956. Jacques Laurent place François Nourrissier à sa tête, jeune écrivain parfois rattaché aux Hussards mais politiquement assez éloigné. Il est d'abord séduit par la ligne éclectique prônée par la revue, et tout en continuant à publier les articles des proscrits du CNE, il ouvre la revue à une partie de la gauche, en obtenant notamment les signatures d'Edgar Morin, de Bernard Franck et de Claude Roy. Mais il se retrouve assez rapidement dans une impasse, son idéal de conciliation (ou du moins de cohabitation) des points de vue devenant intenable dans le contexte de la guerre d'Algérie. Les positions de plus en plus radicales prises par les Hussards marquent par ricochet la revue qui leur est souvent associée. Méprisé par Blondin et Nimier, finalement peu proche de Laurent[386], il revient sur ses aspirations déçues *« C'était un rêve de réconciliation, d'œcuménisme, sans doute naïf. Au printemps 1958, quand l'affaire algérienne est devenue une vraie crise nationale, les positions se sont durcies et mon espoir de mélange et de rassemblement est devenu chimérique. C'est alors que j'ai arrêté »*[387]. *La Parisienne* s'éteint donc en avril 1958.

3. LE RETRAIT SUR UNE PRESSE TRES POLITIQUE

A *La Nation française*, hebdomadaire de renouveau du monarchisme lancé en octobre 1955 par Pierre Boutang, qui finit par se rallier à la position gaulliste en 1958 après avoir ardemment défendu le maintien de l'Algérie française, les Hussards préfèrent *Esprit public*, lancé en 1960 et beaucoup plus radical. La présentation du premier numéro a les accents d'un manifeste politique : *« Nous nous engageons à lutter par tous les moyens pour le maintien, dans la République, de l'Algérie, terre pleinement française »*. Parmi les écrivains associés, on retrouve les signatures d'Antoine Blondin, de Roger Nimier, de Michel Déon, de Jacques Laurent, de Roland Laudenbach, de Jacques Perret et de Raoul Girardet. Marcel Aymé n'y collabore pas, sauf pour le numéro consacré à Bastien-Thiry en avril 1963 où il exprime son admiration envers la mâle assurance du condamné qui a su défier jusqu'au bout

[386] « La Parisienne, une revue littéraire à la hussarde », Bruno Curatolo, p. 31-39 dans DAMBRE Marc (s.d.), *Les Hussards, une génération littéraire*, Presse de la Sorbonne Nouvelle, 1997

[387] NOURRISSIER François, *Mauvais genres*, Gallimard, 1966, p. 154-155, cité dans CURATOLO Bruno, « La Parisienne, une revue littéraire à la hussarde »

celui qui avait un pouvoir de vie et de mort sur sa personne. Blondin rend également hommage à *« cet officier français, qui n'a fait en somme que tenir jusqu'au bout ses promesses, même celles de l'Autre »*[388].

Ce raidissement politique a des conséquences rapides. Olivier Corpet note ainsi au début des années 60 *« l'échec ou l'essoufflement du renouveau d'une droite littéraire (…) Et, de fait, tout au long des années 1960, ni la droite ni l'extrême-droite ne disposeront de revues susceptibles de rivaliser avec celles qui, à gauche et à l'extrême-gauche, vont faire évoluer la scène intellectuelle et idéologique (…)»*[389]. Cet essoufflement découle à la fois du raidissement face à la guerre d'Algérie, et de l'épuisement du discours victimaire sur l'épuration dont l'intérêt et la pertinence décroissent avec le temps, mais qui reste continuellement ressassé.

III. Une postérité contrastée

A. Un relatif effacement dans la guerre froide des intellectuels

Le trio prend finalement très peu partie dans la « guerre froide des intellectuels ». Leur anti-communisme reste plutôt en sommeil après la Grande Peur de l'épuration, et si les Hussards sont plutôt ninistes parfois avec des pointes d'antiaméricanisme gouailleur, Marcel Aymé se distingue par une haine coriace à l'égard du géant américain, dont l'impérialisme culturel est vecteur d'abrutissement et qui achète la France à coup de prêts pour la transformer en no man's land dans sa lutte contre l'ennemi soviétique. Leur antiaméricanisme, teinté de nostalgie face à la grandeur perdue de la France, est aussi associé à une perte de souveraineté qui touche tous les domaines : économique à coup de prêts, militaire car la France n'est plus en mesure d'assurer seule sa défense nationale et se retrouve écrasée entre deux géants, culturelle par la menace pesant sur la langue et sa littérature.

[388] BLONDIN Antoine, « L'état de grâce… », *Esprit public*, avril 1943
[389] « La revue », Olivier Corpet dans SIRINELLI Jean-François (s.d.), *Histoire des droites*, tome 2, Gallimard, 1992, p. 201

1. UN ANTIAMERICANISME ANCIEN

Marcel Aymé s'inscrit tout à fait dans les forts courants antiaméricains des intellectuels français de l'entre-deux-guerres. Comme chez son ami Céline, son antiaméricanisme prend un tour masochiste et fataliste[390], Aymé se voulant lucide sur la servilité et la faiblesse du camp français incapable de résister à son triomphant dominateur. L'article « Le Livre d'or » publié en 1933 dans *Marianne* dépeint ainsi les Américains sous les traits de colonisateurs arrogants et se moque de l'obséquiosité des Français à leur égard, d'ailleurs peu récompensés de leurs courbettes puisque des touristes américains signant le livre d'or d'un hôtel français se contentent de constater : *« Il y a beaucoup à dire sur la France, mais je dois dire que ses habitants sont plus supportables que nos nègres de Manhattan, et qu'un citoyen de la libre Amérique est accueilli là-bas avec tous les égards auxquels il a droit »*[391]. D'autres articles déplorent ponctuellement l'influence culturelle délétère des Etats-Unis toujours synonyme d'abrutissement, d'uniformisation et de nivellement. En outre, l'« Amérique » est à ses yeux le symbole d'une société moderne, mécanique et déshumanisante, à la fois repoussoir et avenir de la France[392].

Les principaux reproches que Marcel Aymé adresse aux Etats-Unis après la Libération sont finalement assez classiques et rappellent les arguments énoncés par Robert Aron et Arnaud Dandieu, proches de la Jeune Droite et fondateurs du mouvement Ordre Nouveau, dans *Le Cancer Américain*. Publié en 1931, cet essai voit dans l'influence américaine un *« cancer du spirituel »*[393]. Les deux auteurs rejettent en effet l'ultramatérialisme[394], le culte déshumanisant de l'efficacité et de la productivité[395],

---

[390] Philippe Roger note dans *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Seuil, 2002, p. 362 à propos du voyage l'ambiguïté célinienne représentative d'un certain masochisme fataliste français : *« Avec les galériens de L'Infante Combitta, c'est toute l'Europe crasse qui s'esclaffe devant un spectacle qui la dépasse »*

[391] AYME Marcel, « Le Livre d'or », *Marianne*, 30 août 1933

[392] JUDT Tony, *Un passé imparfait : les intellectuels en France (1944-1956)*, Fayard, 1992 : l'Amérique est détestée car elle est considérée comme « l'avenir de l'Europe » p. 226

[393] ARON Robert, DANDIEU Arnaud, *Le Cancer Américain*, Editions L'Age d'Homme, Lausanne, Suisse, 2008, p. 53

[394] *Ibid*, p. 18 : *« Le cancer américain, pour ne le définir encore que par ses modes apparents, c'est la suprématie de l'industrie et de la banque sur la vie entière de l'époque. C'est l'hégémonie de mécanismes rationnels sur des réalités concrètes et sentimentales, ressorts profonds du véritable progrès de l'homme (…) Comme la raison ne connaît de progrès que mesurables, et qu'elle est à sens unique, le désir et le devoir s'accorderont pour produire de plus en plus et aussi de plus en plus vite. Ainsi naît l'effarante théorie des hauts salaires, qui, sous son aspect humanitaire et malgré les apparences de bien-être qu'elle procure, met le comble à l'esclavage en élargissant la geôle* »

[395] *« Bien au contraire, toujours tourné vers l'avenir parce que c'est le sens de sa marche, l'esprit américain ne peut pas reculer. Tout ce qui est nouveau, il l'adopte sans renier pour cela l'ancien. Il est ouvert à tout sans effort, sans curiosité, sans angoisse, comme une femme prostituée, car il met tout sur le même plan. L'intolérance, il l'abomine ; car c'est un vice européen qui diminue l'efficiency. »*

et une nouvelle forme de colonialisme dont l'Europe est victime et qui repose sur une dépendance financière vis-à-vis des Etats-Unis notamment par le biais des plans Young et Dawes[396].

2. NINISTES ?

Le discours antiaméricain de Marcel Aymé se durcit nettement à la Libération. Il s'inscrit encore une fois dans un cercle plus élargi, l'antiaméricanisme étant représenté dans la France d'après-guerre principalement par les communistes qui n'hésitent pas à comparer l'impérialisme américain à l'occupation nazie, mais aussi par les gaullistes anti-atlantistes et par une extrême-droite qui supporte mal la morgue des Alliés anglosaxons et les pressions pour accélérer la décolonisation. Marcel Aymé prend ainsi la défense de Maurice Bardèche qui s'indignait dans *Nuremberg, la terre promise* de l'hypocrisie d'une justice des vainqueurs : *« Convenait-il, par exemple, que l'Amérique, après avoir délibérément mis à mort des dizaines de milliers de femmes et d'enfants dans la seule journée d'Hiroshima, s'érigeât en accusateur et en juge ? Et ses représentants n'eussent-ils pas été mieux à leur place au banc des accusés qu'à celui du ministère public ? Il y avait là matière à disputer et, semble-t-il, liberté de conclure. Eh bien, il paraît que non. Il paraît qu'on n'a pas le droit de penser tout haut que le massacre d'Hiroshima ait été un crime de guerre. Inclinons-nous »*[397].

Après la Libération, Marcel Aymé déplore en tout cas plus fermement la perte d'indépendance diplomatique et économique de la France, réduite explicitement au statut de simple colonie des Etats-Unis. On retrouve notamment cette idée dans *Lettre franche à un jeune Français* : *« Il y aura bientôt dix ans que la France a été vendue aux Etats-Unis et que nous sommes l'Algérie des Américains, mais une Algérie qui ne se révolte pas »*[398]. Mais l'expression la plus éclatante de l'antiaméricanisme de Marcel Aymé transparaît dans *La Fille du Shérif*, nouvelle publiée dans *La Gazette des lettres* puis dans *Combat*, et qui entremêle plusieurs thèmes chers à Marcel Aymé : dénonciation de la faiblesse et de la corruption de la IVème République faite de scandales et de petites compromissions, retour amer sur

---

[396] *Ibid,* p. 53 *« L'impérialisme américain à base économique et mystique, est l'héritier direct de la tradition coloniale européenne : mais la stupeur de l'Ancien Monde fut de voir ses colons, devenus indépendants et maîtres du sol, ne jamais démobiliser, mais conserver en temps de paix pour eux-mêmes et bientôt retourner contre l'Europe, cet esprit d'organisation rigide et a priori, que l'on emploie en cas de guerre ou que l'on impose aux colonies »*

[397] AYME Marcel, « La Liberté de l'écrivain est menacé », *Carrefour*, 26 mars 1952. Dans un article antérieur, « Humour rose noir » (*Nouvelles littéraires*, 29 décembre 1949), il rapproche également les crimes nazis et ceux des Américains : *« En 1945, il y eut une découverte extraordinaire : celle des camps de déportation allemands. En 1945 également, les Américains, usant de la bombe atomique comme d'un argument diplomatique, tuaient d'un seul coup deux cent mille Japonais, hommes, femmes et petits enfants »*

[398] AYME Marcel, « Lettre franche à un jeune Français », *Arts*, 6 mars 1957

la Libération et l'Epuration et double-jeu américain dont la France est l'éternelle victime consentante comme le résume Philippe Roger : *« Les politiciens (tous pourris) ont vendu la France aux Américains (tous puritains) qui y organisent tranquillement le génocide des Français (sauf ceux qui sont dans le Missouri comme d'autres étaient à Londres) sous l'œil à peine troublé de nos « vrais gouvernants » (aux noms francisés : ils en avaient besoin), lesquels à la Libération (qui n'est qu'une épuration) reprennent illico leurs traficotages »*[399].

Son discours violemment antiaméricain - contrastant fortement au silence réservé qu'il conserve durant toute la période à l'égard de l'URSS – le rapproche paradoxalement de ses adversaires communistes. Dans *Louisiane* (1961), il fustige le racisme structurel de la société américaine, et se moque de son puritanisme, de sa défense hypocrite et parfaitement opportuniste des droits de l'homme en des termes qui sont finalement très proches de *La P… respectueuse* de Sartre. Les deux écrivains aux positionnements littéraires et politiques si différents sont également unis un temps par l'intérêt qu'ils portent à l'œuvre d'Arthur Miller, soupçonné de marxisme outre-Atlantique et dénonciateur du maccarthysme. C'est en effet Marcel Aymé qui traduit en français les deux pièces de Miller : *Les Sorcières de Salem* en 1954 et *Vu du Pont* en 1958. Il adapte aussi *Les sorcières de Salem* au théâtre avec un casting d'acteurs – Yves Montand et Simone Signoret - qui se retrouvera aussi quelques années plus tard dans l'adaptation cinématographique de Jean-Paul Sartre. Dans un article, Marcel Aymé prend même la défense du scénario de Sartre contre un critique qui lui préférait son adaptation théâtrale.

Son antiaméricanisme l'éloigne au contraire de certains membres de sa famille politique. Thierry Maulnier, « le plus à gauche » à la Table Ronde depuis le départ de Mauriac, ne comprend pas du tout ce combat ayméen. Sa pièce *La Mouche bleue,* qui présente une société américaine où l'unique obsession est la productivité et où la valeur d'un homme se mesure à son salaire, déclenche une polémique entre les deux hommes. Gabriel Marcel avait déjà reproché à la pièce de *« réjouir les étrangleurs de la Hongrie »*[400], mais c'est Thierry Maulnier le plus virulent. Dans une lettre ouverte, il lui reproche de diviser le bloc occidental et de le préparer à l' *« asservissement définitif »*[401]. Aymé répond d'abord assez violemment à Nicole Maulnier dans le Figaro[402], puis à Thierry Maulnier dans Artaban[403] où il l'accuse de *« stalinisme le plus pur »*. Dans une longue prétérition, il se rattrape de toutes les attaques qu'il aurait pu formuler à l'encontre des Etats-Unis : *« la corruption dans la politique, dans la justice, dans la police ; l'exploitation des syndicats par des gangs indéracinables ; le racisme impénitent des*

[399] ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Seuil, 2002, p. 429
[400] GABRIEL Marcel, *Les Nouvelles littéraires*, 31 octobre 1957
[401] MAULNIER Thierry, *Artaban*, 22 novembre 1957
[402] AYME Marcel, *Le Figaro*, 11 novembre 1957
[403] AYME Marcel, « Réponse à Thierry Maulnier », *Artaban*, 29 novembre 1957

hommes blancs »[404] (Nicole Maulnier), et refuse d'être dupe des pseudo bonnes intentions américaines par nostalgie historique *« Vous pensez La Fayette et France éternelle. Réfléchissez pourtant qu'en 1941, les Polonais et les Tchèques ont placé tous leurs espoirs de liberté dans l'entrée en guerre de l'Amérique, qui les a bazardés pour de simples commodités diplomatiques, car il ne s'agissait pas alors de pétrole »*[405].

Les Hussards, dans une moindre mesure, se rangent plutôt du côté de Marcel Aymé. Jacques Laurent, le plus proche de la Jeune Droite dans sa jeunesse, est aussi le plus antiaméricain d'entre eux mais juge pour autant la politique internationale de Charles de Gaulle et sa recherche d'une troisième voie diplomatique puériles. Son antiaméricanisme s'inscrit plus largement dans une méfiance à l'égard des anglosaxons en général, opportunistes perfides qui parviennent toujours à avoir le beau rôle (il se réfère régulièrement à Mers El-Kebir). Blondin, qui dénonce les accords Blum-Byrnes[406] mais plutôt pour fustiger le gouvernement français incapable de défendre ses intérêts, se moque pour sa part des atlantistes[407] et prend souvent un ton humoristique, légèrement condescendant pour évoquer la superpuissance américaine et la conscience aigüe qu'elle a de ses propres intérêts, en pastichant par exemple les discours pro-décolonisation américains pour défendre le fromage français : *« celui où vous semblez méconnaître le droit des fromages à disposer d'eux-mêmes »*[408] . Il se moque surtout de la pauvreté de son impérialisme culturel réduit à l'invasion du blue-jean, du strip tease et des snack-bars[409] et partage avec Nimier - qui éreinte par exemple Faulkner - un fort agacement face à l'engouement dont bénéficie la littérature américaine dans la France d'après-guerre : *« Tout bêtes, les Américains, leurs sous-produits, ont emboîté le pas en mettant de la dynamite dans l'encrier, en faisant crépiter la machine à écrire comme une mitraillette »*[410]*.* Nimier partage également avec Marcel Aymé le soin de lutter contre un dernier avatar du soft power américain, l'introduction de mots anglais dans la langue française. Ils jouent donc à en franciser l'orthographe : pickup devient « piceupe », cocktail « coquetelle », etc…

[404] AYME Marcel, *Le Figaro*, 11 novembre 1957
[405] AYME Marcel, *Artaban,* 29 novembre 1957
[406] BLONDIN Antoine, « Pour douze francs cinquante », Paroles françaises, juin 46, cité dans *Ma Vie entre les lignes* p. 890
[407] Il se moque de Maulnier dans *Paris-Presse* le 13 février 1957 et de ses *« appels pathétiques, doublés d'une démonstration lumineuse, (…) sur le chapitre de nos bonnes relations »*
[408] BLONDIN Antoine, « Petit bleu aux Américains », *Paris-Presse*, 13 février 1957
[409] BLONDIN Antoine, « Contre-pieds », *Paris-Presse*, 22 mars 1957
[410] BLONDIN Antoine, « Le caporal épinglé rengage en petite banlieue : c'est une tragédie de l'honneur », *Le Nouveau Candide*, 27 juillet 1961

B. Le rapatriement sur la défense de la mémoire : la mort de Nimier

1. UNE ULTIME POLEMIQUE

La défense de la mémoire de Nimier, mort dans un accident de voiture en 1962, est l'occasion d'une ultime polémique. Pierre de Boisdeffre et Robert Kanters font les frais de leurs imprudents hommages nécrologiques. Les sous-entendus aux tendances suicidaires du grand lecteur du *Feu Follet* révoltent Marcel Aymé et Antoine Blondin et leurs articles sont des répliques plus que des hommages.

Le premier article d'hommage de Marcel Aymé est publié en novembre 1962 dans le bulletin de la NRF. Il est violemment polémique et vise en fait un article de Robert Kanters qui établissait une filiation entre Roger Nimier et Pierre Drieu La Rochelle dans l'attrait pour le suicide. La réponse de Marcel Aymé est cinglante[411]. Il ne rend en fait pas du tout hommage à l'écrivain mais attaque Kanters tout au long de l'article et laisse s'exprimer une aigreur assez générale sur la vie politique et littéraire de la France d'après-guerre en offrant un condensé de ses critiques traditionnelles : l'obséquiosité servile des écrivains dont la principale préoccupation est de ne pas incommoder les puissants *« Invoquant l'autorité de son saint patron François Mauriac, il accuse Roger Nimier de muflerie et se scandalise de ce qu'il ait parlé avec une entière liberté de gens en place pouvant être utiles à un écrivain »* et une société dominée par l'hypocrisie et la peur *« (Roger Nimier) savait presque aussi bien que M. Kanters que si Tartuffe revenait de nos jours, il serait progressiste »*.[412] Antoine Blondin entreprend quant à lui de répondre à Pierre de Boisdeffre qui avait également comparé Nimier à Drieu et rappelé la fin prémonitoire des *Enfants tristes* (le narrateur, jeune écrivain à la recherche désespérée de son œuvre, meurt dans un accident de voiture déclenché volontairement)[413]. Qualifiant l'auteur de cet article malvenu de *« parasite »*, d' *« abonné du buffet »*, de *« pontife prématurément chevrotant »*, de *« médiocre, blême de jalousie »*, Antoine Blondin manifeste sa détestation des critiques littéraires, nécessairement stériles et frustrés : *« Peter Paon de Boisdeffre, voué très jeune à la carrière aventureuse de haut-fonctionnaire, s'est donné pour spécialité de faire les roues dans les antichambres, celles des ministères ou celles des œuvres d'autrui »*[414].

L'article « Le Hussard démobilisé » publié en février 1964 est également moins un hommage littéraire qu'un règlement de compte avec l'Histoire. Marcel Aymé ne semble toujours pas avoir digéré la Libération : *« Malgré les cent mille Français fusillés sans jugement par les libérateurs, malgré les*

[411] AYME Marcel, « Roger Nimier », Bulletin de la NRF, 11 novembre 1962
[412] AYME Marcel, « Roger Nimier » (*art. cit*)
[413] BOISDEFFRE de, Pierre, *La Revue de Paris*, mars 1952
[414] BLONDIN Antoine, « Un drôle de chevalier », *Aux écoutes*, 16 novembre 1962

prisons archi-pleines, les camps d'internement, les spoliations, les tribunaux d'exception (…) En effet, quatre-vingt-quinze pour cent des citoyens de toutes les couches sociales, convaincus de trahison ou de débilité mentale pour avoir suivi un maréchal désigné par l'ensemble des représentants du pays, apprenaient bon gré mal gré que la légalité n'est pas la vraie légalité, mais qu'en revanche, la vraie patrie est celle qu'au soir d'une défaite un militaire vaincu emporte à la semelle de ses souliers ». Il s'intéresse en fait plus à la décision qu'a pris Nimier de suspendre toute production littéraire pendant dix ans qu'à son œuvre. Cette recherche explicative lui permet d'exprimer l'ampleur de son dégoût pour la société et la littérature d'après-guerre comme il le manifeste très clairement à la fin de l'article *« Ce qui n'a pas manqué d'augmenter sa méfiance, c'est l'éclosion d'une littérature amenuisée, dévitalisée, d'ailleurs tout à fait en harmonie avec une nation indifférente, aveulie, sans âme et où une américanisation naissante allait encore contribuer à creuser le grand vide que nous connaissons aujourd'hui »*[415].

2. LA DEFENSE DE SON ŒUVRE LITTERAIRE

Cerbères de sa mémoire, les deux fidèles amis se dévouent également pour promouvoir son œuvre littéraire. La floraison d'œuvres posthumes en témoigne : *D'Artagnan amoureux ou cinq ans avant* est publié l'année de sa mort. Le dernier roman de Nimier est accueilli très fraîchement par la critique, à l'exception de sa famille littéraire, Antoine Blondin en tête, qui prend avec ferveur la défense de cette fantaisie historique. *Journées de lecture*, opuscule qui rassemble principalement les critiques littéraires rédigées par Nimier à la *Table ronde*, est préfacé par Marcel Jouhandeau, l'un des « grognards » de Nimier, et publié trois ans plus tard en 1965. Enfin, les éditions Gallimard acceptent de publier le premier roman de Nimier, *L'Etrangère*, qu'elles avaient initialement refusé en 1947. Paul Morand se charge de la préface, mais c'est Marcel Aymé qui aurait dû remplir cet office (il meurt en octobre 1967 et *L'Etrangère* paraît en 1968[416]).

Le prix Roger Nimier, créé en 1963 et qui récompense un auteur *« dont l'esprit s'inscrit dans la lignée de l'œuvre littéraire de Roger Nimier »,* est également un moyen de prolonger la contre-mémoire antirésistancialiste et de consacrer un style à la hussarde. Tenu dès l'année suivant la mort accidentelle de Roger Nimier, il est financé par Florence Gould, dont le trio était coutumier des salons (pour Marcel Aymé dès l'avant-guerre). Marcel Aymé est président d'honneur jusqu'à sa mort en 1967 et Antoine Blondin siège également dans le jury.

---

[415] *Ibid*

[416] MORAND Paul, préface à *L'Etrangère*, Folio, 1980, p. 11 (édition originale de 1968) : *« La plume est tombée de ses mains, comme elle tombera, cinq ans plus tard, de celles d'un Marcel Aymé qui, mieux que moi, devait préfacer L'Etrangère ; c'est maintenant l'affreux devoir, offensant la nature, de leur survivre »*.

C. L'antirésistancialisme, une contre-mémoire prolongée par la mode rétro ?

La mode rétro, étape mémorielle caractérisée par une sur-focalisation sur la collaboration, est aussi marquée du sceau de l'ambivalence comme le souligne Pascal Ory *« Cette dénonciation en place publique portait en germe son anticorps, comme toujours. Comment dévoiler le refoulé sans, si peu que ce soit, le réhabiliter ? Dans le bric-à-brac imaginaire de la nation, deux contre-mythes allaient désormais se tailler une place : le Français feld-grau, à la Lacombe, l'intellectuel dévoyé, à la Drieu. Ne valait-il pas mieux, après tout, avoir le courage de ses opinions, jusqu'au front de l'Est et au peloton d'exécution inclusivement ? Drieu, Céline, n'était-ce pas ceux-là les vrais anticonformistes, les vrais antibourgeois? On comprend le succès rencontré, à ce stade, par ce super-concentré d'infamie, ce masochiste exacerbé qu'avait été Maurice Sachs »*[417]. On peut à ce titre y voir l'influence de la contre-mémoire antirésistancialiste mise en place par le trio, notamment grâce à Nimier qui opposait dès *Le Grand d'Espagne* le courage des jeunes miliciens et résistants à l'attentisme prudent de la masse. Il a en outre entretenu des liens directs, et indirects, avec deux des représentants les plus éminents de la mode rétro : Louis Malle et Patrick Modiano.

Roger Nimier est en effet très proche de Louis Malle pour qui il rédige le scénario de son premier grand succès *Ascenseur pour l'échafaud* (1957). La patte de Nimier y est de fait très sensible : un vétéran du Vietnam assassine par passion un industriel épais, arrogant et cynique. Un autre crime est commis la même nuit par deux jeunes en cavale qui lui ont volé son Aston Martin. Le juge chargé de l'enquête conjugue les vices de Maillard et de Bitos : personnage fat, raté de Normale Sup mais évoquant sa khâgne au moindre prétexte, il pavane devant les caméras des journalistes en brossant le portrait du « présumé coupable » qui est justement innocent de ce crime-là. Louis Malle et Nimier ont d'ailleurs des sensibilités esthétiques et politiques assez proches. Bourgeois, provocateur, à la marge de la Nouvelle Vague, Louis Malle est un réalisateur à scandale. Il aime aborder des thèmes dérangeants sur un ton léger : la représentation de l'inceste, sur fond de satire sociale de la bourgeoisie, dans *Le Souffle au cœur,* est un thème récurrent chez Nimier. On la retrouve dans *Les Epées*, où le narrateur entretient des relations incestueuses avec sa sœur, et dans *Perfide* qui s'achève sur l'initiation du jeune Melba âgé de 14 ans avec la mère de l'un de ses amis, une bourgeoise désœuvrée aux multiples amants qui s'interroge à ses heures perdues sur la paternité de sa descendance. Le scénario du *Souffle au cœur* rédigé par Louis Malle et publié aux éditions Gallimard est d'ailleurs dédié à Roger Nimier. Le film fait scandale à sa sortie, car comme Nimier, Louis Malle traite ces tabous avec légèreté,

[417] ORY Pascal, « Comme de l'an quarante. Dix années de « rétro satanas », *Le Débat*, septembre 1981

sur un ton presque badin à l'image de la dernière scène, où toute la famille réunie dans une chambre de l'hôtel éclate d'un rire satisfait en voyant rentrer Laurent ses chaussures à la main sans se douter de l'identité de celle qui l'a « déniaisé ». L'adaptation du *Feu Follet*, le célèbre roman de Drieu La Rochelle, aurait dû réunir une fois de plus les deux hommes, mais la mort de Nimier met prématurément un terme à cet embryon de collaboration. Louis Malle se charge finalement seul de l'adaptation. Le film sorti en 1963 bouleverse en tout cas Antoine Blondin : *« Ce film déchirant frappe par sa virilité et je n'ai pas honte des sanglots que j'ai remâchés dans l'obscurité de cette petite salle »*[418].

Le scandaleux *Lacombe Lucien* qui pousse son réalisateur à l'exil outre-Atlantique peut donc être considéré comme un clin d'œil ou une résurgence des romans antirésistancialistes de Nimier. Le destin de Lucien Lacombe, jeune Français de 20 ans qui s'engage dans la Milice pour un pneu crevé au mauvais moment, après avoir en vain essayé de rejoindre la Résistance, et alors que le débarquement des Alliés a déjà eu lieu, rappelle fortement celui de François Sanders dans *Les Epées*. Jeune paysan à la brutalité un peu animale, il obtient une forme de revanche sociale par la Milice et tombe amoureux d'une jeune fille juive et bourgeoise avec qui il prend la fuite. Toutes les caractéristiques de la mode rétro, misant sur l'ambiguïté et l'anti-manichéisme sont là : Lucien Lacombe s'engage par hasard et non par conviction, il aurait tout aussi bien pu finir auréolé de la gloire du maquis ; collabo sans idéologie, il est amoureux d'une jeune juive dont il est à la fois l'amant, le geôlier et le protecteur. L'idylle entre les deux jeunes gens est interrompue par le générique de fin annonçant brutalement l'exécution de Lucien. Le film met au passage en scène un gang de miliciens, quotidiennement assailli par des monceaux de lettres de dénonciations.

Patrick Modiano, qui co-écrit le scénario de *Lacombe Lucien*, est aussi l'auteur d'une trilogie « rétro » (*La Place de l'étoile* (1968), *La Ronde de nuit* (1969) et *Les Boulevards de la ceinture* (1972)) dont le premier volet *La Place de l'étoile*, publié par Gallimard, a été consacré par le prix Roger-Nimier en 1968. Il y met en scène Raphaël Schlemilovitch né après la guerre mais fasciné par Maurice Sachs, à la fois juif, escroc et collaborateur, auquel il finit par s'identifier. Il reçoit le prix des mains d'ex-proscrits du CNE, Paul Morand et Marcel Jouhandeau, et un chèque de Florence Gould, elle-même bousculée par des FFI à la Libération pour ses déjeuners franco-allemands du jeudi.

[418] BLONDIN Antoine, « Nous sommes Alain », *L'avant-scène*, octobre 1963

Le premier jury du Prix Roger Nimier
(Florence Gould entre Antoine Blondin et Marcel Aymé, Paul Guimard).
Paris, juin 1963.

© Boris Lipnitzki / Roger-Viollet

Chapitre 7 : Diogènes ou Savonaroles des lettres ?

On s'intéressera ici à la sensibilité politique qui se dégage des engagements et des œuvres de Marcel Aymé et des Hussards, et aux effets d'attraction mutuelle. Marcel Aymé en devenant *« compagnon de route de l'extrême-droite »*[419], a souvent pris des engagements très marqués sur la sollicitation des Hussards. A contrario, il a exercé une forte influence intellectuelle sur ses cadets, qui ont souvent donné une touche plus anarchisante à leurs engagements d'extrême-droite. Le contexte historique place aussi les Hussards en situation transgressive, puisque la droite intellectuelle et le maurrassisme dont ils se revendiquent souffrent d'un discrédit symbolique à la Libération.

La sensibilité politique de Marcel Aymé est complexe : d'un côté, il est antimilitariste, anticlérical, antiraciste, anti-bourgeois, anti-étatiste et populiste, de l'autre ultra-déterministe, antiprogressiste, et anti-intellectualiste. Roger Nimier définit ainsi Marcel Aymé comme un *« anarchiste »* qui *« a le goût de l'ordre»*[420]. Il a d'ailleurs en commun avec son mentor de déplorer un ordre amenuisé. On peut relever deux raisons à ce paradoxe : l'anarchiste de droite critique les représentants du système plus que le système en soi[421], et il balance entre « *son penchant au moralisme et son intime conviction de l'inutilité de tout »*[422]. Il peut donc paraître transgressif, provocateur et relativiste, mais aime en fait prendre la posture d'un moraliste, en se présentant comme un débusqueur de pharisianisme, ou comme la mauvaise conscience gouailleuse et lucide de son temps.

[419] ORY Pascal, *L'anarchisme de droite*, Grasset, p. 221
[420] NIMIER Roger, *Journées de lecture*, Gallimard, 1965, p. 59
[421] ORY Pascal, *Ibid*, p. 143
[422] *Ibid*, p. 242

I. Des transgressions conservatrices

A. L'anti-bourgeoisisme

1. LA TRIVIALITE D'UNE ARISTOCRATIE RATEE

Marcel Aymé, après des romans portant sur le monde rural puis ouvrier, s'intéresse progressivement à la bourgeoisie dont la satire va devenir l'un de ses domaines de prédilection. Dès *Le Bœuf clandestin* (1939), il s'attaque aux non-dits et aux hypocrisies de la classe bourgeoise. La représentation de l'aristocratie reste marginale dans son œuvre, mais celle-ci bénéficie toujours d'un certain panache dans l'échec, de l'idéaliste Lazare[423] au fantasque et obstiné comte de Clérambard[424]. Les nostalgies monarchiques de Nimier, sa fascination pour l'Ancien Régime et *Les Trois Mousquetaires*, tiennent beaucoup à la construction d'une aristocratie idéalisée, hobereaute plus que courtisane, par opposition à une bourgeoisie industrieuse et vénale.

La bourgeoisie et sa déification du travail exaspèrent en effet Aymé et Nimier. Ils se moquent volontiers de la trivialité des industries bourgeoises : la famille Dulâtre s'est ainsi spécialisée dans le soin de troubles physiques peu avouables en lançant un nouveau coricide ainsi qu'une pilule qui fait la fierté du docteur Dulâtre, la « Régulatine », un palliatif miraculeux aux *« insuffisances ovariennes »*[425]. On retrouve ce même dédain caustique à travers la description de Monsieur Le Barsac, le bourgeois triomphant des *Enfants tristes*, qui s'est enrichi dans le commerce des jouets en peluche : *« A côté de la porte, une plaque indique la date de la fondation de la maison : 1850, 1884, 1903 – dates homériques et chantantes dans l'histoire du commerce. A cet instant de sa vie, M. Le Barsac s'est fait une spécialité des jouets en peluche. Il ne doute plus de sa gloire »*[426].

[423] AYME Marcel, *Vogue la galère*, Grasset, 1944
[424] AYME Marcel, *Clérambard*, Grasser, 1950
[425] AYME Marcel, *Le Bœuf clandestin*, éditions La Pléiade p. 878
[426] NIMIER Roger, *Les enfants tristes*, p. 16

2. LA BOURGEOISIE PROGRESSISTE, UNE DOUBLE-TARE

Ce qu'abhorre le plus le trio, ce n'est cependant pas tellement le culte des affaires de la bourgeoisie qui, dans ce registre, a au moins le mérite de rester fidèle à ses valeurs aussi basses soient-elles, mais plutôt ses vaines tentatives de passer pour progressiste.

Aymé se moque aussi d'une bourgeoisie séduite par les idées de gauche et essayant de se faire passer pour ce qu'elle n'est pas, mais irréductiblement rattrapée par des valeurs ou des réflexes de classe. *Le Bœuf clandestin* en offre un bel exemple, Madame Dulâtre s'enthousiasmant hypothétiquement de la défloration pré-nuptiale de sa fille puis la traitant de « serpent »[427] quand celle-ci exauce ce qui n'était en fait qu'un vœu pieux. De même, au moment de passer à l'acte avec Milou, l'ex-ouvrier vulgaire et sournois, devenu la coqueluche des salons parisiens sous la houlette de son Pygmalion homosexuel Johnny, la jeune Mariette Ancelot ne peut non plus s'empêcher de ressentir un complexe de supériorité sociale[428].

Marcel Aymé déploie dans *Travelingue*, sa satire de la société bourgeoise sous le Front populaire, la verve d'un pamphlétaire féroce. La description de l'un des salons de ces nouvelles précieuses ridicules recherchant désespérément à tromper leur ennui en voyant de l'« inouï », de la « bestialité féroce » et du Baudelaire dans le sordide est très emblématique. Aymé ponctue ainsi sa description de périphrases élégantes – l'une des protagonistes est désignée à plusieurs reprises comme *« la dame curetée »*[429] - et insiste deux fois en quelques lignes sur le fait qu'Auguste Legrain, rebaptisé « Johnny », *« notoirement homosexuel »*[430], doit l'admiration qu'il suscite dans ce cercle de femmes désœuvrées à son *« anus artificiel »*[431]. Les femmes sont d'ailleurs à l'avant-garde de cette décadence. Dans le clan Ancelot, ce sont les filles encouragées par leur mère qui s'essaient à embrasser la voie de la subversion. Bernard, le fils de famille, oisif et mou, n'en est pas moins un observateur lucide. Quant à son père, il fait partie de ces personnages truculents et excessifs qui s'attirent l'ironie tendre du narrateur. Monsieur Ancelot, qui entremêle à ses diatribes racistes et anticommunistes un vibrant plaidoyer en faveur des visites dominicales aux vieilles tantes à héritage éveille une forme d'empathie amusée. Le roman de Nimier, *Les Enfants tristes*, reprend à peu près la même configuration. Monsieur Le Barsac, bourgeois fier de l'être, désespère de l'atonie de son aîné et des fantasmes des femmes de la famille. La famille Vincay est atteinte du même mal et le jeune Didier de Vincay éprouve une lassitude résignée

[427] AYME Marcel, *Le bœuf clandestin*, éditions La Pléiade, p. 881
[428] AYME Marcel, *Travelingue*, éditions La Pléiade, p. 200
[429] AYME Marcel, *Travelingue*, p. 182
[430] *Ibid*
[431] *Ibid*

face à *« l'agitation sexuelle »* de ses sœurs et de sa mère et à leur *« complexe de proxénète »*[432] à son égard.

Cette bourgeoisie décadente communie dans la même fascination malsaine pour le glauque, la misère sociale ou la pègre. La sœur de Monsieur Lepage court les bordels ; le meurtre de sa femme ouvre les portes de nouvelles mondanités au narrateur de *L'Humeur Vagabonde* : *« La veille, les Bingeot avaient donné l'un de ces grands raouts qu'ils affectionnaient et m'avaient supplié d'y assister. Je n'avais pas tardé à m'apercevoir que le meurtre de Denise me faisait une auréole à la lumière de laquelle les portes s'ouvraient devant moi »*[433]. Une poétesse officiant sur place ne peut réfréner sa déception en apprenant que le narrateur n'est en fait jamais allé en prison : *« Comment vous n'êtes pas allé en prison ? Je croyais… vous êtes pourtant allé au poste, ne faites pas le modeste, je l'ai lu quelque part »*[434].

Roger Nimier rejoint d'ailleurs l'auteur du *Confort intellectuel*, qui inculpait la littérature et déplorait l'influence délétère de Baudelaire sur la bourgeoisie, le floutage du langage étant la première étape vers l'illusion politique. La bourgeoisie a, selon Nimier également, perdu son bon sens et ne voit la réalité qu'à travers des canons esthétiques déformants qui font de ses perceptions des fantasmes : *« Plus tard encore, dans un quartier perdu, on découvrait une impasse. Au bout, quelque chose comme une lumière donnait des formes étranges à un tas de sable. C'était véritablement surréaliste. Hossenor le faisait remarquer. « Au fond, pensait Tessa, la littérature est devenue plus souple, plus charmante, plus vivante. Avec le surréalisme, (…) il n'y a pas besoin de rien lire »*[435].

3. L'INTELLECTUEL DE GAUCHE

L'intellectuel de gauche est la tête de turc de prédilection du trio. L'attaque de leurs adversaires existentialistes et communistes par le rappel de leurs origines bourgeoises est un classique. Marcel Aymé avait donné l'exemple dans *Uranus* avec l'opposition Gaigneux/Jourdan et Nimier reprend dans *Les Enfants tristes* les mêmes railleries sur fond de déterminisme social : *« Les opinions politiques de Raoul me font rire, parfois, la nuit, quand je me réveille. Non pas qu'elles soient mauvaises. Elles sont excellentes, recommandables. Elles lui vont mal, voilà tout. Il s'est converti. Il n'est pas né révolutionnaire et la révolution exige des aristocrates dans leur genre, des gens qui ont une tradition, un*

[432] NIMIER Roger, *Les enfants tristes*, p. 50
[433] BLONDIN Antoine, *L'Humeur vagabonde*, p. 430
[434] BLONDIN Antoine, *Ibid*, p. 433
[435] NIMIER Roger, *Les Enfants tristes*, p. 172

souffle derrière eux »[436]. A ce « mal du réel »[437] que ressentent les intellectuels, toujours efféminés, s'oppose la description virile d'Olivier Malentraide, le héros-double de Nimier des *Enfants Tristes,* défini par sa *« désinvolture »* et une complexité qui ne dévie cependant jamais en nombrilisme : *« il a au moins trois caractères différents, il n'est pas facile à résumer (…) il est carré, c'est une nature carrée. S'il touche aux idées, c'est en les faisant un petit peu saigner au passage, pour voir si elles sont vivantes »*[438].

B. Une misogynie émancipatrice ?

1. UNE ENTITE MENAÇANTE

S'ils aiment casser les tabous entourant la féminité et évoquer crûment ce qui est susceptible de heurter la bourgeoisie catholique traditionnelle, Marcel Aymé et les Hussards donnent une vision globalement menaçante de la femme. Nimier et Blondin sont sans doute les plus univoquement misogynes et leur ami, Stephen Hecquet, avocat excédé par l'arrivée des premières femmes dans sa profession et auteur de *Faut-il réduire les femmes en esclavage ?* est un modèle du genre (à la Montherlant). Blondin se désespère par exemple de l'apparition de femmes députés qui peinent à abandonner leurs habitudes de ménagères même dans l'hémicycle : *« Les dames politiques sont au nombre d'une bonne trentaine. Le parti communiste en affriole seize, car, enfin, il n'y a pas d'autre mot (…) D'une constance remarquable aux séances d'après-midi, qu'elles occupent à de menues besognes entrecoupées d'applaudissements (…) la grande marée de l'équivoque électorale les a déposées sur ces bancs, frémissantes à peine, passionarias trop délicates, exsangues en leurs robes noires »*[439]. Nimier, moins explicite, diffuse la primauté de l'amitié virile sur les romances dans ses fictions. Le narrateur des *Enfants tristes* a la gifle très leste et ses interlocutrices ne s'en formalisent pas, au contraire.

Aymé et Laurent, tous deux athées affirmés, y ajoutent une touche plus libertaire. Marcel Aymé, exaspéré par le puritanisme, se moque de la *« croisade antifessiste »* menée aux Etats-Unis[440] et défend le bien-fondé des maisons closes[441]. Sa *Jument Verte* scandalise précisément pour sa repré-

---

[436] *Ibid*, p. 212

[437] RICHARD François, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, Presses Universitaires de France, 1988, p. 45

[438] NIMIER Roger, *Les Enfants tristes,* p. 170

[439] BLONDIN Antoine, « Autant en emporte le vote », *Paroles françaises*, avril 1946. Il n'apprécie pas non plus les nouvelles « précieuses ridicules », (« Services auxiliaires », *Essor*, 12 janvier 1946) : *« des jeunes filles de bonne famille, souvent infatuées de leur personne et brandissant leur existentialisme comme un troisième sexe »*

[440] AYME Marcel, « Vague de pudeur en Amérique », *Marianne*, 1er août 1934

[441] AYME Marcel, « Bontés de la maison », *La Parisienne*, mars 1953

sentation très crue et sans tabous des mœurs sexuelles paysannes. *La Tête des autres* qui avait scandalisé un public conservateur pour sa représentation de l'adultère féminin peut d'ailleurs se prêter à des interprétations multiples. Lilo Baur qui met en scène la pièce pour la Comédie française en 2013 la qualifie ainsi de *« pièce d'émancipation »* et y trouve une *« représentation très moderne »*[442] de la femme, à travers Juliette la bourgeoise potiche qui finit par se révolter contre les mensonges de son mari et Roberte la femme fatale aux multiples amants. Jacques Laurent, qui revendique souvent son athéisme et son anti-puritanisme, soutient quant à lui la dépénalisation de l'avortement.

Les trois écrivains aiment renverser les imaginaires et aborder certains tabous, notamment l'inceste ou la pédophilie féminine comme Nimier dans *Perfide*, qui s'inspire peut-être de ses modèles, Céline dans *Mort à crédit* ou Paul Morand dans *Hécate et ses chiens*. Les femmes apparaissent souvent dénaturées : épouses qui ne peuvent s'empêcher d'étouffer leur mari d'une sollicitude maternante exaspérante ; mères incestueuses en acte ou par procuration (cf le *« complexe de proxénète »* de la mère de Didier de Vincay). Aymé, et Blondin par la suite, expriment de façon très crue le désir féminin, mais leur appétence sexuelle démesurée est monstrueuse et masculine : la Dévorante de *La Vouivre*, paysanne à la carrure de déménageur dont les confessions performatives font trembler les églises et les curés de campagne[443] et la nourrice de *L'Europe Buissonnière*, championne de poids à moitié transsexuelle qui déniaise autoritairement le jeune Muguet.

Les scènes de viol, ou les tentatives de viol, sont aussi un motif récurrent chez le premier Marcel Aymé, mais la tonalité est toujours ludique et l'on retrouve ce trait chez Roger Nimier. Les femmes qui en sont victimes parviennent d'ailleurs à chaque fois à renverser le rapport de domination : dans *La Jument verte*, l'épouse violée par des soudards allemands sur le lit conjugal prend finalement une jouissance particulière à savoir son mari lâchement caché dans le placard et transforme le viol en adultère forcé mais finalement consenti. De même dans *Le Hussard Bleu*, le viol de Rita par Sanders vire à l'avantage de la victime qui finit par dominer et manipuler tout un escadron.

Ils ont en revanche tous en commun d'associer leurs rejets à la féminité : la littérature romantique qui est une littérature *« femelle »* s'adressant aux nerfs par opposition à la bonne littérature classique et virile, ou encore l'intellectuel de gauche névrosé, nombriliste et masochiste. Souligner la féminité de leurs adversaires, ou même leur succès auprès d'un public féminin, est synonyme de dévalorisation. Mauriac devenu la Tête de Turc des Hussards, présenté comme une jeune fille en pamoison dans *Mauriac sous De Gaulle*, aurait selon Jacques Laurent toujours eu *« du métier de l'écrivain une notion femelle »*[444] et aurait finalement d'abord appartenu *« aux lectures de (sa) mère*

[442] Interview repris dans le Cahier des Amis de Marcel Aymé n° 33
[443] On retrouve aussi ce « type » féminin que Marcel Aymé affectionne dans la nouvelle *La Liste*
[444] LAURENT Jacques, *Mauriac sous de Gaulle*, p. 216

et de ses amies qu'aux (siennes) »[445]. Maurice Schumann, honni par Antoine Blondin, est *« une vieille fille »* au *« côté femmelin »* qui passe son temps à s'évanouir et dont les *« crises de nerfs »* radiophoniques *« font pâmer les demoiselles »*[446].

2. L'AMITIE VIRILE ET LE SPORT

La femme, *« meilleure compagne de l'homme »*[447], est donc associée à un imaginaire souvent dépréciatif par opposition à une virilité idéalisée et inquiète à la fois, dans la filiation de Drieu La Rochelle. On retrouve ainsi chez tous les Hussards des hommages à l'amitié virile, pudique et solide comme le roc. Mais le chantre le plus vibrant de cette union désintéressée des âmes, reste de loin Antoine Blondin. Inadapté à la vie de ménage, il a vite tranché entre l'épouse et la bande de potes : *« Leur mal du siècle, c'est l'amitié. Le démon de leur cœur s'appelle « mon pote ». Si la jeune épouse se montre compréhensive, elle a droit au titre de petite sœur »*[448]. Son ode à l'amitié masculine et au sport, à la fois symbole de virilité et de gratuité dans un monde gangréné par l'utilitarisme, s'inscrit tout fait dans cette perspective. Blondin, grand chroniqueur de *L'Equipe*, est fasciné par les sportifs, qu'il associe à un dernier reste d'héroïsme chevaleresque avec des accents lyriques qui rappellent ses premières publications des *Cahiers français* : *« Toute la chevalerie, le sublime, la gratuité, encore contenus dans le monde se sont réfugiés aujourd'hui dans certains exploits sportifs qui éloignent de nous des hommes pour en faire des héros ou des archanges. On pourra discuter vainement sur la valeur et l'opportunité de ce que ces personnages vont chercher dans l'effort et le danger, leur geste émarge à une planète irrationnelle qui n'est pas la nôtre et nous interdit de les juger avec nos petites lunettes habituelles. Ils s'apparentent davantage à ceux qui tirèrent les « dernières cartouches », aux « jusqu'au-boutistes », à ceux qui, plus généralement, trouvent que « c'est bien plus beau, lorsque c'est inutile ». Nous, nous sommes là avec notre bonne grosse logique, nous les trouvons un peu fous, nous n'avons droit qu'à les considérer avec incompétence, sympathie et admiration. Ce sont des êtres de passion et nous sommes des gens de calcul »*[449].

---

[445] LAURENT Jacques, *Histoire Egoïste*, p. 414
[446] BLONDIN Antoine, « A moi les murs, la terre m'abandonne », *La Dernière Lanterne n°1*, octobre 1946, cité dans *Mes Petits Papiers*, *La Table ronde*, p. 30
[447] BLONDIN Antoine, *Un Singe en hiver*, p. 511
[448] BLONDIN Antoine, « Une dramatique aventure : le mariage », *La Parisienne*, février 1953
[449] BLONDIN Antoine, « Comptes à mourir debout », *Paris-Presse*, 10 janvier 1957. De même le rugby remporte son adhésion car c'est un sport *« essentiellement traditionnel, chevaleresque et généreux »* dans « Ce sport qui fascine les intellectuels et fait courir les starlettes », *Paris-Match*, avril 1962

C. Des antimodernes

1. LE PROGRES, UNE ILLUSION FATALE

On trouve chez le trio un fort antiprogressisme, qui recoupe en partie son antiintellectualisme, le mythe du progrès étant une construction intellectuelle chimérique. Chez Nimier et Blondin, elle se manifeste par un certain attachement à l'héritage maurrassien et pour Nimier par une nostalgie de l'Ancien Régime, période qui le fascine et qu'il choisit pour mettre en scène son dernier roman *D'Artagnan amoureux.*

Marcel Aymé éprouve également un fort rejet du progressisme et d'une « modernité » dont il réfute les apports positifs. Il n'y a pas de sens de l'Histoire car les régressions et retours en arrière sont constants. Toute tentative de révolution sociale est donc illusoire. L'adage pascalien *« Qui veut faire l'ange, fait la bête »* pourrait d'ailleurs être le thème de *Vogue le galère*, pièce écrite en 1938 et publiée en 1944 où une insurrection sur une galère débouche finalement sur une situation bien pire à la situation initiale.

Marcel Aymé considère également que les progrès techniques vont plutôt dans le sens d'un appauvrissement symbolique et d'un ultra-matérialisme déshumanisant. Les chants du cygne que Marcel Aymé entonne régulièrement à la fin de ses chroniques de *Marianne* en l'honneur des plaisirs bien français écrasés par l'impérialisme culturel américain sont très caractéristiques, ici dans « La fin de la piquette » : *« Nous avons déjà le pain unique, et nous allons à la boisson unique. Demain, nous aurons le légume unique, la coiffure unique, etc. La production, trouvant sa véritable fin en soi, n'a plus d'autre souci que de simplifier à l'extrême ses moyens et de réduire le nombre de ses variétés à quelques types passe-partout. Le consommateur, devenu simple prétexte, et voué à l'uniforme dans un monde où la joie de choisir se rétrécit chaque jour, devra s'estimer assez heureux s'il n'est pas supprimé comme une vulgaire piquette »*[450].

Ils aiment ainsi revendiquer des valeurs qu'ils jugent dépassées comme l'honneur et la fidélité[451] ou défendre une éthique de la gratuité ou du désintéressement contre le règne de la technique et de la rentabilité.

[450] AYME Marcel, « La fin de la piquette », *Marianne*, 19 décembre 1934

[451] Surtout au moment de l'Algérie française, par exemple dans BLONDIN Antoine, « Le drapeau noir », *La Nation française*, 7 décembre 1960 *« Ce qui l'est davantage (nouveau) c'est qu'il apparaisse désormais comme séditieux de défendre l'honneur d'une armée bafouée et de souhaiter qu'on épargne au patrimoine l'amputation de trois départements centenaires »*

2. HAGIOGRAPHES DES MARGES

Contre cette société moderne tant honnie, son éthique de la rentabilité et son culte de l'uniformité, le trio affiche une tendresse toute particulière pour les marginaux. Les déclassés, les ratés, les ivrognes, les difformes, les paresseux et les criminels sont un défi lancé à l'utilitarisme et au matérialisme, et constituent donc pour eux des îlots d'humanité. On retrouve cette idée de refus et de défi dans l'un des nombreux articles que Marcel Aymé consacre aux clochards : *« Mais la vie leur proposait un genre d'activité qui les rebutait, et auquel ils préféraient la dolente misère des tristes farniente dans nos villes sans soleil. J'ai toujours pensé que les clochards étaient des gens de lettres ignorants de leur vocation ou à qui manquaient les premiers moyens de la réaliser »*[452].

C'est d'ailleurs le thème du premier roman de Marcel Aymé. Brûlebois, l'ivrogne né bourgeois, est un modèle de déclassement. Ce demi-clochard sympathique qui dilapide ses moindres revenus pour de la piquette meurt dans un hospice de charité, non sans avoir négocié son salut contre un litre de mauvais rouge. Marcel Aymé l'anticlérical conclut son roman par un hommage : *« Brûlebois, large d'épaules et bas de cul, feignant, saoulot et propre à rien – Brûlebois débonnaire devant les hommes, pur devant Dieu »*[453]. Relèvent de cette catégorie d'inadaptés, le Bombé le bossu d'*Aller-retour*, Troussequin le marginal présumé coupable du *Moulin de la sourdine*, ou encore le professeur Watrin l'optimiste impénitent qui égaye le sombre *Uranus*… On comprend aussi mieux la tendresse discrète que manifeste le narrateur envers Malinier, qui est présenté comme un Don Quichotte des temps modernes. Isolé, marginal, objet de risée pour la majorité « bien-pensante », ses diatribes fascistes désordonnés sont plus comiques qu'inquiétantes. Aymé est nettement moins tendre pour les déracinés qui ont préféré par conformisme une vie terne de comptable à la ville. Justin, le protagoniste d'*Aller-retour* (second roman de Marcel Aymé), à la fois pauvre et mercantile, est un éternel suiveur, paroxysme de la victime consentante, qui supporte sans broncher les brimades d'un chef de service aigri.

Blondin est son héritier le plus évident dans ce domaine. Ses romans sont peuplés de personnages, en rupture de ban, souvent alcooliques, qui errent de cellules de dégrisement en cellules de dégrisement. *L'Humeur Vagabonde* offre ainsi un concentré de personnages extravagants, rebuts de la société à moitié philosophes, aux manies étranges : *« Un petit vieux ratatiné sous quatre gilets superposés passait entre les groupes, proposant des poupées de lainage qu'il confectionnait lui-même*

---

[452] AYME Marcel, « La crise et la cloche », *Marianne,* 6 décembre 1933, mais aussi dans « Providence », *Marianne*, 14 février 1934

[453] AYME Marcel, *Brûlebois*, éditions La Pléiade, p. 103

avec ingéniosité ». Un autre est décrit comme un *« colosse blond »* : *« Il vint s'assoir à côté de moi, en lançant à la cantonade une allusion hermétique à la caverne de Platon. J'appris de sa bouche jubilante qu'avant d'être maîtrisé il avait assommé deux sergents de ville qui prétendaient lui infliger une contravention pour défaut d'éclairage »*[454].

Blondin et Aymé ont également en commun la transfiguration christique des meurtriers condamnés à mort – Dermuche et Dervaux pour le premier – Auguste Vaillant ce *« meurtrier doux et mystique »* pour le second. Nimier préfère la figure du dandy dérangeant à laquelle il s'identifie, comme Olivier Malentraide le héros des *Enfants tristes*, ou le peintre autrichien dans *Histoire d'un amour*.

Le cancre est aussi érigé en modèle face à l'inhumanité du premier de classe. Le sympathique Minier des *Enfants du bon Dieu* (clin d'œil à Nimier ?), abonné aux derniers rangs et aux dernières places, oppose au besogneux petit Bloch (le nom n'est sans doute pas non plus choisi au hasard) sa vitalité et sa joie de vivre. Marcel Aymé développe également après la Libération une véritable mythologie du cancre qui devient l'un des ressorts de son anti-intellectualisme puisqu'il voit une filiation entre le premier de classe d'hier et l'intellectuel dogmatique et pontifiant d'après-guerre : « *Il existe entre cancres une amitié honnête et dévouée que les bons élèves ne connaissent guère. A l'abri des rivalités et des jalousies, c'est une fraternité compréhensive dans le malheur et la réprobation* »[455]. Dans *Uranus*, l'ancien bon élève collectionneur de prix d'excellence prend les traits de Jourdan, professeur de philosophie et ange exterminateur communiste, traquant les collaborateurs avec un fanatisme froid, voire sadique. Au contraire Léopold, le cabaretier inculte et alcoolique au grand cœur, éveille l'ironie tendre et bienveillante du narrateur en massacrant les vers de Racine avec un enthousiasme créateur tout aussi déplacé qu'ingénu. Au bon sens et à l'humanisme du cancre que la désapprobation collective a rendu solidaire des malheurs de son prochain, Marcel Aymé oppose donc l'excellent élève - esprit sectaire et inhumain en puissance dont la vocation est de devenir un intellectuel communiste.

[454] BLONDIN Antoine, *L'Humeur vagabonde*, p. 399
[455] « Lectures d'enfance », *La Gazette des Lettres*, 7 décembre 1946

II. Radicalité et relativisme : des moralistes contrariés

A. Le populisme

1. LE PEUPLE SPOLIE DE SA SOUVERAINETE

Marcel Aymé ne remet jamais en cause la démocratie dans son principe mais en dénonce avec opiniâtreté l'impuissance, le caractère oligarchique, et surtout la corruption. Il y consacre d'ailleurs un essai en 1938, *Silhouette du scandale* et plusieurs articles. Antiparlementaire, il dénonce régulièrement le clientélisme des élus : *« les parlementaires collaborent bien quelquefois avec le peuple, mais c'est à l'occasion des élections »*[456]. En outre, si c'est un démocrate, il méprise les urnes[457] et le revendique fièrement comme dans cet article du 1er mai 1935 où il se réjouit de voir un nombre croissant d'électeurs prendre la voie de l'abstentionnisme : *« Quand je pense aux efforts qui ont été dépensés pour faire triompher le principe du suffrage universel, je ne ressens même pas la moindre honte de me dérober ainsi à mes obligations civiques et c'est bien le plus attristant (…) Je me console en pensant que nous sommes quelques cent mille dans le même cas, et que nous serons bientôt plusieurs millions »*.

Nimier et Blondin, de formation maurrassienne, partagent un antiparlementarisme virulent et une critique récurrente de la politique « politicienne ». Nimier recherche d'ailleurs après la guerre une alliance entre monarchisme et socialisme, ce qui l'amène à prôner la *« démocratie intégrale »*. Il rédige à cette occasion un tract éclairant « Démocratie ou fascisme ? Il faut choisir » : *« le fascisme, ils savent ce que c'est. Pendant quatre ans, ils ont vécu sous la domination intransigeante de Vichy. Pendant quatre ans, ils ont étouffé sous la tyrannie allemande. C'est pourquoi les Français ne se contenteront pas d'une dictature mal camouflée en république. Ils exigeront la démocratie intégrale, celle de 89, de 48 et de 71 »*[458]. L'antiparlementarisme de Blondin a aussi des accents populistes, quand il s'exclame en décrivant des députés de gauche *« Ô peuple, voilà comment on s'habille pour 350 000 francs par an ! »*[459] ou quand il se réjouit de la candidature d'Abel Pomarède, un *« ouvrier vigneron et nationaliste »* (double mérite pour cette incarnation d'un type d'homme *« éminemment français »*) et espère sa victoire sur le *« vautour polytechnicien »* qui lui fait face[460].

Leur populisme se nourrit d'un discours anti-élites (les Hussards sont en même temps très anti-égalitaires) et repose ainsi sur la dénonciation des collusions entre les pouvoirs financiers et les pouvoirs politiques, réunis sous l'étiquette commode de « système ».

---

[456] AYME Marcel, « Cent ans après », *Marianne*, 17 janvier 1934
[457] Il revendique le vote blanc dès 1928 comme en témoigne la lettre du 19 avril 1928 qu'il adresse à son frère Georges citée dans *Lettres d'une vie*.
[458] DAMBRE Marc, *Roger Nimier, hussard du demi-siècle*, Flammarion, p. 135
[459] BLONDIN Antoine, « Autant en emporte le vote », *Paroles françaises*, avril 1946
[460] BLONDIN Antoine, « Abel Pomarède », *La Nation française*, 19 novembre 1958

2. DEFENSE DES FAIBLES

Le populisme de Marcel Aymé, a une facette sociale contrairement à ses cadets qui ne l'utilisent que comme une arme politique de contestation antiparlementaire. Il a grandement contribué à lui construire une réputation d'homme de gauche dans les années 30. Dans de très nombreux articles tout au long de sa carrière, Marcel Aymé prend régulièrement la défense des impécunieux et dénonce l'indifférence à la misère sociale, mais toujours avec des accents populistes car ses préoccupations sociales sont l'occasion de fustiger le clientélisme des « politiciens » ou la fausse bonne conscience des élites. Trois causes lui importent tout particulièrement : les enfants de l'Assistance publique[461] qui n'intéressent pas la sphère politique car ils sont dénués de poids électoral, les clochards – il fustige les passants indifférents mais leur charité l'exaspère encore plus - et les chômeurs.

Cette défense des « faibles » est une constante : on la retrouve souvent en chute d'articles alors qu'elle n'a a priori aucun rapport avec le sujet traité. Ainsi à la fin de l'article répondant à une enquête de *La Gerbe* sur les bombardements (l'enquête espérait obtenir une verte dénonciation de la part des participants), Marcel Aymé invite ses lecteurs à se préoccuper davantage des taudis et de la ségrégation urbaine que de la préservation du patrimoine architectural : « *Pour nous consoler, disons-nous que la destruction de tant de quartiers pittoresques et photogéniques est en même temps celle d'ignobles taudis où des centaines de milliers de Français croupissaient sans air ni lumière, à l'ombre des notaires et des problocs rogneux* »[462]. Cette prise de liberté avec le sujet initial permet à Marcel Aymé de dénigrer un faux scandale en attirant l'attention du lecteur sur un le vrai scandale de la misère sociale négligé par confort et hypocrisie. Il utilise ce même procédé en prenant la défense de la pièce *Le Satyre de la Villette* de René de Obaldia jugée indécente par certains critiques le 4 avril 1963 dans *Le Monde* : « *Savent-ils qu'à Paris seulement, il existe des milliers et des milliers de familles n'ayant pour tout logement qu'une pièce unique où la promiscuité est telle que des petites filles, souvent plus*

[461] AYME Marcel, « Les Négriers », *Marianne*, 30 janvier 1935, « Assistance », *Marianne*, 25 décembre 1935, et « Brutus », *Marianne*, 23 mai 1934

[462] AYME MARCEL, réponse à une enquête de *La Gerbe* « Les élites françaises devant le saccage de la France » publiée le 13 juillet 1944

jeunes qu'Eudoxie, assistent très habituellement à la vie intime de leurs parents – et je n'en dis pas plus »[463].

Le héros de Marcel Aymé, c'est donc le pauvre qui sans être révolutionnaire ou encarté dit merde. Il rend par exemple hommage à un ouvrier chômeur qui a préféré se suicider que mendier[464] : *« Il se pendait pour manifester son dégoût de la charité (…) Son dessein n'était pas de tirer des pleurs d'attendrissement à quelques dames patronnesses (…) Je vous prive du plaisir d'être bon et du bénéfice que vous en auriez dans l'autre monde, mais vous saurez bien vous rattraper avec d'autres claque-dents »*.

3. REFUS DE L'IDEALISATION DU PEUPLE

Pour Marcel Aymé principalement, les victimes sont toujours les complices consentantes de leurs bourreaux : *Silhouette du scandale*, sa première grande philippique, vise bien sûr les dirigeants politiques corrompus et incompétents de la IIIème République, mais surtout ceux qui leur ont apporté leur suffrage. L'auteur n'est pas tendre envers son lecteur : les dirigeants agissent en toute impunité avec la caution tacite de leur masse électorale. Indifférent au scandale, il n'a que les dirigeants qu'il mérite. Les imbéciles sont donc responsables de leur malheur, comme l'affirme sans fard le repris de justice d'une chronique de Marcel Aymé : *« J'ai meilleure opinion de l'humanité, vois-tu. Je prétends qu'il y a au moins autant d'imbéciles que de crapules, et je trouve toujours mon avantage à les distinguer. Tu me diras que d'un côté, il y a plus d'agrément à filouter un filou ; d'accord, et c'est aussi plus moral. Mais d'un autre côté, quand tu vends vingt-cinq francs un bouchon de carafe à un imbécile, est-ce que tu ne lui vends pas une bonne leçon en même temps ? »*[465]

En outre, le populisme du trio ne se double pas donc du tout d'une idéalisation du peuple. Au contraire, la foule, la société, la masse sont suspectes et négatives aux yeux de Marcel Aymé qui se méfie de l'*« abrutissement de l'esprit de troupeau* ». Les entités collectives ont toujours besoin de boucs émissaires et il préfère Dervaux le dépeceur à la société qui l'a condamné, ou Loirin le collaborateur traqué à Jourdan son traqueur zélé.

Ils se moquent ainsi volontiers de l'héroïsation du prolétariat par les intellectuels communistes en employant une métaphore christique pour se moquer de ce relent caché de christianisme :

[463] AYME Marcel, « Sur un prétendu scandale », *Le Monde*, 4 avril 1963 (in *Vagabondages* p. 166)
[464] AYME Marcel, « Le billet du pendu », *Marianne*, 20 juin 1934

[465] AYME Marcel, « Des bagues plein les doigts », *Marianne*, 19 avril 1933

Gaigneux, l'ouvrier venu au communisme par son milieu social et que Marcel Aymé présente sous un jour plutôt favorable, reste ainsi perplexe devant les envolées lyriques de Jourdan le bourgeois : *« A l'entendre, la classe ouvrière devenait une divinité mille-pattes apparaissant à la fois comme une théorie de martyrs extatiques, une armée haillonneuse de paladins assoiffés d'héroïsme et une procession d'archanges à culs roses ».* Laurent se moque aussi de Marx qui a introduit dans une *« démonstration à prétention scientifique une notion morale du prolétariat crucifié qui est d'origine chrétienne »*[466] et Blondin de Lucien Combelle incitant les jeunes fascistes à quitter leurs livres pour tâter du labeur ouvrier : *« Je veux bien les considérer comme un Christ de tous les jours, crucifiés pour que je puisse continuer impunément à feuilleter des pages et à en écrire d'autres. Mais je suis obligé d'avouer, avec mes chers classiques, que c'est l'homme qui m'intéresse plus que la condition »*[467]

B. Des bienfaits du déterminisme

« Rien de plus déterministe qu'un anarchiste de droite » écrit Pascal Ory dans *L'anarchisme de droite*[468]. Marcel Aymé l'illustre bien : populiste, il considère néanmoins le déterminisme social d'un bon œil comme on peut le voir dans le conte *Les bœufs*. Le bœuf blanc à qui Delphine et Marinette ont eu l'imprudence d'apprendre à lire, devient un bœuf savant, rétif aux travaux manuels, contestataire. Il finit d'ailleurs par s'approprier la rhétorique marxiste sur l'aliénation du travail *« C'est tout de même malheureux, mais il n'y a pas moyen de réfléchir en paix une minute ! On ne s'appartient pas ! On dirait que je n'ai pas d'autre affaire que leur charrue ! J'en ai par-dessus la tête de leur joug !* »[469] et revendique des congés payés. Moralité du conte : il se retrouve bête de foire dans un cirque. Tenter de sortir de sa condition sociale est donc aux yeux de Marcel Aymé une chimère dénaturante.

On retrouve la même idée dans sa critique de la bourgeoisie qui ne vise pas la classe sociale en tant que telle mais ses représentants qui l'ont perverti en en refusant l'héritage. Le plus grand reproche que Marcel Aymé adresse à la bourgeoisie de gauche, c'est précisément sa démission et son refus d'accepter son propre déterminisme social en défendant l'ordre établi. Le bourgeois progressiste est un fantoche grotesque quand il prétend prendre la défense du prolétariat. La séance de cinéma sur le

[466] LAURENT Jacques, *Histoire égoïste*, p. 186
[467] BLONDIN Antoine, « Le socialisme par la joie », *Les Cahiers français*, 1943
[468] ORY Pascal, *L'anarchisme de droite*, p. 107
[469] AYME Marcel, *Les Contes du chat perché*, Folio, Paris, 1973, p. 119

film de propagande soviétique l'illustre bien. La bourgeoise Madame Ancelot se pâme d'enthousiasme tandis que Milou fils d'un croque-mort alcoolique et violent s'ennuie à mourir. La séance s'achève sur la ridicule tentative avortée d'une Internationale : *« Les applaudissements éclatèrent à la fin du film. Une Internationale, amorcée par quelques voix, dont celle de Madame Ancelot, hésita une minute et rata dans la bousculade de la sortie »*[470]. L'ouvriérisme de la bourgeoisie progressiste, alliance de son paternalisme patronal et de son snobisme intellectuel, reste l'une des cibles de prédilection de Marcel Aymé[471].

Une des caractéristiques fondamentales du *« tempérament »* de droite mise en avant par Gérard-Alain Slama dans « Portrait de l'homme de droite »[472] nous semble correspondre parfaitement à la vision du monde de Marcel Aymé et traverser toute son œuvre : la *« théorie de la relativité pratique du bien et du mal »*. Gérard-Alain Slama prend ainsi l'exemple des *Déracinés* : « *Le bien et le mal ne sont pas exclusifs l'un de l'autre : ils coexistent en puissance dans chaque acte, dans chaque situation. L'action droite est celle qui se réfère, non à un absolu universel, mais aux conditions spécifiques du lieu et du moment. C'est le sujet des Déracinés : la même âpreté au gain, le même instinct de possession, la même dureté de cœur qui en font des assassins à Paris, auraient fait de Recadot et de Mouchefrin, s'ils étaient restés en Lorraine, un excellent cultivateur ou un bon notaire. La virtualité du mal n'en était pas moins présente dans leur nature. Simplement, elle aurait été neutralisée par le milieu et les circonstances ».* Cette théorie produit une étrange alliance entre un pessimisme profond – le mal étant la chose du monde la mieux partagée et seulement jugulée ou excitée par les circonstances- et une certaine indulgence pour les coupables puisqu'ils ne sont finalement pas véritablement responsables de leurs actes mais déterminés par leur milieu. Or cette conviction de la relativité et de l'entrelacement du bien et du mal dont l'enclenchement est surdéterminé par des contingences sociales est une constante dans la pensée de Marcel Aymé et se trouve dans la plupart de ses romans (notamment après 1945 : il n'y a ni héros ni salops mais tous communient dans la même médiocrité aux potentialités barbares) et dans un grand nombre de ses articles. La quintessence de ce schéma de la réversibilité du bien et du mal se retrouve d'ailleurs dans une des premières œuvres romanesques de Marcel Aymé : *Les Jumeaux du Diable*. L'auteur, très déçu du résultat a toujours refusé de publier ce roman qu'il jugeait très médiocre sur le plan littéraire. *Les Jumeaux du Diable* n'en demeurent pas moins le roman le plus révélateur de la vision du monde de Marcel Aymé. Le contexte y a une influence déterminante : le salut ne vient pas du mérite, de la qualité intrinsèque de l'individu mais des circonstances extérieures

[470] AYME Marcel, *Travelingue*, Pléiade, tome 2, page 199
[471] Cette satire fait son apparition pour la première fois dans *Travelingue*. Elle occupe toute la deuxième partie du *Confort Intellectuel* et se retrouve également dans une pièce de théâtre, *Le Minotaure*, en 1963.
[472] SLAMA Gérard-Alain, « Portrait de l'homme de droite » dans SIRINELLI Jean-François (s.d.), *Histoire des droites*, tome 3

auxquels il est soumis. Deux individus strictement identiques (même âge, même souvenirs, même âme) sont envoyés sur Terre par Satan qui veut démontrer que l'Homme n'est pas libre contrairement à la devise inscrite à l'entrée du Paradis. Les deux individus sont similaires au point d'exprimer la même chose au même moment. A partir du moment où l'un deux boit une gorgée d'eau de mer, ils se dissocient. Cet événement insignifiant et anecdotique va déterminer en cascade toute la destinée des deux « frères ». Celui qui a bu l'eau sera désavantagé par rapport à son alter ego et finira fatalement par assassiner son frère sans en être responsable. Ce livre écrit en 1928 éclaire notamment en partie l'indulgence que Marcel Aymé manifeste pour des personnages comme Malinier ou Loirin. Pour justifier l'antisémitisme de Céline, il se contente de l'attribuer à celui de ses parents avant de conclure : *« Nous ne choisissons pas plus nos convictions que nous n'avons choisi notre sexe* »[473].

Ce déterminisme est donc aussi un pont commode vers l'innocence du coupable. On retrouve tout particulièrement cette idée dans les romans antirésistancialistes des Hussards où le hasard surdétermine tout : le narrateur d'*Un Singe en hiver* passe pour un résistant parce qu'il se retrouve par hasard sur un char américain à Caen après les bombardements, le héros du *Petit Canard* n'aurait sans doute pas rejoint la LVF si sa fiancée était restée vierge, Sanders s'engage dans le Milice parce que le bleu lui va bien au teint… Mais la palme de l'explication la plus déterministe et la plus déresponsabilisante pour expliquer pourquoi un individu s'engage dans la milice, l'autre dans la résistance revient à Jacques Laurent qui y voit *« les conséquences d'une accidentelle bifurcation de l'influx dans les circuits cérébraux »*[474].

C. Antiétatisme

Les Hussards ont pour dénominateur commun d'avoir été séduit par la recherche d'un Etat fort, d'une alliance entre socialisme et nationalisme. Jacques Laurent, très attiré par Georges Valois, considère par exemple que c'est l'anti-romantisme de Maurras qui l'a sauvé de la tentation fasciste. Nimier aspire également à un pouvoir fort et personnel, d'où son attirance pour le RPF.

Marcel Aymé a en revanche toujours été profondément anti-interventionniste et anti-étatiste. A l'âge de 7 ans à peine, il s'inquiète déjà de la menace que représente l'Etat pour son patrimoine et préfère écrire sur la lettre de l'un de ses frères pour ne pas avoir à payer un timbre et éviter ainsi *« que le gouvernement ne profite de (ses) dix centimes »*[475]. La notion d'argent public reste pour Marcel Aymé

[473] AYME Marcel, préface aux œuvres complètes de Céline, Balland, 1964
[474] LAURENT Jacques, *Histoire égoïste*, p. 346
[475] Lettre du 15 mars 1909, citée par LECUREUR Michel dans *Marcel Aymé, de l'anonymat à la célébrité*, p. 42

une absurdité et avec une logique de classe moyenne qui se sent menacée de déclassement, il manifeste une méfiance viscérale à l'égard de l'Etat, nécessairement dispendieux. Il propose ainsi pour encourager les gouvernants à mieux gérer le budget de l'Etat la mesure suivante : *« Tout citoyen mandaté par le peuple pour participer au gouvernement de l'Etat devra vendre ses biens et acquérir des valeurs d'Etat »*[476]. L'impôt est tout simplement vécu par Marcel Aymé comme une spoliation : l'enquêteur de l'affaire Touffard[477], nouvelle policière portant sur le meurtre mystérieux d'une famille entièrement décimée, découvre un assassin particulièrement intraitable quand un héritage est en jeu : l'Etat. La pièce *Patron* (1959) est du même acabit : le Ministère des finances commandite lui-même le cambriolage des contribuables pour renflouer les caisses de l'Etat. En 1934, Marcel Aymé s'était donc logiquement réjoui d'apprendre qu'un huissier, ce *« vidangeur de la procédure »*[478], ainsi que les gardes mobiles l'accompagnant ont été molestés par des paysans bourguignons[479], mais ne semble pas s'intéresser au poujadisme deux décennies plus tard.

Il manifeste également une forte aversion pour la bureaucratie. L'invisibilité de l'Etat est une des rares qualités qu'il concède aux Etats-Unis. Contrairement au Français, l'Américain n'a pas *« comme nous l'avons en France, le sentiment d'être un hôte de l'Etat et de vivre et de respirer avec l'autorisation d'une vingtaine d'administrations »*[480]. L'intrusion de l'Etat qui atrophie la liberté et la fantaisie de ses citoyens, cette *« espèce mollasse et douceâtre »*[481] par excellence, est une de ses préoccupations récurrentes. On la retrouve surtout dans ses chroniques de *Marianne* : dans « Le Délit »[482], un homme est arrêté pour avoir distribué des billets de cinquante francs à la sortie du métro et le commissaire de police après avoir longuement cherché un motif d'inculpation se rabat gourmandement sur le commode trouble à l'ordre public ; dans « Le Gendarme » le représentant de la force publique en venant réclamer un livret militaire chez un potentiel conscrit trouve dans l'appartement de ce-dernier mille motifs de faire des déclarations administratives[483]. On retrouve la même figure du gendarme, stupidement borné, à l'ironie plate et forcée, chez Blondin, qui déplore aussi ponctuellement l'amenuisement des marges de manœuvre de l'individu, ici en déplorant sur un

---

[476] AYME Marcel, « Une idée de génie », *Marianne*, 1er novembre 1933

[477] AYME Marcel, « L'affaire Touffard », in *Le Nain*, Gallimard, 1934

[478] L'huissier est probablement la profession la plus honnie par Marcel Aymé cf « Commandements », *Marianne*, 9 octobre 1935 : *« Qui a vu procéder à la saisie des meubles d'une famille de miséreux et entendu les apostrophes ignominieuses du préposé à cette sale besogne, sait qu'il en va des huissiers comme des bourreaux : il faut une vocation bien spéciale »*

[479] AYME Marcel, « Bagarre », *Marianne*, 12 septembre 1934

[480] Lettre ouverte non datée mais probablement écrite lors du séjour de Marcel Aymé aux Etats-Unis cité dans *Lettres d'une vie*, Les Belles Lettres, Paris, 2001, p. 151

[481] AYME Marcel, « Semaine de violence », *Marianne*, 12 décembre 1934

[482] AYME Marcel, « Le Délit », *Marianne*, 26 juillet 1933

[483] AYME Marcel, « Le Gendarme », *Marianne*, 12 juillet 1933

registre mi-nostalgique, mi-amusé la pénalisation de la voyance : *« Ce point de vue se défend, d'un Etat fort, installé pour sept ans d'égocratie, étranglant la part du rêve, barrant les sentiers vagabonds où s'avance l'imagination, interdisant au citoyen d'y voir plus loin que le bout de son nez »*[484].

Aymé manifeste aussi son profond dégoût pour le socialisme en des termes nietzschéens : *« Se réjouit-on de perdre ses doigts de pied ou l'usage de la raison ? Puisque l'humanité n'est plus capable de marcher qu'avec des béquilles renforcées, laissons aux spécialistes de la chose chanter hosanna pour dorer la pilule aux condamnés que nous sommes tous et n'ayons pas l'hypocrisie de reprendre le refrain »*[485] et se laisse aller à rêver à des *« décrets d'anarchie de 18 mois »*[486].

Avec l'âge et les désillusions, Jacques Laurent et Antoine Blondin ajoutent également une touche plus libertaire à leurs engagements de jeunesse d'extrême-droite. Encore plus que l'URSS, qui élimine physiquement ses adversaires au lieu de les atrophier mais qui a le mérite d'avancer sans masque et d'inspirer de la répulsion à l'Ouest, la Suède incarne pour Jacques Laurent une dystopie radicale. C'est le triomphe de l'administratif, l'installation progressive et sans heurt d'un totalitarisme doux et insidieux. Tout en admirant la puissance visionnaire de Tocqueville, il décrit un processus implacable : *« La Suède a entrepris de transformer l'homme en l'heureux esclave d'une globalité administrative toute-puissante, elle-même prisonnière du pratico-inerte. L'esclave choyé, bordé dans son lit avec une attention énergique et protectrice par l'administration, est officiellement heureux et si les choses vont leur train, il sera bientôt béat »*. L'égalitarisme et le culte de l'uniformité mènent à l'abolition de l'individualité là *« où les seuls péchés mortels sont de résister au fisc, de conduire après avoir bu un whisky ou même, sans conduire, de s'asseoir dans sa voiture, et de commettre, fût-ce à jeun, un excès de vitesse ».* Pays sans génie et sans culture, la Suède est pour Jacques Laurent le symbole de l'utilitarisme – les humanités jugées inutiles ne sont plus enseignées - et de la bonne conscience contemporaine.

D. La construction de leur personnage

La construction d'une mythologie personnelle est aussi un élément important de leur carrière dans le monde des lettres. Jacques Laurent la met en place dans son essai mi-historique, mi-autobiographique *Histoire égoïste* en se présentant comme l'éternel révolté *« Hirsute, les doigts sales,*

[484] BLONDIN Antoine, « La République n'a pas besoin de voyantes ! », *Arts*, 7 janvier 1959
[485] AYME Marcel, « Trois illustrateurs montmartrois », *Je suis partout*, 31 juillet 1942
[486] AYME Marcel, « La réforme », *Marianne,* 31 octobre 1934

toujours dernier, toujours en retard, déjà athée, je mêlais mes révoltes contre ma famille, le lycée personnifié par M.B… et une société qui aurait bientôt à en découdre avec moi »[487]. Chacun des membres du trio semble également s'attacher à la construction d'un personnage défiant les normes sociales - Marcel Aymé par un mutisme à toute épreuve, Roger Nimier par des farces potaches plus ou moins inspirées, et Blondin par de longues errances alcoolisées dans le quartier de Saint-Germain des Prés. C'est leur versant diogényque. Comme le célèbre philosophe-clochard cynique insultant les passants et défiant les puissants du fond de son tonneau, le trio cultive la figure d'écrivains dérangeants, dans leurs écrits comme dans leurs comportements.

Marcel Aymé a ainsi la réputation d'observer un strict silence, en partie due à son aphasie musculaire, mais cultivé avec un soin particulier en présence des journalistes. Dans un article du 5 mars 1953 publié dans *Samedi-Soir*, Jacques Robert – dérouté après une interview se heurtant à des réponses monosyllabiques - nous semble bien décrire la nature de ces longues taiseries : *« Ce qu'il y a de passionnant dans les silences du colonel Marcel, c'est qu'on les sent lucides. Un homme dont le sens de l'observation est si aiguisé, l'intelligence si impulsive – autant qu'on puisse en juger d'après ses écrits – ne peut pas ne pas avoir conscience de l'effroyable malaise que provoque dans le beau monde sa bouche cousue. Et pourtant il se tait (…) Et il se paie le luxe de cette insolence avec une malice qu'on sent sourdre de ses profondeurs, une malice proprement révolutionnaire, une malice quasi sacrée tant elle se moque des impératifs les plus élémentaires de la bienséance. De la sotte bienséance ».*

Nimier endosse quant à lui l'ethos du dandy déplaisant, importun et imprévisible, en y ajoutant une note potache. Il s'amuse par exemple à mettre ses visiteurs en joue dans son bureau de la rue Sébastien-Brottin ou à venir en pyjama aux réunions du comité de rédaction de Gallimard. Ces accès fantaisistes s'inscrivent aussi dans un besoin constant de s'opposer au « monde des adultes », nécessairement bourgeois et hypocrite. Blondin met quant à lui en scène son amitié avec Nimier et ses séjours dans les cellules de dégrisement de Saint-Germain des Prés dans *Monsieur Jadis*.

Leur pessimisme anthropologique va en outre souvent de pair avec la revendication d'un amour inconditionnel pour les animaux. Marcel Aymé prend rarement la pose sans son chat Alphonse et donne la parole aux animaux dans *Les Contes du chat perché* et dans *La Jument verte*. Son ami Céline ne se sépare jamais de son chat Bébert et sa passion pour les animaux s'accroît proportionnellement à ses désillusions sur la nature humaine. Il dédicace ainsi *Féeries pour une autre fois* par ordre d'apparition *« aux animaux, aux malades, aux prisonniers »* et vit de plus en plus reclus du monde extérieur dans sa citadelle de Meudon qu'il transforme en véritable ménagerie. Face aux caméras de 30 millions d'amis, Antoine Blondin et Jacques Laurent dévoilent également leur passion respective.

[487] LAURENT Jacques, *Histoire égoïste*, p. 129

Blondin relate sa *« vocation canine »* en contemplant son basset qui *« comme tous les chiens a horreur de l'uniforme »*[488]. Jacques Laurent en grattant langoureusement le pelage de Gustave de Mailly-Nesle évoque la *« passion amoureuse »* qu'il a vécue avec sa chatte Séraphine dont il porte encore le deuil et reconnaît n'avoir jamais *« eu avec aucune femme une compréhension silencieuse, tacite, comparable avec celle qu' (il a) eue avec Séraphine »*[489].

[488] « Plus tendre et drôle que son chien, Antoine Blondin », Trente millions d'amis, 13/04/1976, 09'21, disponible sur INA.fr : www.ina.fr/video/CPA7605138801/plus-tendre-et-plus-drole-que-son-chien-antoine-blondin-video.html

[489] « Jacques Laurent, j'ai connu l'amour total », Trente millions d'amis, 05/12/1981, 07'44, disponible sur INA.fr : http://www.ina.fr/video/CPA8105285105/jacques-laurent-j-ai-connu-l-amour-total-video.html

Conclusion :

Marcel Aymé devient donc progressivement un véritable compagnon de route de l'extrême-droite alors qu'il n'en partage pas la formation idéologique ni les potentielles dérives autoritaires. Le maurrassisme ne semble pas l'avoir grandement intéressé et trop *« individualiste et sceptique »*[490], il n'a pas non plus connu la tentation fasciste. Il n'en conserve pas moins un certain nombre d'affinités politiques avec l'extrême-droite : l'antiparlementarisme, l'anticommunisme, l'antilibéralisme et une tendance à la radicalité : refus du compromis nécessairement synonyme de compromissions, du pragmatisme, suspicion systémique à l'égard de ce qui semble consensuel. La réforme – prétexte à la demi-mesure- n'est pas une option, les révolutions sont systématiquement instrumentalisées pour le plus grand malheur du peuple, reste donc une révolte assez autosuffisante. Cette radicalité jusqu'au-boutiste, son horreur du consensus, ou des états de fait imparfaits le mènent à des affirmations extrêmes. Vichy n'éveille jamais chez lui a posteriori l'ombre d'une critique alors que la IVème République est à ses yeux la mère de tous les maux ; l'occupation nazie lui paraît très douce et inoffensive comparée à l'épuration gaulliste *« Cette massive démission de l'esprit civique sans exemple dans aucun pays des temps modernes et que vingt ans d'occupation allemande n'aurait pu réaliser, le général avec ses bottes y avait acculé la France en moins de trois mois, instaurant ainsi l'air du grand mensonge »*[491].

Marcel Aymé est aussi un cas intéressant d'attractions mutuelles. Dans un contexte précis – la Libération – qui reste sur toute la période la traumatisme et l'horizon indépassable de la droite littéraire, l'anarcho-réactionnaire montmartrois s'engage aux côtés de l'extrême-droite, au point de lui servir ponctuellement de pionnier. S'il rejoint la contestation de l'épuration et le rejet de la IVème République de l'extrême-droite, il exerce à l'inverse une forte influence intellectuelle sur ses jeunes trublions, ravis de voir un écrivain réputé inclassable (ou qu'ils persistent à présenter comme tel car c'est dans leur intérêt) opérer la re-légitimation de leur famille politique temporairement réduite au silence. Sous son influence et parce qu'ils se retrouvent dans une posture transgressive à la Libération, les Hussards donnent ainsi une note plus anarchisante à leurs écrits. Nicholas Hewitt note une tendance temporaire au transfert de la modernité artistique de la gauche vers la droite après 1945 quand la droite perd sa légitimité et bascule du côté de l'opposition : *« Culturally, the Left chose to adopt the high ground of rhetoric, seriousness and didacticism normally associated with the Right, while the Right, which unusually found itself in opposition and indeed excluded from the national community,*

[490] ORY Pascal, *L'anarchisme de droite*, p. 226-227
[491] AYME Marcel, « Le Hussard démobilisé », *Accent grave*, février 1964

resorted to the traditional weaponry of the anti-establishment culture : iconoclasm, frivolity, whimsicality, fantasy and, above all, the primacy of artistic autonomy »[492]. Les Hussards se veulent ainsi les représentants d'une droite anticonformiste, insolente et libertaire. Ils sont néanmoins ponctuellement rattrapés par leur héritage politique maurrassien et derrière leur relativisme nihiliste pointe souvent un côté très moralisateur qui s'exprime par exemple à travers leur idéalisation de l'amitié virile, leurs hommages vibrants à la fidélité, à l'honneur, à la probité intellectuelle dont ils ont souvent tendance à se croire les uniques détenteurs dans un monde selon eux gangréné par le pharisianisme.

Ce mémoire, parti d'une *« biographie incomplète »*[493] de Marcel Aymé, axé sur l'influence qu'il a exercée sur les Hussards, a essayé d'être micro-historique en cherchant à replacer le trio au sein de la droite littéraire d'après-guerre et plus largement dans les débats intellectuels de leur temps, en s'interrogeant aussi à travers les parcours croisés de Marcel Aymé et des Hussards sur la mémoire de Vichy ou sur l'efficacité des stratégies de remobilisation de la droite littéraire après la Libération.

La droite littéraire radicale antigaulliste, certes durablement affaiblie après l'Occupation, manifeste néanmoins une certaine vitalité après la Libération. Mue par une dynamique oppositionnelle, une posture victimaire et une solidarité solide, elle parvient assez rapidement à reconstituer une presse à forts tirages et à réintroduire ses proscrits sur la scène littéraire. Les romans antirésistancialistes du trio, pionnier dans le domaine, ne rencontrent ainsi pas nécessairement le scandale escompté, mais bénéficient de la concurrence mémorielle entre résistants gaullistes et communistes, puis de la montée de l'anticommunisme.

Le véritable essoufflement intervient plutôt à la fin des années 50. L'émergence du Nouveau roman, la renaissance de la NRF limitent les aspirations hussardes à incarner une forme de modernité littéraire antisartrienne ou de défense éclectique de la littérature contre la menace du politique. Politiquement, Marcel Aymé et ses émules ne « profitent » en outre pas des brouilles entre Sartre, Merleau-Ponty et Camus, ni de l'affaire Kravchenko en 1949. Très engagés dans les débats portant sur la responsabilité de l'écrivain et la légitimité de l'épuration, ils semblent manquer le tournant de la Guerre froide et ressassent finalement toujours les mêmes thèmes avec une verve polémique qui ne s'atténue pas mais qui perd de sa pertinence. Ils ne prennent pas véritablement part aux débats entre atlantistes et prosoviétiques. Leur anticommunisme en reste au stade d'une rancœur contre la « terreur intellectuelle » du « parti des fusillés » et n'exploite ni la peur d'une invasion de l'Est qui aurait pu

[492] HEWITT Nicholas, *Literature and the Right in Postwar France*, éditions Berg, Washington DC, p. 77
[493] JABLONKA, Ivan, *Les vérités inavouables de Jean Genet*, p.422

justifier rétrospectivement la persécution des communistes par Vichy, ni les affaires qui ternissent progressivement l'image de l'URSS et par ricochet les compagnons de route du PCF. Marcel Aymé manifeste même un antiaméricanisme virulent dont la rhétorique le rapproche paradoxalement de ses adversaires habituels. En 1956, alors que la répression soviétique en Hongrie émeut la scène intellectuelle et déstabilise le camp pro-soviétique, il publie sa pièce la plus antiaméricaine, *La Mouche Bleue*. En outre, la haine tenace que Marcel Aymé porte au Général de Gaulle et son retour obsessionnel même vingt ans après la Libération sur l'Epuration associent durablement l'auteur du *Chemin des écoliers* et d'*Uranus* à l'extrême-droite. L'engagement de Roger Nimier et d'Antoine Blondin en faveur d'une Algérie française et surtout leur rapprochement avec les ultras de l'OAS jettent également un discrédit durable sur la sincérité de leur apolitisme. Leur élaboration contestataire d'une contre-mémoire de l'Occupation et de la Libération parvient cependant à s'assurer une postérité non négligeable et c'est là leur principale réussite. La mode rétro des années 1970 reprend finalement les principaux thèmes du roman antirésistancialiste.

Leur raidissement politique est aussi en partie dû à des ressentiments littéraires. Dès la NRF, Marcel Aymé a le sentiment d'être mésestimé, rangé dans la catégorie des auteurs faciles. Il est effectivement très populaire, de son vivant beaucoup plus que Céline. Antoine Blondin se vend également plutôt bien. Des réalisateurs tout aussi populaires et politiquement complices contribuent également à la diffusion de leur sensibilité dans l'imaginaire collectif : Claude Autant-Lara ou Michel Audiard (*Garou-Garou*, *Caroline Chérie*, scénario *d'Un singe en hiver* et de *La Traversée de Paris*). Les articles de Marcel Aymé sont à partir de la Libération de moins en moins humoristiques et de plus en plus amers. Il présente ainsi Nimier, qui a décidé de cesser de publier des œuvres romanesques dès 1953 et s'est consacré à la critique littéraire puis à l'édition, comme la victime d'une époque trop vile pour qu'il puisse donner la pleine mesure à son talent. Blondin adopte la même vision victimaire : *« Reste son œuvre. Elle est d'un tel poids que, durant les années où il se tut, les ennemis, les rivaux qu'elle terrorisait, se complurent à prendre cette absence pour une mort »*[494] . L'expression « L'époque est ingrate » revient comme un leitmotiv chez lui quand il évoque ses maîtres ou ses modèles politico-littéraires (par exemple Maurras et Marcel Aymé).

Cette angoisse de la postérité de leur œuvre n'était pas tout à fait infondée. L'anniversaire de la mort de Marcel Aymé en 2017 n'a pas vraiment éveillé l'intérêt de la presse, ni des institutions. On trouve un article indigné d'un écrivain et journaliste belge dans *Le Point*, *« Depuis quinze jours, j'attends le déferlement de festivités et d'événements qui devraient accompagner normalement le cinquantième anniversaire de la mort de Marcel Aymé, disparu le 14 octobre 1967. Mais rien. Je me suis*

[494] BLONDIN Antoine, « Roger Nimier ne me quitte pas », 1963, cité dans *Ma Vie entre les lignes*, p. 1046

dit que le ministère de la Culture et les institutions publiques sont débordés, que leurs projets en l'honneur d'Aymé ont simplement pris du retard, que c'est une affaire de jours. Hélas, la fin du mois approche, et je crains d'être déçu »[495]. France Culture lui consacre néanmoins une émission pour commémorer sa mort, mais diffusée la nuit. Toujours très apprécié d'un cercle d'initiés, mais souvent associé à la littérature enfantine, Marcel Aymé reste surtout connu pour ses *Contes du chat perché* ou son *Passe-muraille*, n'est pas enseigné au lycée, peu au collège. Il a finalement eu un destin assez semblable à celui qu'il déplorait, dans une préface prémonitoire, en 1964 pour Perrault : *« L'Université pense que Boileau et Gide sont des auteurs infiniment plus importants que Perrault. C'est bien ennuyeux »*[496].

[495] QUIRINY Bernard, « Marcel Aymé n'est pas mort », *Le Point*, 27 octobre 2017
[496] AYME Marcel, Préface aux *Contes*, Club des Libraires de France, 1964

Etat des sources :

Œuvres complètes de Marcel Aymé

Romans :

Brûlebois, Cahiers de France, 1926, 173 p.

Aller retour, Gallimard, 1927, 226 p.

Les Jumeaux du Diable, Gallimard, 1928, 217 p.

La Table-aux-crevés, Gallimard, 1929, 276 p.

La Rue sans nom, Gallimard, 1930, 256 p.

Le Vaurien, Gallimard, 1931, 258 p.

La Jument verte, Gallimard, 1933, 340 p.

Maison basse, Gallimard, 1935, 269 p.

Le Moulin de la Sourdine, Gallimard, 1936, 236 p.

Gustalin, Gallimard, 1937, 240 p.

Le Bœuf clandestin, Gallimard, 1939, 224 p.

La Belle Image, Gallimard, 1941, 208 p.

Travelingue, Gallimard, 1941, 264 p.

La Vouivre, Gallimard, 1943, 256 p.

Le Chemin des écoliers, Gallimard, 1946, 288 p.

Uranus, Gallimard, 1948, 272 p.

Les tiroirs de l'inconnu, Gallimard, 1947

Théâtre :

Voir dans Marcel Aymé, théâtre complet, 1948-1967, Gallimard

Vogue la galère, Grasset, 1944, 176 p.

Lucienne et le boucher, Grasset, 1947, 260 p.

Clérambard, Grasset, 1950, 256 p.

La Tête des autres, Grasset, 1952, 256 p.

Les Quatre Vérités, Grasset, 1954, 225 p.

Les Sorcières de Salem (adaptation), Fayard, 1955

Les Oiseaux de lune, Gallimard, 1956, 264 p.

La mouche bleue, Gallimard, 1957, 276 p.

Patron, Gallimard, 1959

Louisiane, Gallimard, 1961, 248 p.

Les Maxibules, Gallimard, 1961, 222 p.

La Convention Belzébir (*Le Minotaure, Consommation*), Gallimard, 1967, 278 p.

Le mannequin, Marcel Aymé, théâtre complet, 1948-1967, Gallimard

Le Commissaire, Marcel Aymé, théâtre complet, 1948-1967, Gallimard

Le Cortège ou Les Suivants, Marcel Aymé, théâtre complet, 1948-1967, Gallimard

Recueil de nouvelles :

Le Puits aux images, Gallimard, 1932, 254 p.

Le Nain, Gallimard, 1934, 283 p.

Derrière chez Martin, Gallimard, 1938, 224 p.

Le Passe-muraille, Gallimard, 1943, 272 p.

Le Vin de Paris, Gallimard, 1950, 248 p.

En arrière, Gallimard, 1950, 272 p.

La Fille du shérif, Gallimard, 1987 (recueil posthume), 226 p.

Contes :

Les Contes du chat perché :

Le Loup, Les Bœufs, Le Chien, Le Petit Coq noir, Gallimard, 1934

L'éléphant, Le Mauvais Jars, Gallimard, 1935

La buse et le cochon, Gallimard, 1936

L'âne et le cheval, Le canard et la panthère, Gallimard, 1937

Le paon, Le cerf et le chien, Gallimard, 1938

Les cygnes, Gallimard, 1939

Le mouton, Gallimard, 1940

Les boîtes de peinture, Gallimard, 1941

Les vaches, Gallimard, 1942

La patte du chat, Gallimard, 1944

Le problème, Gallimard, 1946

Essais :

Silhouette du scandale, éditions du Sagittaire, 1938, 169 p.

Le Confort intellectuel, Flammarion, 1949, 212 p.

Préfaces :

Où va la droite, Paul Sérant, Plon, 1958

L.-F Céline, N. Debrie-Panel, éditions E. Vitte, Paris, 1961

Les Enfants du Bon Dieu, Blondin, Le Meilleur Livre du mois, 1963

Œuvres complètes, Brasillach, éditions Les Sept Couleurs, Paris, 1963

Œuvres complètes, L.-F. Céline, Balland, Paris, 1966

Les Caractères de La Bruyère, Club des classiques, Paris, 1968

Œuvres romanesques des Hussards

Antoine Blondin

L'Europe Buissonnière, La Table Ronde, 1949, 389 p.

Les Enfants du Bon Dieu, La Table Ronde, 1952, 256 p.

L'Humeur vagabonde, La Table Ronde, 1955, 246 p.

Un singe en hiver, La Table Ronde, 1959, 273 p.

Monsieur Jadis ou l'école du soir, 1970, 249 p.

Quat'saisons, La Table Ronde, 1975, 241 p.

Certificats d'études, La Table Ronde, 1977, 256 p.

Roger Nimier :

Les Epées, Gallimard, 1948, 213 p.

Les Enfants tristes, Gallimard, 1951, 331 p.

Le Grand d'Espagne, La Table Ronde, 1950, 240 p.

Le Hussard bleu, Gallimard, 1950, 334 p.

Perfide, Gallimard, 1950, 221 p.

Amour et néant, Gallimard, 1951, 194 p.

Histoire d'un amour, Gallimard, 1953, 277 p.

Œuvres posthumes :

D'Artagnan amoureux ou cinq ans avant, Gallimard, 1962, 283 p.

L'Etrangère, Gallimard, 1968, 219 p.

Jacques Laurent

Le Petit Canard, Grasset, 1954, 252 p.

Mauriac sous de Gaulle, La Table ronde, 1964, 218 p.

Histoire égoïste, La Table ronde, 1976, 600 p.

Autres (ouvrages cités) :

L'Age d'homme, Michel Leiris, Gallimard, 1939, 178 p.

Les Décombres, Lucien Rebatet, Editions Denoël, 1942, 671 p.

L'existentialisme est un humanisme, Jean-Paul Sartre, 1945 (conférence)

Morts sans sépulture, Jean-Paul Sartre, Marguerat, 1946, 194 p.

La Putain respectueuse, Jean-Paul Sartre, Nagel, 1946, 163 p.

De la paille et du grain, Jean Paulhan, Gallimard, 1948, 180 p.

Qu'est-ce que la littérature, Jean-Paul Sartre, Gallimard, 1948, 374 p.

Les Deux étendards, Lucien Rebatet, Gallimard, 1951, 1328 p.

Féérie pour une autre fois, Louis-Ferdinand Céline, Gallimard, 1952, 327 p.

Pauvre Bitos ou le dîner de têtes, Jean Anouilh, La Table ronde, 1956, 149 p.

Les Mots, Jean-Paul Sartre, Gallimard, 1964, 213 p.

La Place de l'étoile, Patrick Modiano, Gallimard, 1968, 150 p.

Articles de presse

Marcel Aymé

1929 :

« Un jeune romancier nous parle du roman » *Le Quotidien*, 9 décembre 1929

1930 :

« Roman paysan et littérature prolétarienne » *Nouvelles Littéraires n°408*, 9 août 1930

« Marcel Aymé juge trois films soviétiques » *La Revue du cinéma* n°14, 1er sept.1930.

« Roman et cinéma » *L'Ordre*, 26 octobre 1930

1932 :

« Le Baron sur la foire », *Voilà n°61*, 21 mai 1932

« Hors des chemins battus de E.R. Blanchet », *Gringoire* N°197, 12 août 1932

« Sophie de Treguier », *Gringoire n°199*, 26 août 1932

« Frieda », *Gringoire n°204*, 30 septembre 1932

« Les Cousins de Vaison », *Gringoire n°205*, 7 octobre 1932

« Sur un brise-glace soviétique », *Gringoire n°207*, 21 octobre 1932

« La Fugue amoureuse », *Gringoire n°208*, 28 octobre 1932

« Le Meilleur et le pire », *Gringoire n°209*, 4 novembre 1932

« Un livre sur l'Indochine », *Gringoire n°210*, 11 novembre 1932

« Bonaparte en Egypte », *Gringoire n°211*, 18 novembre 1932

« Molière et son époque », *Gringoire n°212*, 25 novembre 1932

« Ramon Fernandez », *Gringoire n°214*, 9 décembre 1932

« Histoire d'enfants », *Gringoire n°216*, 23 décembre 1932

« Une Réhabilitation », *Gringoire n°217*, 30 décembre 1932

1933 :

« La Chimie des races », *Gringoire n°218*, 6 janvier 1933

« La Fin de Paris », *Gringoire n°219*, 13 janvier 1933

« Lyon de mon cœur », *Gringoire n°220*, 20 janvier 1933

« Les Années tournantes », *Gringoire n°221*, 27 janvier 1933

« Un Roman de Maurice Bedel », *Gringoire n°222*, 3 février 1933

« Mors et Vita (Montherlant) », *Gringoire n°223,* 10 février 1933

« L'Homme de l'Alaska », *Gringoire n°224,* 17 février 1933

« Les Papiers de Stresemann », *Gringoire n°225*, 24 février 1933

« Madame Tallien », *Gringoire n°226*, 3 mars 1933

« En frottant au jour le jour », *Marianne n°23*, 22 mars 1933

« En frottant au jour le jour », *Marianne n°24*, 5 avril 1933

« Des bagues plein les doigts », *Marianne n°26*, 19 avril 1933

« Regard en arrière », *Franche-Comté Monts Jura*, avril 1933

« Vive la race », *Marianne n°28*, 3 mai 1933

« Sujet réservé », *Marianne n°29*, 7 mai 1933

« L'Âge d'or », *Marianne n°32*, 31 mai 1933

« Le Vieillard et la Culotte », *Marianne n°34*, 14 juin 1933

« L'énigme du Palais-Royal », *Fantasio n°633*, 16 juin 1933

« Chœur de tziganes », *Marianne n°36*, 28 juin 1933

« Le Gendarme », *Marianne n°38*, 12 juillet 1933

« Le Délit », *Marianne N°40*, 26 juillet 1933

« Tentation », *Paris Magazine n°24*, 1er août 1933

« La Sagesse du Cancre », *Marianne n°42*, 9 août 1933

« La Franche-Comté », *Marianne n°43*, 16 août 1933

« Coupe d'oreilles », *Marianne n°44*, 23 août 1933

« Le Livre d'or », *Marianne n°45*, 30 août 1933

« Décence », *Paris Magazine n°25*, 1er septembre 1933

« Chasseurs... », *Marianne n°46*, 6 septembre 1933

« Le Poisson de Paris », *Marianne n°47*, 13 septembre 1933

« Le Détective amateur », *Marianne n°49,* 27 septembre 1933

« Chairs brûlées », *Paris Magazine n°26*, 1er octobre 1933

« Le Concours Lépine », *Marianne n°50*, 4 octobre 1933

« Marine », *Marianne n°52*, 18 octobre 1933

« Poils et duvets », *Paris-Magazine n°27*, 1er novembre 1933

« Une idée de génie », *Marianne n°54*, 1er novembre 1933

« Tapisseries de Beauvais », *Marianne n°55*, 8 novembre 1933

« Les Chiffres », *Marianne n°57*, 22 novembre 1933

« Cafés d'aujourd'hui », *Marianne n°58*, 29 novembre 1933

« La Femme fatale », *Paris Magazine n°28*, 1er décembre 1933

« Les Surprises d'une collaboration », *Paris-Soir*, 2 décembre 1933

« La Crise et la cloche », *Marianne n°59*, 6 décembre 1933

« Quand il fait froid », *Marianne n°60*, 13 décembre 1933

« Signes de ralliement », *Marianne n°61*, 20 décembre 1933

« Couvrez ce sein », *Marianne n°62*, 27 décembre 1933

« Marine », *Action jurassienne*, 30 décembre 1933

1934 :

« Mélancolie des étrennes », *Paris-Magazine n°29*, 1er janvier 1934

« Le Monstre », *Marianne n°63*, 3 janvier 1934

« Primes à la natalité », *Marianne n°64*, 10 janvier 1934

« Cent ans après », *Marianne n°65*, 17 janvier 1934

« Le Cinéma et l'amour », *Paris-Soir*, 20 janvier 1934

« Chansons », *Marianne n°66*, 24 janvier 1934

« Coup de théâtre », *Marianne n°67*, 31 janvier 1934

« Le Meilleur mois », *Paris Magazine n°30*, 1er février 1934

« À cheval », *Marianne n°68*, 7 février 1934

« Providence », *Marianne n°69*, 14 février 1934

« Les Signes extérieurs », *Marianne n°70*, 21 février 1934

« Le XXIe siècle », *Marianne n°71*, 28 février 1934

« Travestis », *Paris Magazine n°31°*, 1er mars 1934

« Banco », *Marianne n°72*, 7 mars 1934

« Sélaciens », *Marianne n°73*, 14 mars 1934

« Le Crime et la crise », *Marianne n°74*, 21 mars 1934

« Honneur aux vétérinaires », *Marianne n°75*, 28 mars 1934

« Poisson d'avril », *Paris-Magazine n°32*, 1er avril 1934

« Les Désespérés », *Marianne n°76*, 4 avril 1934

« Les Gangsters », *Marianne n°77*, 11 avril 1934

« Les Amis du million », *Marianne n°78*, 18 avril 1934

« Collections », *Paris-Soir*, 24 avril 1934

« Figuration », *Marianne n°79,* 25 avril 1934

« Le Jour du muguet », *Paris Magazine n°33*, 1er mai 1934

« Debout », *Marianne n°80*, 2 mai 1934

« Aventures », *Marianne n°81*, 9 mai 1934

« L'arbitre », *Marianne n°82*, 16 mai 1934

« Brutus », *Marianne n°83*, 23 mai 1934

« Les Perles », *Marianne n°84*, 30 mai 1934

« Le Lépreux », *Marianne n°85*, 6 juin 1934

« Le Billet du pendu », *Marianne n°87*, 20 juin 1934

« Préparatifs », *Marianne n°88*, 27 juin 1934

« Cinéma régional », *Franche-Comté-Monts-Jura*, juillet 1934

« La Meunière », *Marianne n°89*, 4 juillet 1934

« Vieillesse », *Marianne n°90*, 11 juillet 1934

« 14 juillet », *Marianne n°91*, 18 juillet 1934

« Vitriol », *Marianne n°92*, 25 juillet 1934

« Vague de pudeur en Amérique », *Marianne n°93*, 1er août 1934

« Lettre recommandée », *Marianne n°94*, 8 août 1934

« Couleurs », *Marianne n°95*, 15 août 1934

« Les Parents et les jeux », *Marianne n°96*, 22 août 1934

« Les Jeux du hasard », *Marianne n°97*, 29 août 1934

« Manifestations », *Marianne n°98*, 5 septembre 1934

« Bagarre », *Marianne n°99*, 12 septembre 1934

« L'Édredon », *Marianne n°100*, 19 septembre 1934

« Ecoliers », *Marianne n°101*, 26 septembre 1934

« Propos guerriers », *Marianne n°102*, 3 octobre 1934

« Jeux de massacre », *Marianne n°103*, 10 octobre 1934

« Chiens écrasés », *Marianne n°104*, 17 octobre 1934

« Incestes », *Marianne n°105*, 24 octobre 1934

« La Réforme », *Marianne n°106*, 31 octobre 1934

« Fausse monnaie », *Marianne n°107*, 7 novembre 1934

« Matuska », *Marianne n°108*, 14 novembre 1934

« Poing tendu et main ouverte », *Marianne n°109*, 21 novembre 1934

« L'Impératrice des Galapagos », *Marianne n°110*, 28 novembre 1934

« Les Cancres », *Marianne n°111*, 5 décembre 1934

« Semaine de violence », *Marianne n°112*, 12 décembre 1934

« Peine de mort », *Marianne n°113*, 19 décembre 1934

« La Fin de la piquette », *Marianne n°114*, 26 décembre 1934

1935 :

« Les Noms neufs », *Marianne n°115*, 2 janvier 1935

« Oracle », *Marianne n°116*, 9 janvier 1935

« Défense des faibles », *Marianne n°117*, 16 janvier 1935

« Patriotisme », *Marianne n°118*, 23 janvier 1935

« Les Négriers », *Marianne n°119*, 30 janvier 1935

« L'Immoralité », *Marianne n°121*, 13 février 1935

« Le Relief au cinéma », *Marianne n°124*, 6 mars 1935

« Les Grands nombres », *Marianne n°125*, 13 mars 1935

« Simplicité », *Marianne n°126*, 20 mars 1935

« Fin du nu », *Marianne n°127*, 27 mars 1935

« Les Grandes inventions », *Marianne n°128*, 3 avril 1935

« Restrictions », *Marianne n°129*, 10 avril 1935

« Cinquante francs », *Marianne n°130*, 17 avril 1935

« Ceux qui ne voteront pas », *Marianne n°132*, 1er mai 1935

« Le Métèque et le noble étranger », *Paris-Soir*, 10 mai 1935

« Dernier cancan », *Voilà*, 25 mai 1935

« Radiesthésie », *Marianne n°138*, 12 juin 1935

« Quinault I. Le Tricentenaire d'un Parisien », *Paris-Soir*, 20 juin 1935

« Quinault II » *Premier Recueil de l'Association Florence Blumenthal*, 1935

« Jeunesse », *Marianne n°140*, 26 juin 1935

« Le Rentier », *Marianne n°146*, 7 août 1935

« Les Belles Découvertes », *Marianne n°150*, 4 septembre 1935

« Nostalgie », *Marianne n°153*, 25 septembre 1935

« Controverse », *Marianne n°154*, 2 octobre 1935

« Commandements », *Marianne n°155*, 9 octobre 1935

« Une signature », *Marianne n°156*, 16 octobre 1935

« Enfants », *Vu*, 26 octobre 1935

« Plaisirs de l'anonymat », *Marianne n°158*, 30 octobre 1935

« L'Avenir des pieds », *Marianne n°159*, 6 novembre 1935

« Hors-d'œuvre », *Paris-Midi*, 6 novembre 1935

« Les Belles relations », *Paris-Midi*, 7 novembre 1935

« Une Audience joyeuse », *Paris-Midi*, 8 novembre 1935

« Ceux qui n'y sont pas », *Paris-Midi*, 9 novembre 1935

« Un Trou malencontreux… », *Paris-Midi*, 10 novembre 1935

« La Vedette », *Paris-Midi*, 23 novembre 1935

« Pour les enfants », *Marianne n°165*, 18 décembre 1935

« Assistance », *Marianne n°166*, 25 décembre 1935

« Mon cher André Wurmser,… », *Commune*, décembre 1935

« Quinault », *Premier Recueil Association Florence Blumenthal*, 1935

1936 :

« Parents pauvres », *Marianne n°169*, 15 janvier 1936

« Veille de clôture », *Paris-Midi*, 17 janvier 1936

« Objets d'art », *Marianne n°171*, 29 janvier 1936

« Pêcher », *Mieux vivre* n° 6, juin 1936

1937 :

« Le Livre anonyme », *Marianne n°238*, 12 mai 1937

« Le Cygne de Léda », *La Vie réelle*, 17 décembre 1937

1938 :

« Que pensez-vous du roman autobiographique ? » *Marianne* n°306 du 31 août 1938

« Romanciers, lisez-vous les faits divers ? » *Journal de Shangaï*, 25 décembre 1938

1940 :

« Illusions d'hier », *Aujourd'hui n°1*, 10 septembre 1940

« Ironie des mesures de pénitence », *Aujourd'hui n°37*, 16 octobre 1940

« De la ville à la campagne », *Aujourd'hui n°52*, 30 octobre 1940

« Retour à l'amour », *inédit automne 1940 ? - Cahier Marcel Aymé n°8,* 1991

« Vivent les dragons de la lune ! », *Le Matin*, 12 novembre 1940

« Compartiment vide », *Les Nouveaux Temps*, 16 novembre 1940

« L'Enfant naturel », *Aujourd'hui n°72*, 20 novembre 1940

« Les Grands Travaux de plume », *Les Nouveaux Temps*, 5 décembre 1940

« Changement de programme », *Les Nouveaux Temps*, 17 décembre 1940

1942 :

« Chas Laborde », *Je suis partout n°545*, 10 janvier 1942

« Chas Laborde illustrateur », *Je suis partout n°574*, 31 juillet 1942

« Brillat-Savarin illustré par Ralph Soupault », *Je suis partout n°577*, 21 août 1942

« Les Danseuses de Jodelet », *Je suis partout N°590*, 20 novembre 1942

« Regard en arrière » dans l'*Almanach Petit Comtois,* en 1942

1943 :

« Trois illustrateurs montmartrois », *Je suis partout n°642*, 26 novembre 1943

1944 :

« Verlaine, poète populaire », *L'Écho des étudiants*, 15 mars 1944

« Mon curé sur les quais », *La Chronique de Paris n°6*, 01 avril 1944

« Les Élites françaises devant le saccage de la France », *La Gerbe n°209*, 13 juillet 1944

« Les Jeunes et les autres », *L'Echos des étudiants 1944 ? - Cahier Marcel Aymé n°8*, 1991

« Les Grands Nombres », *inédit 1944 - La Pléiade, Volume III,* 27 mars 2001

« La Peur », *inédit 1944 - Cahier Marcel Aymé n° 10*, 1993

1945 :

« Légende » XXème siècle, 11 octobre 1945

1946 :

« Musique de film », *Almanach Paris-Cinéma*

« Le Point de vue du facteur », *Toujours*, 29 janvier, 1946

« Pensum sur le théâtre », *Spectateur*, 22 octobre 1946

« Lectures d'enfance », *Gazette des lettres*, 7 décembre 1946

« La fidélité », *Jardin des modes*, 25 décembre, 1946

« L'enfance et le merveilleux », *Plaisir de France*, 25 décembre 1946

1947 :

« Le pain et l'esprit », *Gazette des lettres*, 4 janvier 1947

« Critique d'art », *Opéra*, 5 décembre 1947

« Y a-t-il une crise du roman français ? », *Nouvelles littéraires*, 18 décembre 1947

1948 :

« L'auteur passe facilement pour la cinquième roue du carrosse », *L'intransigeant,* 7 avril 1948

« Serais-je un auteur du dimanche? », *Spectateur*, 13 avril 1948

« Ce que je pense du théâtre », *Carrefour*, 28 avril 1948

« Lucienne et le boucher présentée par son auteur », *L'Ordre*, 2 juillet 1948

1949 :

« La Lettre de cachet », *Carrefour n°232*, 23 février 1949

« Les médecins avec le penthotal », *La Bataille*, 24 février 1949

« Pétition en faveur de Monsieur Bardèche, *Paroles françaises*, 1er avril 1949

« Les écrivains contre l'arbitraire », *Paroles françaises*, 1er avril 1949

« Louis-Ferdinand Céline », *Le Libertaire*, 15 août 1949

« Deux salles à la Comédie française ? », *Le Figaro*, 22 août 1949

« L'Europe buissonnière », *Aspects de la France*, 17 novembre 1949

« Humour rose et noir », *Nouvelles littéraires*, 29 décembre 1949

1950 :

« Que pensez-vous du procès Céline ? », *Le Libertaire*, 13 janvier 1950

« Existe-t-il une nouvelle avant-garde ? », Le Figaro, 21 août 1950

« L'épuration et le délit d'opinion», *Le Crapouillot* n°*11*, avril 1950

« Croyez-vous à la guerre ? », *Carrefour* n°309, 15 août 1950

1951 :

« Il y a dix ans mourait Chas Laborde », *Nouvelles littéraires*, 15 février 1951

« Le théâtre a-t-il rencontré Dieu ? », *Réforme*, 26 mai 1951

« De qui les écrivains sont-ils amoureux ? », *Opéra*, 19 septembre 1951

« Comment un romancier devient auteur dramatique », *Carrefour*, 10 octobre 1951

« C'est immoral », *Opéra*, 5 décembre 1951

« Vogue la galère », *Opéra*, 12 décembre 1951

« Noël », *Opéra*, 26 décembre 1951

1952 :

« Lettre au strapontin », *L'Aurore*, 15 janvier 1952

« Un précurseur », *Liens*, 1er février 1952

« Comment j'ai écrit *La Tête des autres* », *Opéra n°343*, 6 février 1952

« *La Tête des autres* », *Programme du théâtre de l'Atelier*, 15 février 1952

« *La Tête des autres* telle que je la vois », *Arts n°347*, 22 février 1952

« Valsez, saucisses », *Club Bibliofis n° 32*, Printemps 1952

« *La Tête des autres* », *Club Bibliofis n° 32*, Printemps 1952

« Marcel Aymé vous présent d'Esparbès », Arts, 7 mars

« Marcel Aymé répond aux autres », *Opéra n°349*, 19 mars 1952

« La liberté de l'écrivain est menacée », *Carrefour n°392*, 26 mars 1952

« Témoin à décharge », *Plaisir de France*, mars 1952

« Une tête qui tombe », *Arts n°354*, 10 avril 1952

« Marcel Aymé dans Carrefour », *Aspects de la France*, 28 mars 1952

« Livres conseillés pour les vacances » *Carrefour*, 16 juillet 1952

« En marge des Fous de Dieu », *Combat*, 6 décembre 1952

1953 :

« Liberté d'expression », *La Parisienne n°1*, janvier 1953

« Bonté de la maison », *La Parisienne n°3*, mars 1953

« Les films des enfants trouvés », *Carrefour*, 13 mai 1953

« A. Reybaz ou le théâtre dans le sang, *Arts*, 3 juillet 1953

« La critique décourage le public », *Arts*, 24 septembre 1953

« Eugène O'Neill, auteur de tragédies antiques », *Carrefour*, 28 octobre 1953

« Antoine Blondin (1) », *La Parisienne n°11*, novembre 1953

« Antoine Blondin (2) », *La Parisienne n°12*, décembre 1953

1954 :

« Antoine Blondin (3) », *La Parisienne n°13*, janvier 1954

« Vœux pour un jeune confrère *», Nouvelles littéraires n°1375*, 7 janvier 1954

« Marcel Aymé vous dit les quatre vérités », *Combat*, 22 janvier 1954

« Antoine Blondin (4) », *La Parisienne n°14*, février 1954

« Antoine Blondin (5) », *La Parisienne n°15*, mars 1954

« Antoine Blondin (6) », *La Parisienne n°17*, mai 1954

« Antoine Blondin (7) », *La Parisienne n°18*, juin 1954

« Antoine Blondin (8) », *La Parisienne n°19*, juillet 1954

« Antoine Blondin (9) », *La Parisienne n°20*, août-septembre 1954

« Marcel Aymé juge Caterina de Félicien Marceau, *Arts*, 17 novembre 1954

« Je veux être pendu comme une sorcière », *Arts n°494*, 15 décembre 1954

1955 :

« Le Libérateur », *Défense de l'Occident*, février 1955

« Les romanciers devant l'écran », *Les Nouvelles littéraires n°1432*, 10 février 1955

« Il faut donner un théâtre à Jacques Fabbri… », *Arts n°511*, 13 avril 1955

« L'humeur vagabonde, marque de la vocation de l'écrivain », *Arts n°515*, 11 mai 1955

« Victoire du théâtre sur la betterave », *Arts N°516*, 18 mai 1955

« Faut-il politiser le théâtre ? », *Arts*, 2 novembre 1955

« Pensez-vous que la pièce politique puisse présenter un intérêt ? », *Arts* n°531, 2 novembre 1955

« Si le Goncourt était le guide Michelin », *Paris-Presse*, 1er décembre 1955

« Les surprises du fantastiques », *Arts*, 28 décembre 1955

1956 :

« S'expliquer avec les critiques », *Figaro Littéraire n°512*, 11 février 1956

« Ecrire pour les enfants, Nouvelles littéraires, 22 mars 1945

« Gardez-vous à gauche », *Carrefour n°624,* 29 août 1956

« Méfiez-vous des femmes d'artistes », Arts, 3 octobre 1956

« Un vague souvenir », Arts, 10 octobre 1956

« Une somme de misère et de pureté », Arts, 17 octobre 1956

« Je voudrais dénoncer un scandale », *Arts n°594*, 21 novembre 1956

« L'Humour et le social », *Pensée Française*, 15 décembre 1956

1957 :

« La deuxième rue à gauche », *Paris-Presse*, 24 janvier 1957

« Lettre franche à un jeune Français », *Arts n°609*, 6 mars 1957

« Lettre à Marcabru », *Arts*, 22 mai 1952

« L'Amérique a peur de l'amour », *Arts n°633*, 28 août 1957

« On nous trompe sur l'amour », *Arts n°637*, 25 septembre 1957

« Réponse à Michel de Saint-Pierre », *Nouvelles littéraires*, 3 octobre 1957

« Sur une levée de boucliers », *Figaro-Dimanche*, 11 novembre 1952

« Le romancier doit-il être le témoin de son temps ? », *Enquête Nouvelles Littéraires n°1570*, 3 octobre

1957 :

« Sur une tête », *Le Figaro*, 11 novembre 1957

« Réponse à Thierry Maulnier », *Artaban n°34*, 29 novembre 1957

« Hommage à Albert Paraz », *C'est-à-dire*, décembre 1957

1958 :

« La mégère transformée par les Frères Jacques », *Carrefour*, 9 janvier 1958

« Ce qui est passionnant… », *Icare*, mars 1958

« Réponse au questionnaire Marcel Proust », *Biblio*, octobre 1958

« Vlaminck est mort heureux mais désespéré », *Arts*, 15 octobre 1958

« Une pratique déplorable », *Arts*, 17 décembre 1958

« Réponse à une enquête de J. Cartier », *Arts*, 24 décembre 1958

1959 :

« Ionesco m'intéresse », *Carrefour*, 4 mars 1959

« J'ai écrit *La Tête des autres* parce que je ne crois pas en la justice », *Arts n°715*, 25 mars 1959

« Remettez vos rendez-vous », *L'Express*, 30 mars 1959

« J'avais parié pour Berne », *France-Soir*, 15 mai 1959

« L'homme de ma vie », *Arts*, 14 octobre 1959

1960 :

« France-Irlande », *Arts*, 27 janvier 1959

« Chessmann et la tête du gouverneur », *Arts*, 24 février 1960

« Deux garçons d'honneur », *Arts*, 16 mars 1960

« Premiers manuscrits », *Nouvelles littéraires*, 17 mars 1960

« Comment naît une pièce », *Nouvelles littéraires*, 14 avril, 1960

« Antoine Blondin », *L'Avant-Scène n°227*, 15 septembre 1960

« Jean Anouilh le mystérieux », *Livres de France*, octobre 1960

« Un écrivain de grand talent : Pierre Véry », *Carrefour*, 19 octobre 1960

1961 :

« La rencontre », *Le Figaro*, 6 avril 1951

« Quant à la vie de l'esprit », *Le Figaro littéraire n°783*, 22 avril 1961

« Marcel Aymé ou la petite musique du scrupule » *Candide n°20*, 14 septembre1961

« Pierre Véry mon ami », *Nouvelles littéraires*, 8 juin 1961

1962 :

« Roger Nimier [1] », *Livres de France*, février 1962

« Allez au théâtre du Tertre », Paris-Presse, 4 juillet 1962

« Roger Nimier [2] », *Bulletin de la N.R.F.*, 11 novembre 1962

1963 :

« Pour saluer Bastien-Thiry », *L'Esprit public*, avril 1963

« Sur un prétendu scandale », *Le Monde*, 4 avril 1963

« J'admire qu'un homme… », *L'esprit public n°39*, avril 1963

« Brasillach fut le romancier de la tendresse » *Arts n°921,* 19 juin 1963

« De quoi parle Malraux ? », *Arts n°937*, 20 novembre 1963

1964 :

« Le Hussard démobilisé », *Accent grave* n° *Spécial 7/8,* févr. 1964

« Il s'était laissé envahir […] », *Combat*, 1er février 1964

« Le génie, la barbe et les bottes », *Les Nouvelles littéraires n°1944*, 3 décembre 1964

« Mauriac sous De Gaulle », *Combat n°6362*, 5 décembre 1964

1965 :

« Hommage à Brasillach », Cahiers Amis de Robert Brasillach, février 1965

« Anniversaire », *Cahier des Amis de Robert Brasillach n°11/12*, 6 février 1965

« Je me souviens d'avoir lu plusieurs numéros du Crapouillot », *Crapouillot n°66*, mai 1965

« Un Appel d'homme », *Arts n°1005*, 12 mai 1965

1966 :

« Aristophane » dans Ecrivains célèbres, éditions Mazenod

« Céline n'était pas un homme au cœur dur », *Combat n°6929*, 1er octobre 1966

« Message », *Message du Secours de France*, janvier 1966

1967 :

« A quoi rêvent les jeunes gens », *Figaro Littéraire n°1123*, 23 octobre 1967

« Adolescence », *Livres de France*, novembre 1967.

Articles réunis dans quatre recueils constitués par Michel Lécureur :

- *Du côté de chez Marianne,* Gallimard, 1989, 356 p.
- *Vagabondages*, La Manufacture, Besançon, 1992, 335 p.
- *Confidences et propos littéraires*, Les Belles Lettres, Paris, 1996, 396 p.
- *Ecrits sur la politique,* Les Belles Lettres, Paris, 2003, 332 p.

Pour les premiers articles de Marcel Aymé publiés dans Gringoire dans les Cahiers de la SAMA n°6 et 7

Antoine Blondin :

Ma vie entre les lignes, La Table Ronde, 1982, 345 p.

Mes petits papiers, La Table ronde, 2006, 427 p.

Roger Nimier :

Journées de lecture, Gallimard, 1965, 274 p.

L'élève d'Aristote, Gallimard, 1981, 285 p.

Journées de lecture, tome II, Gallimard, 1995, 275 p.

Les écrivains sont-ils bêtes, Editions Payot et Rivages, 1990, 230 p.

Variétés, L'air du temps (1945-1962), Arléa, 1999, 277 p.

Arts : La culture de la provocation 1952-1966, Tallandier, 2009, 350 p.

Témoignages :

Marcel Aymé, Pol Vandromme, Gallimard, 1960, 316 p.

Le flâneur de la rive gauche, entretiens, éditions François Bourin, 1998, 170 p.

Au galop des hussards, *dans le tourbillon littéraire des années 50,* Christian Millau, éditions de Fallois, 1999, 381 p.

La Droite Buissonnière, Pol Vandromme, Les Sept Couleurs, Paris, 1960, 193 p.

Marcel, Roger et Ferdinand, Pol Vandromme, La Revue Célinienne, Bruxelles, 1984

Journal, tome III (1937-1949), Roger Martin du Gard, Gallimard, Paris, 1993, 1234 P.

Correspondances :

Correspondance Chardonne/Roger Nimier, 1950-1962, Gallimard, 1984, 360 p.

Lettres à la NRF (1931-1961), Louis-Ferdinand Céline, Gallimard, 1991, 617 p.

Lettres de prison adressées à Roland Cailleux (1945 – 1952), Lucien Rebatet, Le Dilettante, Paris, 1993, 279 p.

Lettres d'une vie, Marcel Aymé, Les Belles Lettres, Paris, 2001, 288 p.

A mes prochains, Antoine Blondin, La Table ronde, 2009, 221 p.

Lettres, Louis-Ferdinand Céline, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009, 558 p.

Correspondance Morand/Nimier, 1950-1962, Gallimard, 2015, 464 p.

Institut Mémoires de l'Edition Contemporaine :

Fonds Jean Paulhan (PLH 97.18)

Fonds Pierre Brisson (FIG 20.72)

Fonds Grasset (770 GRS 583.17) : dossier de presse de Marcel Aymé (GRS 184)

Fonds La Table-Ronde :

- Dossier Antoine Blondin (LTR 107.3)
- Dossier Roger Nimier (LTR 156. 4)

Archives des éditions Gallimard :

Dossier Roger Nimier (principalement des dossiers de presse, à partir de 1953)

Bibliographie :

Ouvrages généraux :

Histoire de France au XXème siècle :

ORY Pascal,

Les collaborateurs, Seuil, Paris, 1980, 316 p.

ROUSSO Henry,

Le syndrome de Vichy, Seuil, Paris, 1987, 414 p.

DUHAMEL Éric, FORCADE Olivier,

Histoire et vie politique en France depuis 1945, Paris, Nathan, 2000, 300 p.

SAINCLIVIER Jacqueline (s.d.),

La recomposition des droites en France à la Libération, Presses universitaires de Rennes, 2004, 389 p.

GOETSCHEL Pascale, TOUCHEBOEUF Bénédicte,

La Quatrième République, la France de la Libération à 1958, Le Livre de poche, 2004, 576 p.

Histoire politique

REMOND René,

Les droites en France, Aubier, Paris, 1954, 544 p.

WINOCK Michel (s.d.),

Histoire de l'extrême-droite en France, Seuil, Paris, 1994, 324 p.

ROGER Philippe,

L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français, Seuil, 2002, 601 p.

SIRINELLI Jean-François (s.d.),

Histoire des droites en France, tomes 2 et 3, Gallimard, Paris, 2006, 956 p.

BROCHE François,

Une histoire des antigaullismes des origines à nos jours, Bartillat, Paris, 2007, 628 p.

ORY Pascal,

Peuple souverain. De la révolution populaire à la radicalité populiste, Gallimard, 2017, 256 p.

Histoire des intellectuels

SIRINELLI Jean-François (s.d.), *« Générations intellectuelles. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français »*, Cahiers de l'IHTP, n°6, 1987.

SIRINELLI Jean-François,

Intellectuels et passions françaises, Folio, Paris, 1996, 592 p.

WINOCK Michel,

Le siècle des intellectuels, Seuil, Paris, 1997, 928 p.

LEYMARIE Michel, SIRINELLI Jean-François (dir.),

L'Histoire des intellectuels aujourd'hui, PUF, 2003, 493 p.

ORY Pascal, SIRINELLI Jean-François,

Les intellectuels en France, Tempus Perrin, Paris, 2004, 448 p.

JUILLARD Jacques, WINOCK Michel (s.d.),

Dictionnaire des intellectuels français, Seuil, Paris, 2009, 1259 p.

Histoire de la littérature et histoire littéraire

NADEAU Maurice,

Le roman français depuis la guerre, Gallimard, Paris, 1969, 317 p.

BRENNER Jacques,

Histoire de la littérature française de 1940 à nos jours, Fayard, Paris, 1978, 585 p.

BRENNER Jacques,

Mon histoire de la littérature contemporaine française, Grasset, Paris, 1987, 319 p.

GUERIN Jeanyves,

Art Nouveau ou Homme Nouveau, Honoré Champion, Paris, 2002, 470 p.

Le monde des lettres après 1945 :

L'épuration des intellectuels :

ASSOULINE Pierre,

L'épuration des intellectuels, Complexe, Bruxelles, 1985, 192 p.

SAPIRO Gisèle,

La Guerre des écrivains, Fayard, Paris, 1999, 806 p.

GUERIN Jeanyves,

Les listes noires de 1944 : pour une histoire littéraire de l'épuration, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2016, 289 p.

La « guerre des écrivains »

BOSCHETTI Anna,

Sartre et Les Temps modernes: une entreprise intellectuelle, Les éditions de Minuit, 1985, 328 p.

VERDES-LEROUX Jeannine,

Refus et violence : Politique et littérature à l'extrême-droite des années 30 aux retombées de la Libération, Gallimard, 1998, 514 p.

WATTS Philip,

Allegories of the purge : how literature responded to the postwar trials of writers and intellectuals in France, Stanford University Press, 1998, 222 p.

HAMEL Yan,

La Bataille des mémoires. La Seconde Guerre mondiale et le roman français, Presses de l'université de Montréal, 2006, 406 p.

HEWITT Nicholas,

The life of Céline : a critical biography, Blackwell Publishers, 1999, 360 p.

GIBAULT François,

Délires et persécutions (1932-1944), Mercure de France, 1985, 378 p.

GIBAULT François,

Les cavaliers de l'Apocalypse (1944-1961), Mercure de France, 1981, 396 p.

BARRE Jean-Luc,

François Mauriac : biographie intime (1940-1970), Fayard, 2010, 650 p.

DARD Olivier, GUERIN Jeanyves, LEMAYRIE Michel (dir.)

Maurrassisme et littérature : L'Action française. Culture, société, politique, 2011, 320 p.

JABLONKA Ivan,

Les vérités inavouables de Jean Genet, Points, 2014, 464 p.

L’anarchisme de droite

ARVON Henri,

Les libertariens américains. De l'anarchisme individualiste à l'anarcho-capitalisme, PUF, Paris, 1983, 160 p.

ORY Pascal,

L’anarchisme de droite ou du mépris considéré comme une morale, le tout assorti de réflexions plus générales, Grasset, 1985, 288 p.

RICHARD François,

L’anarchisme de droite dans la littérature contemporaine, PUF, 1988, 256 p.

RICHARD François,

Les anarchistes de droite, PUF, 1991, 127 p.

PREPOSIET Jean,

Histoire de l’anarchisme, Tallandier, Paris, 2002, 512 p.

Marcel Aymé

LECUREUR Michel,

La Comédie humaine de Marcel Aymé, La Manufacture, 1985, 370 p.

MULLER Dieter,

Discours réaliste et discours satirique, l’écriture dans les romans politiques de Marcel Aymé, Champion-Slatkine, 1993, 369 p.

LECUREUR Michel,

Marcel Aymé, un honnête homme, Les Belles lettres, 1997, 446 p.

DOUZON Catherine, RENARD Paul (s.d.)

Ecritures romanesques de droite au XXème siècle, Questions d'esthétique et de poétique, Dijon, Editions universitaires de Dijon, coll. « Ecritures », 2002, 180 p.

LECUREUR Michel,

Marcel Aymé devant l'Histoire, Edilivres, 2017, 236 p.

Les « Hussards »

DAMBRE Marc,

Roger Nimier, Hussard du demi-siècle, Flammarion, Paris, 1989, 687 p.

HEWITT Nicholas,

Literature and the right in postwar France: The story of the "Hussards", Berg Publishers, 1996, 217 p.

CRESCIUCCI Alain,

Antoine Blondin, écrivain, Paris, Klincksieg, 1999, 200 p.

CRESCIUCCI Alain,

Antoine Blondin, Paris, Gallimard, 2004, 533 p.

DAMBRE Marc (s.d.)

Les hussards, une génération littéraire, Presse Sorbonne Nouvelle, 2000, 326 p.

DUFAY François,

Le soufre et le moisi : la droite littéraire après 1945, Tempus Perrin, 2006, 238 p.

CRESCIUCCI Alain,

Les désenchantés, Fayard, Paris, 2011, 299 p.

DAMBRE Marc (s.d.),

Roger Nimier, Cahier de l'Herne, Editions de l'Herne, 2012

CRESCIUCCI Alain,

Jacques Laurent, itinéraire d'un enfant du siècle, Pierre- Guillaume de Roux, Paris, 2014, 375 p.

Les lieux d'échanges et de collaborations : presse et maisons d'édition

DAMBRE Marc, *La Parisienne*, dans *Dictionnaire des intellectuels français,* sous la direction de Michel Winock, pp. 859-860, Seuil, Paris, 1996

LOUIS Patrick,

La Table Ronde. Une aventure singulière, La Table Ronde, Paris, 1992, 259 p.

BRESSOLLETTE Michel, « La Table Ronde, une revue pour la liberté de l'esprit », dans *Les Revues littéraires au xxe siècle*, sous la direction de Bruno Curatolo & Jacques Poirier, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, « Centre de Recherches Le Texte et l'Édition », pp. 91-100, 2002

MARTEL Jean-Philippe, « *Jacques Laurent, de La Table Ronde à La Parisienne : un franc-tireur dans la "guerre des revues"* », *Interférences littéraires / Literaire interferenties*, n° 7, pp. 237-253, novembre 2011

MARTEL Jean-Philippe, « *Discordes à La Table Ronde (1948-1954): Paulhan, Mauriac, Laurent et les autres* », *COnTEXTES* [En ligne], 10 | 2012, mis en ligne le 13 avril 2012, consulté le 30 janvier 2017. URL : http://contextes.revues.org/5035 ; DOI : 10.4000/contextes.5035, 2012

ANNEXES

Annexe 1 : Lettres de Roger Nimier à Marcel Aymé

Ces lettres de Roger Nimier à Marcel Aymé nous ont été communiquées par Éric Legendre des éditions Gallimard. Ce sont des lettres professionnelles – Roger Nimier était alors conseiller éditorial auprès de Gaston Gallimard – mais elles illustrent bien la complicité entre les deux écrivains.

Paris, le 17 février 1961

Monsieur Marcel Aymé

9ter, rue Paul Féval

Paris XVIIIème

Cher Marcel,

Je te renvoie la lettre de ton ami.

Après mûres réflexions, je crois que tu devrais lui proposer de l'épouser. Ta cote remontrait immédiatement dans les milieux de gauche et on pourrait prononcer ton nom sans redouter de voir apparaître un sourire méprisant comme c'est le cas actuellement.

Mab me dit que plusieurs de ses amies de la meilleure société la dédaignent à présent parce qu'elle avait prononcé le nom d'un romancier aussi réactionnaire que toi.

A toi.

Roger Nimier

Monsieur Marcel Aymé

9ter, rue Paul Féval

Paris XVIIIème

Cher Marcel,

J'aurais été revoir « Clérambard » si tu avais eu la délicatesse de m'envoyer des places. Mais avec toi, on ne peut s'attendre qu'à des procédés lourds et brutaux.

Je suis triste de penser qu'un homme que j'ai connu avec de la sensibilité et même de la subtilité, est devenu un épais commerçant des lettres, qui fait horreur à Yves Gandon lui-même.

Que te dirai-je encore ? La lecture de l'Ecclésiaste pourrait peut-être t'amender.

A toi.

Roger Nimier

Paris, le 25 mai 1961

Monsieur Marcel Aymé

9ter, rue Paul Féval

Paris XVIIIème

Cher Marcel,

« ENFANCE ET ADOLESCENCE » de TOLSTOÏ, qui doit paraître dans « Les Classiques de Poche », est actuellement imprimé.

Il ne manque plus que ta préface.

Je te demande donc si tu es bien d'accord sur le texte que tu m'avais remis ; ou si tu veux l'allonger d'un feuillet ou deux – ce qui ne serait pas plus mal. Mais j'en aurais besoin très rapidement.

A toi.

Roger Nimier

Madame Destouches

25ter, route des Gardes

Meudon

(Seine-et-Oise)

Chère Lucette,

Je n'ai pas encore les renseignements que je veux vous donner.

En tout cas, il ne faut pas que vous attachiez la moindre importance à la sottise des uns ou à la mythomanie des autres. Si quelque chose d'imbécile paraissait jamais sur Louis, comptez sur moi et sur Marcel Aymé pour intervenir énergiquement.

Vous vous rappelez comme Louis parlait de la médecine en disant qu'elle tenait en deux mots : modérément et énergiquement.

Je vous embrasse,

Roger Nimier

Paris, le 8 juin 1961

Monsieur Marcel Aymé

9ter, rue Paul Féval

Paris XVIIIème

Cher Marcel,

Merci d'avoir bien travaillé.

Je demande à la comptabilité de t'envoyer l'argent que nous te devons.

J'espère que tu marches sur tes deux pieds, à présent.

Antoine est séquestré chez Claude, nourri de pain sec et abreuvé d'eau croupie. On lui reproche d'être parti brusquement à Toulouse au lieu d'avoir acheté de la laitue pour le dîner.

A toi.

Roger Nimier

Paris, le 15 juin 1961

Monsieur Marcel Aymé

9ter, rue Paul Féval

Paris XVIIIème

Cher Marcel,

Claude me communique ta lettre et me charge d'y répondre.

Je suis personnellement tout à fait ami de Robert Chandeau. Mais la maison est opposée à ce genre de prépublication.

Tu peux répondre à l' « Avant-Scène » que ses accords avec Julliard et avec Fayard (« les œuvres libres ») t'empêchent de leur répondre oui parce que tu aimes Gaston plus que tout, que tu le vénères et que tu es en train de lui édifier une statue en pain d'épices dans ton jardin.

Il faudrait aussi que je te parle des « Livres de Poche », où il manque bien des livres de toi.

Ton vieux Maître

Annexe 2 : deux articles de Marcel Aymé

Ces deux articles nous semblent bien condenser les idées politiques qu'exprime Marcel Aymé sur un ton de moins en moins humoristique après la Libération.

« Lettre franche à un jeune français », Marcel Aymé, *Arts*, 13 mars 1957 :

Marcel Aymé présente son article comme une réponse à la lettre vindicative que lui aurait envoyé un jeune khâgneux, au prénom composé et habitant le seizième arrondissement. Monsieur Jean-Jacques Lourieu-Jéré, tout en lui disant que son œuvre « manque de sérieux, parfois même de dignité », lui demande son avis sur un certain nombre de points parce que l'un de ses camarades – « Prenaudin, dernier de la classe, mais seul à être fils d'ouvrier » a insisté pour qu'il figure au corpus des écrivains interrogés.

J'entends beaucoup parler de la jeunesse actuelle, de son état d'esprit, de ses états d'âme, de son cynisme, de son sens pratique, de son égoïsme, de son grand cœur, de son irrespect, de son intelligence du social, de ses curiosités sexuelles, de ses rêves de grandeur, de son manque de rêves de grandeur. Les journalistes, les médecins, les romanciers, les psychanalystes, les curés, les astrologues et les députés se penchent sur le mystère de cette belle jeunesse, cherchant à deviner quels sont ses dieux et jusqu'où va la profondeur de l'abîme qui la sépare de ses aînés.

Voilà bien des foutaises. Certes, je ne suis pas fâché de savoir que tant de gens éminemment qualifiés s'intéressent à vous, mais je crois qu'ils vont chercher midi à quatorze heures. Il n'y a pas de mystère. Il n'y a pas d'abîme. A moins de révolutions qui fassent tout à coup basculer la morale et les croyances, une génération ressemble d'assez près à celle qui l'a engendrée et qui lui a nécessairement appris l'essentiel de ce qu'elle sait.

Pour vous, Monsieur Lourieu-Jéré, j'ose dire que c'est là toute votre aventure et vous n'avez d'ailleurs pas à en rougir. Monsieur votre père, je présume, appartient à cette bourgeoisie diplômée qui lit frondeusement *Le Monde* en espérant dans le secret de son cœur le retour au pouvoir de M. Pinay. Rien d'étonnant à ce que vous lui ressembliez plutôt qu'à Antonin Artaud ou à Bertolt Brecht puisque c'est à son contact et à son exemple que vous vous êtes façonné. Depuis votre venue au monde, il ne s'est produit en France aucun événement de nature à séparer de son père un garçon né en 1937.

Peut-être qu'à la lecture de ma lettre vous souriez joyeusement en vous disant : « La pauvre type serait bien attrapé s'il savait que je suis communiste. » Eh bien ! soit, vous l'êtes et je n'en suis

pas autrement surpris. Il me semble voir votre papa qui, tout en gardant son cœur à M. Pinay, ne se cache pas d'admirer l'audace et l'originalité de vos opinions, tandis que, devant une tasse de thé, votre maman rougit de plaisir d'entendre ses amies s'exclamer que « Jean-Jacques est vraiment adorable ». Vos chers parents, qui sont des gens pleins de sagesse, savent que votre conversion au communisme constituera pour vous auprès des bonnes familles du seizième la meilleure des recommandations.

Ils savent aussi que le parti de Moscou est la dernière grande école des vertus cardinales de la bourgeoisie : prudence, économie, ruse, myopie, obstination, immobilisme. Ce que je vous en dis n'est pas tellement pour vanter le PC, mais pour vous représenter combien il est difficile pour un garçon de vingt ans de ne pas ressembler aux modèles que lui a choisis la nature.

Mais je vous écris comme à un fils de parents fortunés et cela sur de fragiles présomptions que constituent la physionomie de votre nom, le numéro de votre arrondissement, votre révérence pour la qualité de fils d'ouvrier qui me fait tout naturellement penser à l'ouvriérisme de la grosse bourgeoisie de gauche – une façon bien à elle de toucher du bois.

Présomption aussi le ton de votre lettre, qui exprime bien la certitude qu'ont les riches d'être, pour reprendre l'heureux mot de Sartre, « d'une essence particulière », certitude qu'on observe pareillement, soit dit en passant, chez nombre d'intellectuels communistes. Présomption, mais sur laquelle je parierais jusqu'à ma chemise. Et toutefois, il se peut que vous soyez le fils d'un cafetier de la rue d'Albuquerque ou celui des concierges d'un immeuble cossu.

Ce que je vous ai dit de la ressemblance des jeunes gens avec leurs parents vaut en tout cas. Les garçons de vingt ans qui vont à la messe, ceux qui sont antisémites ou anglophobes, ceux qui préfèrent Wagner à Charles Trenet, ceux qui se lavent les pieds tous les jours, ceux qui… etc, tous ont pris des habitudes et des inclinations en regardant vivre leurs parents.

En somme, c'est entre vingt-cinq et cinquante ans que les gens, sans s'en rendre compte, changent la face du monde. La jeunesse ne fait qu'emboîter le pas. C'est si vrai que les gouvernements profitent de sa docilité pour lui imposer le service militaire et, le cas échéant, un coup de galop sous les rafales de l'artillerie et des mitrailleuses.

Vous me demandez, Monsieur, quelle action exerce la jeunesse sur les esprits ; sur les événements intérieurs et extérieurs. Vous vous exprimez avec une gentille crânerie, comme si les Français étaient encore des gens libres dans une nation libre. Votre candeur m'épouvante. Je voudrais vous dire la lamentable vérité que tout en France conspire à étouffer et singulièrement la passivité de la jeunesse. Je me sens embarrassé, ne sachant par où commencer.

Il existe en Amérique une puissante association d'épiciers, de pétrolants, de trousse-canons qui tiennent dans l'abrutissement et le respect de leurs énormes fortunes cent soixante millions d'Américains.

Pour donner à ces pauvres gens l'illusion de la liberté politique, ils ont imaginé de créer deux partis : le républicain et le démocrate, ayant tous deux même programme. Lorsqu'il s'agit d'élire un maire, un sénateur ou un président de la République, le candidat républicain et le démocrate s'en vont aux quatre coins de l'aire électorale, braillant les mêmes promesses, les mêmes professions de foi et ne se distinguant vraiment que par les défilés de chars fleuris, chargés de filles à demi nues, que chacun d'eux organise au cours de sa tournée. Les électeurs sont excités et émus, car la presse leur dit qu'ils sont en train de faire quelque chose de grand. Finalement est élu le candidat qui a su exhiber les filles ayant le plus joli sourire et le cul le mieux tourné.

En France, comme vous savez, nous avons trois partis. Le plus honnête des trois est le parti communiste qui dit crûment à ses électeurs : « Pour vous, camarades français, mon royaume n'est pas de ce monde, mais pour nos camarades russes, il se situe sur la terre, dans un avenir, il est vrai, lointain. Ayez donc sans cesse à l'esprit que vous devez sacrifier tout ce qui vous est cher pour le bien-être du travailleur russe. »

Les deux autres partis sont la droite et la gauche, qui correspondent respectivement aux partis républicain et démocrate d'Amérique. Pas tout à fait cependant. La droite représente les intérêts de l'industrie lourde et des gros propriétaires fonciers. La gauche sert la haute banque, le grand commerce, la spéculation. Mais cette nuance même tend à disparaître, car, de plus en plus, ces activités se trouvent étroitement mêlées, imbriquées, en sorte que tel banquier se trouve maintenant être l'un des plus gros agriculteurs de France, tel autre l'un des plus grands industriels. Ne soyez donc pas trop ému lorsque M. Mauriac bat le rappel de nos penseurs pour collaborer à la création d'une gauche new-look, d'une gauche gamine que renouvelle la présentation. Admirez plutôt la fraîcheur d'âme de notre grand écrivain national, qui, sans s'en douter, prélude à quelque vaste opération sur les blés ou les cotons ou les pétroles.

Vous pensez bien, Monsieur, que je vous ne vous écris pas pour vous amuser d'une comparaison entre les partis en Amérique et les partis en France. Je ne veux qu'attirer votre attention sur ce qu'on pourrait appeler un phénomène de mimétisme politique et qui est un témoignage accablant de notre abaissement – à tous les égards. Autrefois, en France, les partis avaient de fortes arêtes. Comment en sont-ils venus à n'être plus, au service d'une poignée de ruffians milliardaires, que des faux-semblants ? Mais surtout, comment se peut-il que des citoyens français se laissent prendre à ces camouflages comme le font les citoyens du Michigan ou du Texas ? Ont-ils perdu le goût de la liberté et

sont-ils aveugles ? Oui, assurément, puisque la France est tombée au rang de colonie américaine. Les milliardaires de là-bas, en payant aux nôtre le prix de la trahison, leur ont appris à abêtir le peuple et la leçon n'a pas été perdue…

Il y aura bientôt dix ans que la France a été vendue aux USA et que nous sommes l'Algérie des Américains, mais une Algérie qui ne se révolte pas. Les bons esprits affirment que nous n'avons aucune raison de changer rien à cet ordre des choses. Sans doute l'armée américaine occupe-t-elle notre pays, mais disent-ils, c'est pour nous défendre et, d'autre part, la pluie de dollars qui ruisselle sur la France nous rend mille services, entre autres celui de faire tourner à plein nos industries d'armement et d'assurer à notre peuple un niveau de vie plus élevé que celui auquel lui donne droit son travail. Tout cela est vrai, mais les bons esprits se gardent bien de mettre en lumière la contrepartie de ces avantages, le dollar tout-puissant chez nous, s'insinuant aux postes les plus importants de notre économie et imposant au pays une américanisation dont la dégénérescence de nos partis politiques fournit un exemple…

Il y a pire et c'est là où je voulais en venir. Russes et Américains s'arment à outrance et ce genre de compétition ne peut avoir d'autres aboutissement que la guerre. Mais deux nations ne sauraient se résoudre à une destruction mutuelle et certaine qui n'épargnerait ni homme ni bête. Elles ont besoin en dehors de leurs frontières, d'un vaste champ de bataille où déverser leurs provisions atomiques. L'Europe et plus particulièrement la France, où sont basés les avions américains, ont été choisies par les deux adversaires. En Amérique, l'anéantissement total de notre pays est une éventualité couramment admise et à Paris même, j'ai entendu au moins deux Américains m'en parler, avec une charmante naïveté, comme d'une chose qui va de soi et ne soulève aucun problème.

D'ailleurs, l'idée d'un no man's land constitué par une Europe désertique plaît aux dirigeants de l'URSS et à ceux des Etats-Unis. La France qui, en dépit de son abaissement, continue à exporter ses immortels principes, gêne et agace des gouvernements ayant pour premier souci de garder leurs administrés contre toute contagion de l'esprit critique et de l'esprit de liberté. Nos marionnettes gouvernementales et nos omnipotents milliardaires qui en tirent les ficelles n'ignorent pas que la France est condamnée à mort. Vous penserez qu'il y a là une raison d'espérer, car ces gens doivent trembler pour leur propre peau. Malheureusement, ils ne tremblent pas. Ils servent si bien leurs maîtres américains qu'ils ne mettent pas en doute qu'à l'instant fatal, ceux-ci ne les emmènent en avion de l'autre côté de l'Atlantique où leurs fortunes sont déjà à l'abri.

Ajoutez à ça que persuadés de l'importance que leur confère l'or ou le pouvoir, ils se prennent pour des dieux, incombustibles et inatomisables. Pourtant, l'année 1956 avait fourni quelques raisons

d'espérer. Le gouvernement socialiste accumulait les gaffes et les échecs, mais dans un tel esprit d'indépendance à l'égard de l'Amérique que l'opinion publique lui en sut gré et que les Français en éprouvèrent comme un sentiment de fierté.

Allait-on enfin se retirer de l'OTAN ? Non, M. Guy Mollet revient justement de Canossa où il a juré au pape des épiciers que quarante-trois millions de Français, y compris les femmes, les petits enfants et les khâgneux, étaient prêts à crever en bloc pour le bonheur des Américains et des Russes.

Je n'ai pas l'habitude d'écrire de longues lettres, et j'ai hésité à vous dire toutes ces choses, mais j'ai jugé honnête de vous donner un aperçu de ce qui vous attend, vous, votre camarade Prenaudin, fils d'ouvrier, et toute votre classe de khâgne. Il y a quelques années j'ai pu, grâce à des complicités, faire passer un papier dans un quotidien à l'insu du directeur et attirer l'attention des lecteurs sur ce grave péril. J'ai reçu en tout une demi-douzaine de lettres tant d'approbations que d'insultes, et le directeur s'est fait engueuler par un ancien président du Conseil venu lui dire que c'était révoltant, qu'il n'y aurait bientôt plus de tranquillité pour les milliardaires et les gens en place.

On ne peut pas émouvoir les gens de plus de trente ans avec cette menace qui pèse sur la France. Ils se souviennent de ce joyeux concert de la grande presse – et de la petite – qui accueillit la naissance de l'OTAN. Ils revoient la bonne tête de M. Schuman, un vieux qui avait l'air si convenable, et celle de M. Truman, un homme parti de rien, comme tous ceux de là-bas. Ils sont intoxiqués, résignés, fatigués.

Mais je compte beaucoup sur vous et sur Prenaudin. J'ai encore l'espoir que les jeunes sauront dire : « Non, nous refusons la mort de la France, nous réclamons la neutralité et la bombe atomique ». Si Monsieur Aron vous affirme que la France ne peut pas se passer de l'Amérique et que le neutralisme la condamnerait au communisme, répondez-lui que c'est faux et qu'au demeurant, vous préférez une France communiste à plus de France du tout. Ameutez vos amis, ne passez pas devant une fenêtre sans appeler au secours, sans crier qu'on assassine la France. Entre votre génération et les précédentes, décidez-vous à creuser le fossé et séparez-vous des parents, des ganaches, des plus de trente ans, qui ont vendu votre peau ou consenti au marché. Soyez jeunes, mille fois plus jeunes qu'ils n'ont été quand ils avaient votre âge. Refusez carrément le mythe de la gauche et de la droite, qui abuse tant de pauvres gens et sert aux roublards à noyer le poisson. Habituez-vous, en matière de politique, à nommer précisément ce à quoi vous tenez. Dites par exemple : « Je suis pour l'école laïque, la neutralité et la bombe atomique ». Et ajoutez rituellement : « Merde pour la droite, merde pour la gauche ». Pensez à la jeunesse hongroise, non pour radoter comme le font nos politiciens à propos des méchants Russes, mais pour prendre la mesure de votre puissance. Si la jeunesse d'un petit peuple sans moyens maternels a pu livrer bataille à la grande armée russe, comment ne pas espérer que la

jeunesse française débarrasse un jour le pays des grands flibustiers de l'industrie, de la finance et de la politique ?

Vous m'avez demandé mon avis, toujours à propose de la jeunesse, sur l'affaire d'Algérie. Je vous en parlerai une autre fois si l'occasion m'en est donnée.

Cher espoir, je vous envoie mes amitiés ainsi qu'à Prenaudin et à toute la classe.

« Le Hussard démobilisé », Marcel Aymé, *Accent grave* n° *Spécial 7/8,* février, 1964 :

Roger Nimier s'est engagé à dix-huit ans pour libérer le territoire français de l'occupation allemande. Malgré les cent mille Français fusillés sans jugement par les libérateurs, malgré les prisons archi-pleines, les camps d'internement, les spoliations, les tribunaux d'exception, c'était le temps de l'espérance, surtout aux yeux d'un jeune soldat pour qui les discours du chef de l'Etat a moins d'importance que l'humeur de son adjudant. Démobilisé le hussard ne tardait pas à comprendre que le général avait réussi non pas à vaincre l'Allemagne puisqu'il n'avait en cette affaire compté que pour mémoire mais à vaincre la France. En effet, quatre-vingt-quinze pour cent des citoyens de toutes les couches sociales, convaincus de trahison ou de débilité mentale pour avoir suivi un maréchal désigné par l'ensemble des représentants du pays, apprenaient bon gré mal gré que la légalité n'est pas la vraie légalité, mais qu'en revanche, la vraie patrie est celle qu'au soir d'une défaite un militaire vaincu emporte à la semelle de ses souliers. Pour un garçon de vingt ans qui venait de participer à l'anéantissement de la ville de Royan, consommée sans autre nécessité que d'orner de lauriers frais le képi d'un chef de l'armée de la bonne obédience, pour un garçon de vingt ans désireux de s'informer, éminemment capable de comprendre ce qu'il voyait, ce qu'il entendait – et peut-être surtout ce qu'il n'entendait pas – c'était une curieuse impression de se retrouver en civil au milieu d'une nation délibérément condamnée par le pouvoir central à taire et à dissimuler ce que, à tort ou à raison, elle avait cru vrai, utile et sensé ; une nation condamnée à un honteux reniment de soi-même, à un mensonge si lourd à soutenir qu'il lui fallait l'oublier à tout prix et s'enfoncer dans une indifférence opaque à l'égard de tout ce qui était la patrie, l'Etat, le gouvernement. Cette massive démission de l'esprit civique sans exemple dans aucun pays des temps modernes et que vingt ans d'occupation allemande n'aurait pu réaliser, le général avec ses bottes y avait acculé la France en moins de trois mois, instaurant ainsi l'ère du grand mensonge sous toutes ses formes et de la passivité.

Depuis son adolescence, Roger Nimier s'intéressait passionnément à la littérature et fort peu aux problèmes politiques. Il voyait avec quelque désenchantement les grands événements nationaux se dérouler dans l'atonie et l'indifférence générale, mais sa vie de jeune écrivain et la vie tout court, pour lesquelles il était solidement doué, l'occupaient beaucoup plus que la grande peur de ses concitoyens. Ce qui l'irritait davantage et qui devait orienter ses sympathies, c'était le spectacle de la grande famille des Lettres, les uns en prison ou essayant, Claudel en tête, par des sourires et des courbettes, de faire oublier de pâles compromissions, les autres claironnant des hymnes à la grandeur ou désignant nommément et solennellement les chers confrères à la vindicte gaulliste. Nimier ne pouvait pas être dans le camp des sonneurs d'hollali, sa carrière d'écrivain dût-elle en souffrir. Elle en souffrit effectivement et on ne devait pas lui pardonner de rester en dehors du « système » et d'autant – qu'à un écrivain de son âge, on demandait très peu de choses, de loin en loin un clin d'œil complice, un mot d'approbation ou seulement d'adhésion, glissé dans ses écrits, au lieu de quoi il faisait juste le contraire, témoignant de l'actualité avec une insolente indifférence aux écrivains du régime et louangeant les intouchables. Ceux qui lui en voulaient le plus de manifester ainsi son indépendance étaient surtout des écrivains de sa génération qui, sans être des arrivistes forcenés ni des flagorneurs éhontés, faisaient juste ce qu'il fallait pour être bien en cour, consentaient à de petits sacrifices de conscience, à de menues complicités, comme d'écrire des pages malpropres sur un homme qu'ils estimaient ou de louer discrètement un mauvais écrivain. Ayant le goût de l'honnêteté et manquant de caractère, ils restaient assez proches de la frontière séparant l'indépendance de la servitude pour mesurer précisément leur faiblesse. Aussi la liberté de Nimier, son dédain des compromissions leur étaient-ils un rappel constant de leur propre misère, une blessure insupportable. La plupart l'ont envié et détesté d'être l'homme qu'ils ne pourraient jamais être.

Il y avait aussi la question de la gauche. Nimier avait tendance à considérer les écrivains de gauche comme de simples farceurs. Il croyait, comme tout le monde, que la seule vraie conquête du monde ouvrier est celle des libertés syndicales et du droit de grève, conquête qui permet toutes les autres imaginables, y compris celles du communisme, lequel, malheureusement, confisque les libertés en question. Il croyait aussi que les meilleurs porte-plumes, avec les meilleures intentions du monde, n'ont rien d'utile à apporter à la classe ouvrière, ce géant qui possède, en somme, l'arme absolue. Restait la position sentimentale qu'il aurait pu concéder. Elle est, en effet, on ne peut plus valable pour un écrivain. Il lui reprochait d'être payante sur le plan publicitaire et de cousiner avec le « système ». Ainsi s'était-il fait d'innombrables ennemis, la plupart non ouvertement déclarés et travaillant sourdement contre lui. Parmi ceux qui auraient volontiers sympathisé avec lui, beaucoup s'abstenaient, craignant de passer aux yeux des gens utiles pour être de ses amis.

Cette hostilité qu'il avait suscitée contre lui dans le monde écrivant ne lui déplaisait pas et, loin de l'assagir, ne faisait que le remonter. Malheureusement, il n'avait ni la mémoire des injures, ni les rancunes tenaces, ni la méchanceté, ni l'âcreté de plume qui auraient pu le faire redouter de ses confrères. L'indépendance de son humeur scandalisait les besogneux du succès, irritait les mauvaises consciences et faisait sourire les malins de la gloire qui n'y voyaient que maladresse et naïveté. Il y avait effectivement en lui une part de naïveté. Lorsqu'il avait commencé à écrire, il avait cru à une fraternité des armes et au contact de la faune littéraire et de ses petitesses, il s'était laissé envahir par une sorte de désenchantement. Il lui arriver de penser à haute voix – et il faut être bien sûr de soi pour ne pas avoir de ces doutes – qu'écrire des livres n'est pas une occupation saine et qu'il n'est ni très reluisant ni très honnête d'en faire métier (c'est aussi l'opinion de Proudhon). Ce qui n'a pas manqué d'éveiller sa méfiance, c'est l'éclosion d'une littérature amenuisée, dévitalisée, d'ailleurs tout à fait en harmonie avec une nation indifférente, aveulie, sans âme et où une américanisation naissante allait encore contribuer à creuser le grand vide que nous connaissons aujourd'hui.

J'ai ainsi essayé d'expliquer rapidement pourquoi un jeune écrivain en plein succès, en pleine ascension, s'est brusquement arrêté d'écrire pendant dix ans et de découvrir l'un des tourments que dissimulaient à son entourage sa constante bonne humeur et son enjouement.

Table des matières

SOMMAIRE : 5
Introduction : 8
Contextualisation : une droite littéraire en retrait ? 11
Historiographie 12
Historiographie générale 12
Histoire des intellectuels 12
L'histoire intellectuelle 15
L'histoire littéraire 16
Bilan historiographique des travaux portant sur Marcel Aymé 17
Trois conceptions du positionnement politique de Marcel Aymé 17
Les Hussards : une école littéraire ? 19
Etat des sources 20
Problématisation et Plan 21
Partie I : Marcel Aymé de modèle à chef de file (1944-1951) ? 23
Chapitre 1 : Marcel Aymé, un itinéraire politique complexe 24
I. « Merde à la gauche, merde à la droite », un écrivain inclassable ? 25
A. Une ascendance radicale-socialiste 25
1. Une enfance rurale 25
2. L'anticléricalisme en héritage ? 27
B. Marcel Aymé et la Nouvelle Revue Française 28
1. Un auteur trop populaire pour la NRF ? 28
C. Montmartre, la « Bohème réactionnaire » 30
II. Une radicalisation progressive 32
A. Le sens du scandale 32
1. 1935 : désarroi chez Marianne 32
2. Silhouette du scandale, naissance d'un polémiste 34
B. Un écrivain ambivalent sous l'Occupation 35
1. Des signatures compromettantes 35
2. Des œuvres ambigües 37
C. Une Libération sous tension 39
D. La Libération : rupture ou cristallisation ? 40
Chapitre 2 : Une stratégie de réhabilitation de la droite littéraire très offensive 41
I. Antoine Blondin, Roger Nimier : les lendemains désenchantés de la Libération 42
A. La jeune droite littéraire orpheline 42
1. Blondin et Nimier sous l'Occupation 42
2. Le nouveau Mal du siècle 43

B. Une entrée dans le monde des lettres par le journalisme politico-littéraire d'extrême-droite 44
1. Une rhétorique connotée 45
2. La question de l'héritage maurrassien 47
II. Marcel Aymé, un modèle politique et littéraire pour ses cadets 48
A. L'anti-Sartre des Hussards 48
1. Marcel Aymé dans la généalogie littéraire des Hussards 49
2. Un aîné bienveillant 50
B. Le pastiche ou l'art de se positionner subrepticement 51
1. Un goût partagé 51
2. Les pastiches en l'honneur de Marcel Aymé 52
III. Croisade commune contre l'épuration des intellectuels 53
A. La Résistance littéraire, cette imposture 54
1. Des motivations impures 54
2. Le risque 0 55
B. L'épuration, une tartufferie sanguinaire 56
Chapitre 3 : Le roman antirésistancialiste, une offensive littéraire 57
I. Marcel Aymé, le pionnier indépassable 58
A. Un tournant dans l'œuvre romanesque de Marcel Aymé ? 58
B. Primauté et violence inégalée de la charge 58
C. Blondin et Nimier : reprises et prolongements 60
II. Les grands ressorts du roman antirésistancialiste 60
A. Une Occupation très tranquille 60
B. Le relativisme 61
C. Le « grand mensonge » de la Libération 64
III. Des romans scandaleux ? 66
A. Une réception contrastée 66
B. Des relais inespérés 68
Partie II : L'âge d'or du trio (1951-1958) 71
Chapitre 4 : rendre fréquentables les indésirables du CNE 72
I. Le sauvetage de la littérature 73
A. Un anti-existentialisme structurant 73
B. La construction du désengagement 75
1. Des écrivains au-dessus de la mêlée ? 75
2. L'appel au désengagement 77
II. Le trio dans la « guerre des revues » 78
A. La Table-Ronde 79
1. Un havre éditorial pour les proscrits de la littérature 79

2. François Mauriac, le temps des illusions ? 80
B. La Parisienne, une nouvelle NRF 82
1. Un manifeste contre Les Temps modernes 82
C. Arts 83
D. Le trio vu par les autres 85
III. La réhabilitation de Céline, un enjeu majeur 86
A. Marcel Aymé l'entremetteur 86
B. Une stratégie littéraire 88
Chapitre 5 : Un réseau très soudé 92
I. La solidarité face au scandale : La Tête des autres 93
A. Une pièce – brûlot 93
1. Une condamnation de la peine de mort… 93
2. … mais une fiction très référentielle 96
B. Un pugilat journalistique 98
1. Le clivage 99
2. Mauriac contre les Hussards 100
II. La cohésion littéraire 103
A. Des critiques impartiaux ? 103
B. Le discours sur la littérature 105
1. L'antiromantisme 105
b. Une ode à la littérature virile 107
III. La solidarité pour les morts : la commémoration de la mort de Brasillach 108
A. Naissance d'un martyr littéraire 109
1. Les commémorations 109
2. La publication des œuvres complètes 110
B. L'extension à Bardèche 111
Partie III : L'essoufflement (1958-1968) 112
Chapitre 6 : La guerre d'Algérie, le glas du désengagement 113
I. Le retour de l'Epurateur 114
A. Divergences sur la décolonisation 114
B. Mais union dans l'antigaullisme 115
II. Marginalisation 118
A. La perte de vitesse des revues hussardes 118
1. Le cloisonnement de la Table ronde 118
2. L'implosion de *la Parisienne* 119
3. Le retrait sur une presse très politique 119
III. Une postérité contrastée 120
A. Un relatif effacement dans la guerre froide des intellectuels 120

1. Un antiaméricanisme ancien 121
2. Ninistes ? 122
B. Le rapatriement sur la défense de la mémoire : la mort de Nimier 125
1. Une ultime polémique 125
2. La défense de son œuvre littéraire 126
C. L'antirésistancialisme, une contre-mémoire prolongée par la mode rétro ? 127
Chapitre 7 : Diogènes ou Savonaroles des lettres ? 130
I. Des transgressions conservatrices 131
A. L'anti-bourgeoisisme 131
1. La trivialité d'une aristocratie ratée 131
2. La bourgeoisie progressiste, une double-tare 132
3. L'intellectuel de gauche 133
B. Une misogynie émancipatrice ? 134
1. Une entité menaçante 134
2. L'amitié virile et le sport 136
C. Des antimodernes 137
1. Le progrès, une illusion fatale 137
2. Hagiographes des marges 138
II. Radicalité et relativisme : des moralistes contrariés 140
A. Le populisme 140
1. Le peuple spolié de sa souveraineté 140
2. Défense des faibles 141
3. Refus de l'idéalisation du peuple 142
B. Des bienfaits du déterminisme 143
C. Antiétatisme 145
D. La construction de leur personnage 147
Conclusion : 150
Etat des sources : 154
Œuvres complètes de Marcel Aymé 154
Romans : 154
Théâtre : 155
Recueil de nouvelles : 155
Contes : 156
Essais : 156
Préfaces : 157
Œuvres romanesques des Hussards 157
Antoine Blondin 157
Roger Nimier : 157

Jacques Laurent 158
Autres (ouvrages cités) : 158
Articles de presse 159
Marcel Aymé 159
Antoine Blondin : 172
Roger Nimier : 172
Témoignages : 173
Correspondances : 173
Institut Mémoires de l'Edition Contemporaine : 174
Archives des éditions Gallimard : 174
Bibliographie : 175
Ouvrages généraux : 175
Histoire de France au XXème siècle : 175
Histoire politique 175
Histoire des intellectuels 176
Histoire de la littérature et histoire littéraire 177
Le monde des lettres après 1945 : 177
L'épuration des intellectuels : 177
La « guerre des écrivains » 178
L'anarchisme de droite 179
Marcel Aymé 179
Les « Hussards » 180
Les lieux d'échanges et de collaborations : presse et maisons d'édition 181
ANNEXES 182
Annexe 1 : Lettres de Roger Nimier à Marcel Aymé 182
Annexe 2 : deux articles de Marcel Aymé 186
Table des matières 194